



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

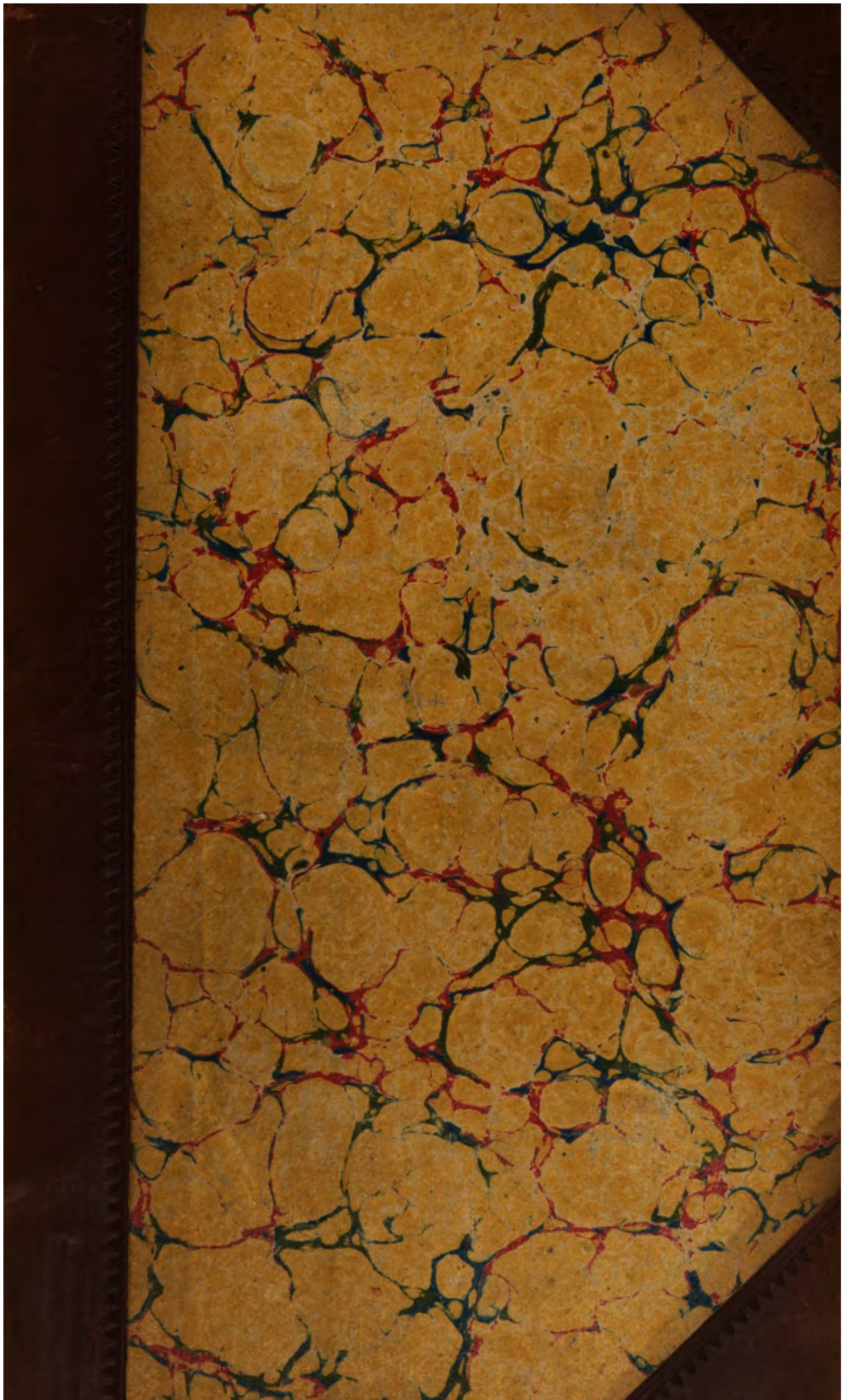
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

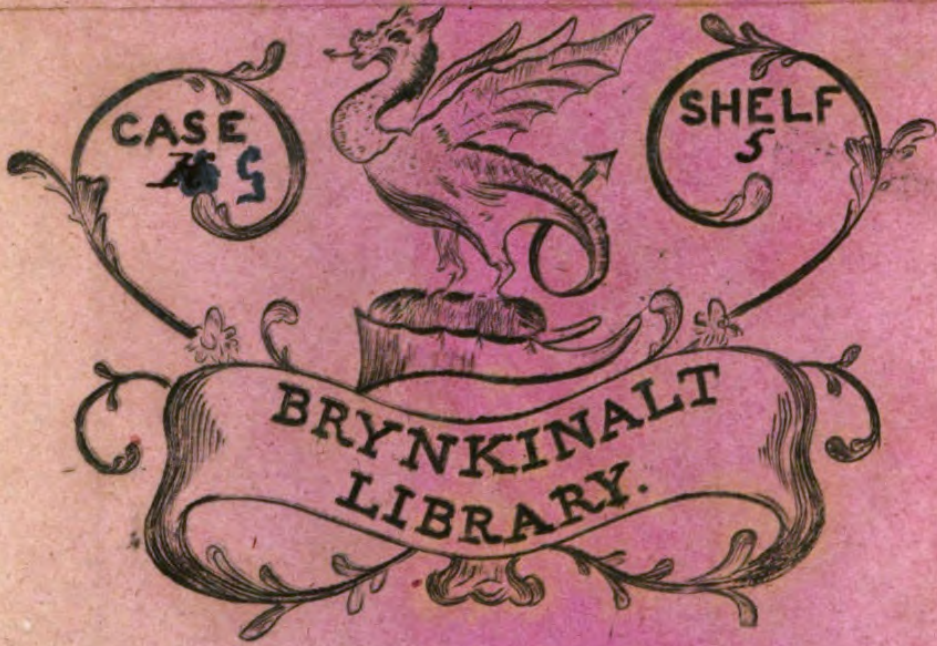
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

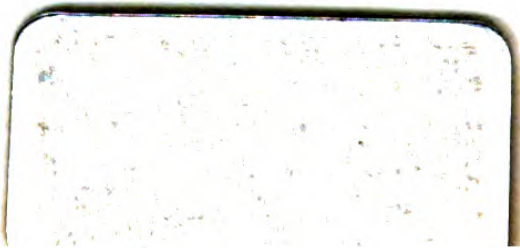
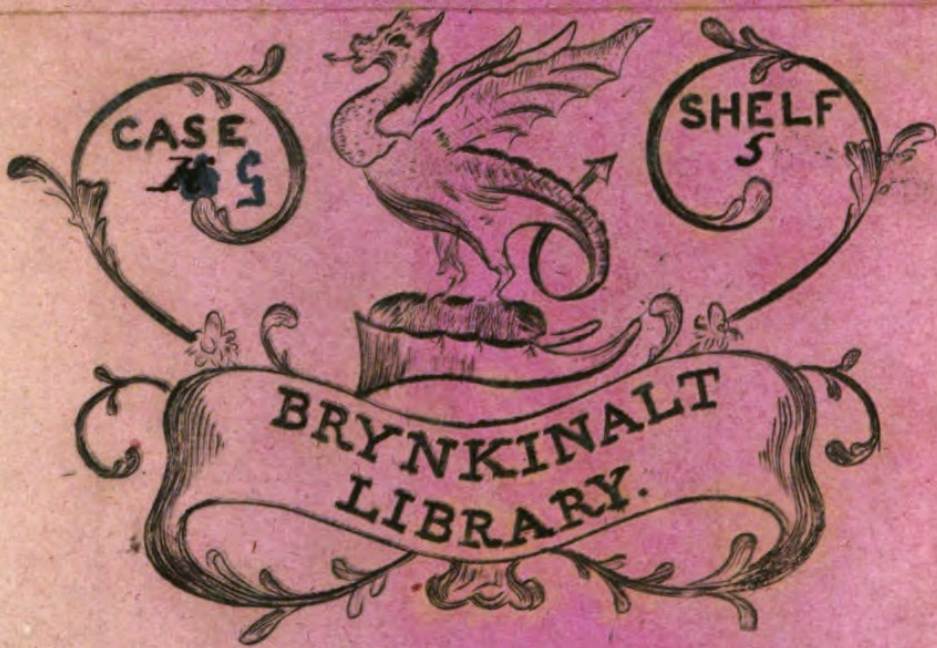


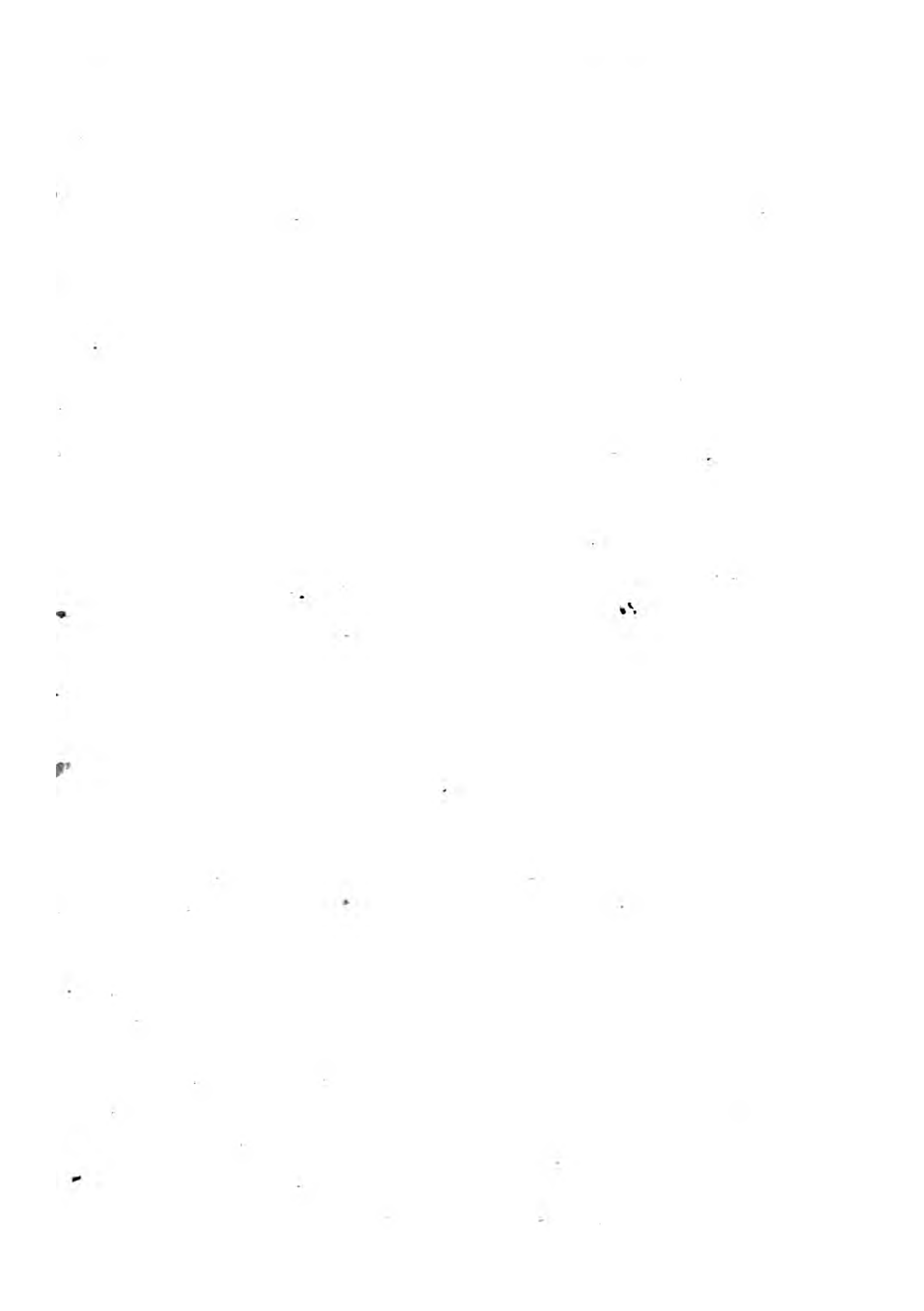
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

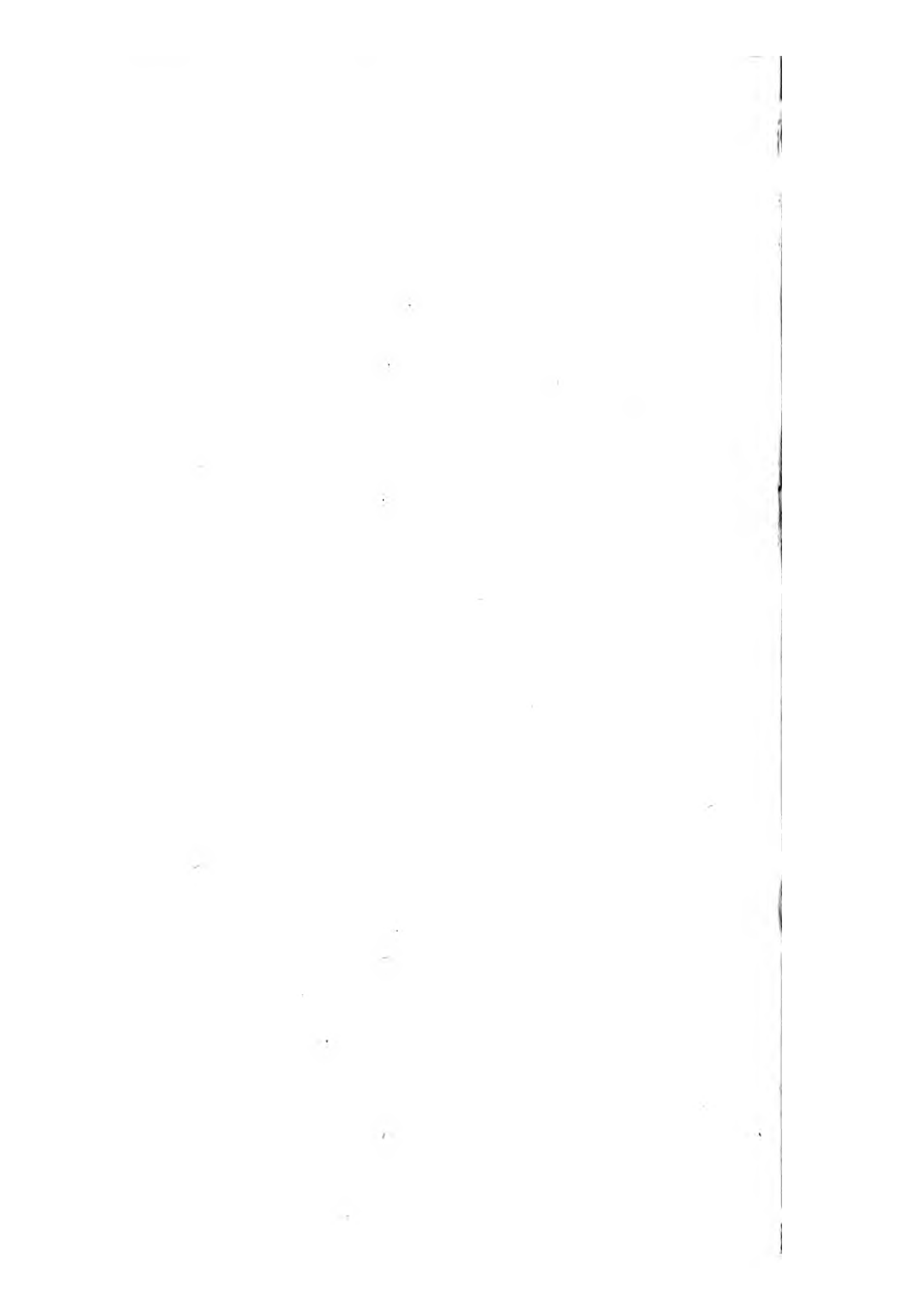


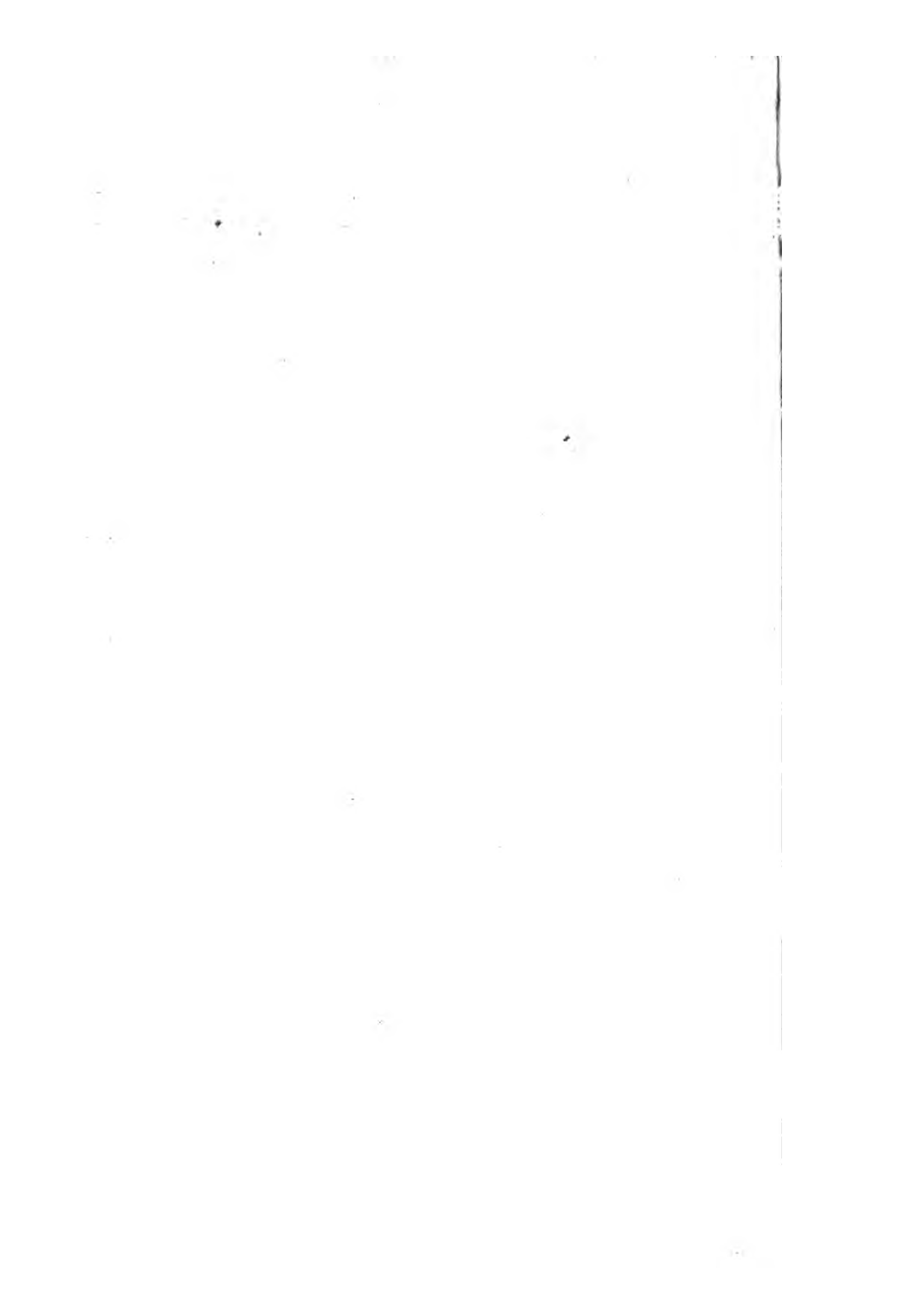












LE SIÈGE DE VIENNE.

ROMAN HISTORIQUE,

Traduit de l'Allemand de Madame Caroline Pickler

PAR MADAME LA BARONNE

ISABELLE DE MONTOLIEU;

ORNÉ DE TROIS GRAVURES.

Deux fois l'Europe a vu leur brutale furie,
De trois cent mille bras armant la barbarie,
Faire voler la mort au milieu de nos rangs;
Et deux fois on a vu leurs corps sans sépulture
Devenir la pâture
Des corbeaux affamés et des loups dévorans.

J.-B. ROUSSEAU.

TOME QUATRIÈME.

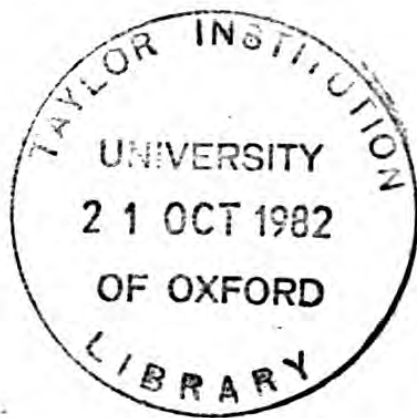
PARIS,

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,

Rue Hautefeuille, n° 23,

ÉDITEUR DU VOYAGE AUTOUR DU MONDE PAR LE CAPITAINE DUPERRÉ.

1826.



SIÈGE DE VIENNE.

SCALVINONI, dans l'espoir de retrouver Catherine, ou du moins d'entendre parler d'elle, ne tarda pas à retourner chez madame de B***, et n'y trouva que mademoiselle Rosine, qui, dès qu'elle put lui parler sans être entendue, sut avec adresse amener la conversation sur l'armée auxiliaire qu'amenait le roi Sobieski, et sur le courrier qu'il avait envoyé à Vienne, au moment où la ville allait être investie. Elle lui demanda si ce courrier avait pu repasser le Danube, avant que les ponts fussent abattus. Elle regardait fixement Scalvinoni en lui faisant cette question ; mais elle avait affaire à quelqu'un bien plus adroit qu'elle, et ne put remarquer aucun embarras sur sa physionomie. Il comprit d'abord qu'elle était chargée de le sonder ; et, croyant que c'était par ma-

demoiselle de Volkersdorf, dont peut-être elle était la confidente, il espéra de son côté apprendre quelque chose sur l'inclination de Catherine pour son cousin. Il en résulta une conversation assez piquante, d'après laquelle leur curiosité mutuelle ne fut point satisfaite. Scalvinoni se tint sur la défensive, assura connaître à peine l'envoyé polonais, et ne point savoir ce qu'il était devenu.

— Quel conte! vous l'avez accompagné, dit Rosine.

— Quel conte! dit de même Scalvinoni, je suis sorti une heure avant lui de chez le commandant, qui expédiait ses dépêches.

— Cependant on assure que vous vous êtes battu en duel avec lui (elle mettait un accent positif sur chaque mot, et le regardait avec un œil perçant). Il souriait, et lui dit :

— Pourrais-je vous demander, mademoiselle, lequel, de mon prétendu adversaire ou de moi, a le bonheur de vous intéresser? C'est lui sans doute.

— Je ne le connais pas du tout, mais...

— C'est donc moi, et je sens tout le prix de votre sollicitude. Vous voyez que je ne suis, ni tué, ni blessé.

— Non, et j'en suis charmée; mais lui...

— J'espère qu'il en est de même; et, quoique vous en disiez, vous ou d'autres prennent à lui un grand intérêt. Il n'a point été tué en duel, c'est ce dont vous pouvez assurer *ceux* ou peut-être *celle* qui s'en est informée auprès de vous, et vous a chargée de m'interroger.

— Personne ne s'est informé. Vous êtes insupportable! vous ne voulez pas me comprendre.

— Oh! je vous comprends fort bien, mademoiselle, et mieux que vous ne pensez.

— Et moi aussi, baron, je vous comprends. Que vous vous soyez battu avec ce Polonais, ou qu'il ait tiré l'épée avec un autre, ce qu'il y a de positif, c'est qu'il s'est battu.

— Il paraît, mademoiselle, que vous êtes bien instruite; quant à moi, j'ignore tout: j'ai à peine vu M. Szlatinski; je l'ai rencontré à Saint-

Etienne, donnant le bras à sa jolie cousine, auprès de laquelle il paraissait jouir de plus de bonheur que je n'en ai auprès de vous; elle ne le trouve pas du tout *insupportable*.

— Quoi! que dites-vous? s'écria Rosine avec vivacité; quelle cousine? Serait-ce la petite de Volkersdorf? Sa curiosité avait pris un autre tour; elle accabla Scalvinoni de questions sur les rapports qu'il croyait exister entre le Polonais et Catherine.

Scalvinoni vit qu'elle ne savait rien de ce qu'il était si desireux de connaître; mais, content de l'avoir mise sur une autre voie, il lui répondit par mille plaisanteries qui n'apprirent rien de plus à la jeune curieuse; et, lorsqu'elle voulut revenir sur l'histoire du duel, il lui répondit d'un ton moitié ironique, moitié sérieux: — Si vous revoyez mademoiselle de Volkersdorf, rassurez-la sur le sort de son cousin: je sais qu'il a passé les ponts en vie; mais, s'il s'est battu, s'il a été blessé, c'est ce qui doit vous être, à vous, assez indifférent. Dans ces temps-ci, un militaire

court toujours des risques ; mais je vous promets que , si jamais je me bats pour vos beaux yeux , ce qui pourrait fort bien m'arriver , vous serez la première à le savoir. Il la salua et sortit , la laissant dans l'incertitude , très piquée , et décidée à trouver les moyens de découvrir la vérité , d'abord sur le duel , puis sur la passion de Catherine ; l'un pouvait la conduire à l'autre. Elle employa en vain toute sa coquetterie auprès de Scalvinoni , trop sur ses gardes , trop occupé d'une autre femme , pour se laisser prendre à ses agaceries. Elle interrogea adroitement d'autres officiers , mais avec aussi peu de succès ; enfin , elle en revint à des moyens de comédie : elle chargea sa femme de chambre de faire jaser le valet de chambre de l'aide-de-camp , promit une récompense , et parvint à savoir que le duel avait eu lieu , que l'officier polonais s'était battu avec beaucoup de valeur , mais que , entraîné par son ardeur , il avait donné à son adversaire , plus calme et plus habitué que lui à ce genre d'escrime , un avantage dont celui-ci avait profité ,

pour faire au Polonais une très forte blessure. Voyant son sang couler, M. de Scalvinoni avait été fort alarmé; il avait reçu le blessé dans ses bras, s'était empressé de lui prodiguer tous les secours possibles, et avait aidé à le transporter dans une maison voisine, où on l'avait pansé à l'instant; enfin, il s'était conduit à son égard si bien, que l'étranger en avait été profondément touché, et qu'ils s'étaient quittés comme deux frères. Szlatinski n'ayant sur lui que l'argent nécessaire pour sa route, Scalvinoni lui avait avancé la somme destinée à payer le chirurgien qui devait l'accompagner par ses ordres. La femme de chambre, bien instruite par sa maîtresse, demanda encore quelles nouvelles le chirurgien avait données sur l'état du blessé.

— Il n'est point revenu, répondit le valet de chambre; il est probablement resté à Brunn ou à Lintz avec son malade, qu'il aura eu bien de la peine à mener jusque là. Ce serait bien dommage qu'il fût mort; il paraissait un brave et digne seigneur.

— La blessure était-elle profonde et dangereuse ?

— Je le crois. J'aidais à le soutenir dans le pansement, et le chirurgien avait l'air fort alarmé; du reste, le tout se passa si précipitamment; mon maître devait rentrer à Vienne pour se rendre chez son commandant; le Polonais devait passer les ponts, sur lesquels le canon était déjà dirigé pour les foudroyer, à peine eut-on le temps d'arrêter le sang. Je n'en puis dire davantage..... D'après ce récit, mademoiselle Rosine en savait assez sur l'histoire du duel; mais il lui restait encore à découvrir la seconde partie du mystère, les rapports qui existaient entre Catherine et le Polonais. Au lieu donc de communiquer à madame de Dunerwald le résultat de ses informations, elle alla faire une visite à mademoiselle de Volkersdorf, et la trouva seule. Elle parla d'abord du siège, puis du commandant, puis de l'aide-de-camp, et raconta comme la chose la plus sûre et la plus indifférente qu'il s'était battu en duel, en laissant entrevoir qu'elle savait à

cet égard plus de particularités que personne.

Catherine allait donc apprendre ce qu'elle brûlait d'éclaircir, et tremblait de le demander. — M. de Scalvinoni s'est donc battu? dit-elle avec une extrême émotion.... Et sait... on... avec qui?

— Certainement, dit la méchante curieuse en affectant de l'embarras, c'est..... mais j'espère qu'il s'en est tiré heureusement. Il avait affaire à forte partie : Scalvinoni s'est battu plusieurs fois, et il a déjà tué ou blessé plusieurs individus.

Catherine était au supplice : — Au nom du ciel, mademoiselle, le nom de celui-ci?

— Je ne me le rappelle pas bien : c'est un nom polonais, Szla.... il finit en ki.... et il a été envoyé ici en courrier.... Mais bon Dieu! comme vous pâlissez! Le connaissez-vous?

— Si je le connais! dit Catherine en se couvrant le visage de ses deux mains, c'est lui! mon cousin germain, mon ami!... Oh! c'est bien lui! Bon Dieu! ne savez-vous rien de plus?

— Je n'aurais pas dû vous le dire, ajouta Rosine

avec une sensibilité affectée ; mais je ne savais pas qu'il vous tînt d'aussi près, que vous prissiez à lui un intérêt aussi vif. Je suis vraiment désolée de mon étourderie, et.... et je ne dirai plus rien.

— Oh ! parlez, parlez ! s'écria Catherine tremblante comme la feuille. Que lui est-il arrivé ?

— Il vivait encore lorsque Scalvinoni l'a quitté ; mais, puisque vous voulez le savoir, il était grièvement blessé.

— Grand Dieu ! grièvement blessé ! et il est resté seul, abandonné dans les îles ! Oh ! Sandor, cher Sandor ! et ses larmes coulèrent malgré tous ses efforts pour les retenir.

— Sandor, dites-vous ? reprit Rosine ; c'est un joli nom, tout-à-fait romanesque. Eh bien ! rassurez-vous : votre cher Sandor n'a point été abandonné. Son adversaire est noble et généreux ; il a pris soin de lui.

Elle raconta alors en grand détail, et en y ajoutant beaucoup, à la manière de ceux qui courent après les nouvelles pour le plaisir de les répéter, l'histoire de la blessure, du pansement et

du départ de Sandor. Elle mettait la pauvre Catherine à la torture, et la laissa enfin dans la plus pénible inquiétude. Elle avait acquis la triste certitude que son ami avait été blessé, mais elle ignorait s'il vivait pour souffrir, et où il était. Elle resta en proie à des tourmens plus aigus que tous ceux qu'elle avait soufferts jusqu'alors. Rosine, ayant été témoin de son trouble, de ses angoisses et de ses larmes, était satisfaite; elle avait découvert son secret, et voyait avec la plus parfaite évidence que mademoiselle de Volkersdorf éprouvait pour son cousin une affection bien plus tendre que s'il n'eût été que son parent. Elle savait déjà que Catherine était destinée au couvent en échange d'une sœur aînée qui s'était soustraite à ce sort par la fuite. Mademoiselle de B*** rassembla, embellit ces circonstances dans son imagination romanesque, et composa une espèce de roman, dont elle remplit les lacunes; elle y mêla beaucoup de vérités et beaucoup de suppositions; elle se bâta de le raconter mystérieusement à toutes ses connaissances, et, à force

de le répéter, finit par le croire elle-même.

Catherine attendait avec impatience le moment d'être seule, pour se livrer sans témoin à ses angoisses, pour répandre des larmes. Elle voyait Sandor luttant peut-être contre une mort douloureuse, couché sur un misérable grabat, éloigné de tous ses amis, abandonné à des soins étrangers, ou forcé peut-être d'être transporté sur un brancard au travers des armées. Plus souvent encore, elle le voyait privé de la vie, de cette vie à laquelle la sienne était attachée. Ces images sinistres, ces effrayans tableaux, la poursuivaient jusqu'aux pieds des autels, où chaque jour elle allait prier avec ardeur le père des miséricordes. Que n'aurait-elle pas donné, pour qu'il lui fût permis de voler au secours de son ami, de le veiller, de soulager ses souffrances, et de les partager. Mais hélas ! vains desirs, vœux inutiles ! Cela était impossible. Ses seules distractions étaient les ouvrages qu'elle faisait pour les pauvres et les blessés avec un zèle infatigable. Elle ne se souciait même plus d'apprendre ce qui

se passait, puisqu'elle ne pouvait avoir des nouvelles de Sandor, et chaque récit lui rappelait le jour qui avait ouvert un abîme entre elle et son ami. Les discordes intestines, les querelles qui avaient lieu dans la ville, la faisaient penser à ce funeste duel qui peut-être avait anéanti pour jamais son bonheur et ses espérances. Parlait-on de la possibilité de voir les ennemis repoussés et la ville délivrée ? un sentiment amer oppressait son cœur; elle songeait qu'elle ne verrait peut-être pas revenir celui qu'elle adorait chaque jour davantage. Oh ! combien elle se reprochait d'avoir, dans l'innocente gaieté de son âge, animée par le plaisir d'avoir retrouvé Sandor, pu sourire aux propos légers de Scalvinoni, et sans doute allumé, sans s'en douter, la première étincelle de jalousie dans le noble cœur de son cousin ! Catherine était alors presque plus malheureuse que Ludmille, qui pouvait du moins consacrer sa vie à celui qu'elle aimait, adoucir ses maux, lui prouver à chaque instant sa tendresse, et qui n'avait plus le plus cruel des tourmens, celui d'être in-

certaine sur son existence. Ludmille pouvait du moins pleurer en liberté, sûre que tous ceux qui l'entouraient comprenaient ses peines; mais Catherine n'avait pas cette consolation; elle devait cacher les siennes à sa mère, elle n'osait en parler à madame de Praising. Et Julie? Julie était bonne, obligeante autant qu'on peut l'être; elle chérissait Catherine, méritait sans doute sa confiance; mais on a pu remarquer qu'elle était naturellement très gaie, et qu'elle avait du penchant à la raillerie; elle s'y livrait avec son amie toutes les fois qu'il était question de Sandor; et, dans ce moment de détresse inexprimable, Catherine sentait qu'une plaisanterie, même un sourire, l'aurait profondément blessée. Elle gardait donc le silence sur ce qui remplissait uniquement son ame, se retirait dans sa chambre, dès qu'il arrivait quelque visite, pour ne rien entendre qui pût détourner le cours de ses tristes pensées. Cependant elle était toujours bonne, obligeante pour tout ce qui l'entourait, attentive pour sa mère, et supportait, en apparence, son chagrin

avec tant de force et de résignation, qu'on aurait pu croire qu'elle n'avait à déplorer que la calamité générale.

Mesdames de Praising et de Dunerwald lui étaient trop attachées pour ne pas remarquer qu'elle avait complètement perdu sa gaiété, mais elles en savaient à peu près la cause, et, Catherine évitant de leur en parler, elles eurent la délicatesse, ne pouvant y apporter aucun remède, de garder le silence à cet égard.

Catherine n'avait point encore vu de blessés, quoique chaque jour on rapportât des bastions plusieurs de ces malheureux, pour les conduire aux différens hospices, en traversant quelques quartiers de la ville. Le pieux évêque de Collo-nits avait fait établir des hôpitaux, même dans quelques couvens de l'un et de l'autre sexe, où des religieux, des religieuses, et même des laïques, soignaient ces victimes de la guerre. Mademoiselle de Volkersdorf aurait voulu en rencontrer, pour pouvoir se faire une idée de l'état de Sandor. Un matin, les Turcs avaient

livré un très violent assaut sur les bastions, et jeté dans la ville une quantité de boulets et de bombes qui avaient endommagé plusieurs maisons et blessé beaucoup de monde ; lorsque le feu eut cessé, et que les habitans se hasardèrent à sortir des voûtes et des caves où ils s'étaient réfugiés, Catherine aussi se rendit, suivant son usage, à l'Eglise Saint-Etienne, pour entendre la messe. En traversant une rue, elle rencontra un groupe d'hommes qui transportaient quelques militaires blessés au couvent des Cordeliers. Les brancards découverts sur lesquels ces malheureux étaient couchés, lui permirent de les voir, lorsque le convoi passa près d'elle. Le premier qu'elle aperçut était un jeune étudiant auquel un boulet avait emporté le bras droit, et qui était pâle comme la mort, couvert de sang, les yeux éteints, et paraissant souffrir beaucoup ; elle crut découvrir dans ses traits quelque ressemblance avec Sandor, elle en fut tellement saisie qu'elle poussa un cri d'horreur et tomba à demi évanouie. Une vieille femme la retint, la fit as-

soir sur un banc de pierre, et lui donna quelques secours. Lorsqu'elle eut repris ses sens, elle demanda qu'on l'aidât à retourner chez elle. Madame de Praising, en la voyant, crut qu'elle-même avait été blessée; elle la rassura et fit tous ses efforts pour se remettre; elle aurait bien voulu l'être à la place de Sandor. N'osant parler de lui, elle parlait sans cesse du jeune étudiant qu'elle avait rencontré; il avait tellement frappé son imagination qu'elle croyait à chaque moment avoir vu Sandor lui-même. Elle conserva cette impression tout le reste de la journée; et le soir l'évêque de Collonits s'étant fait annoncer chez madame de Praising, qu'il visitait quelquefois, Catherine, contre son ordinaire, resta au salon, espérant apprendre quelque chose sur le pauvre jeune homme. Elle ne se trompait pas; l'évêque mit d'abord l'entretien sur le nombre des blessés qui s'augmentait chaque jour; il parla du désastre de la nuit, et du jeune volontaire qui avait eu le bras fracassé; il se plaignit de l'insuffisance des moyens de soigner les blessés, et surtout de man-

quér de gardes-malades. Beaucoup de gens, dit-il, sont disposés à donner de l'argent, des vivres, etc. ; mais bien peu veulent prodiguer eux-mêmes des soins pénibles, rebutans, et même dangereux pour la santé, aux malheureux dont les hôpitaux sont remplis.

Catherine écoutait en silence, occupée d'un ouvrage destiné pour les pansemens : aucune des paroles de ce prélat, qu'elle vénérât, n'échappait à son attention ; elles firent naître dans son esprit une suite d'idées qui pouvaient apporter quelque soulagement à son cœur ; elle n'osa pas les manifester encore. Plus tard, madame de Dunerwald et d'autres personnes arrivèrent ; on ne parla que de l'affreux bombardement du matin, et de la détresse toujours croissante qui régnait dans la ville assiégée. Déjà un grand nombre des officiers les plus distingués avait été tué ou blessé ; les provisions de vivres et de munitions diminuaient sensiblement, la disette se faisait sentir, et comme les incendies étaient très fréquens, et qu'il fallait aussi donner des signaux, le com-

mandant, afin de ne pas les confondre, avait intimé l'ordre de ne sonner que les cloches de l'église Saint-Etienne, dans le cas seulement d'un danger général, pour avertir les habitans de se rassembler dans un lieu désigné, et les femmes de tous rangs de se rendre aux fontaines, et de former des files pour éteindre l'incendie. Les hôpitaux étaient encombrés, non-seulement de blessés, mais d'une foule d'autres malades dont la santé succombait, soit à la fatigue, soit à la mauvaise nourriture, et cependant, le zèle de la garnison paraissait plutôt augmenter avec le danger, et la bourgeoisie rivalisait avec elle par la bonne volonté et les services de tout genre qu'elle s'efforçait de rendre. Les femmes, elles-mêmes, dit Julie, prennent part à la défense de la ville, et se montrent infatigables partout où l'on peut rendre utiles leurs faibles moyens.

— C'est très bien, répondit madame de Praisings, c'est ainsi que des femmes savent contribuer au bien général, et remplir les devoirs de bonnes citoyennes.

Catherine s'était rapprochée ; elle écoutait avec attention.

— On assure, dit Julie, que l'évêque a su, par son éloquence, engager quelques femmes de la bonne bourgeoisie à se charger dans les hôpitaux de l'office de gardes-malades.

— Il me semble, ajoute Catherine, que pour les femmes, la meilleure manière de prouver leur patriotisme, est de faire des œuvres de charité et d'humanité, mieux à leur portée que des travaux plus rudes. Je n'y vois qu'une seule difficulté : comment, par exemple, une jeune personne pourrait-elle se résoudre à soigner et panser des hommes qui lui sont étrangers ?

— Vous avez raison, mon enfant, dit madame de Praising ; mais chaque chose a deux faces ; un nom respectable, un saint vœu, mettent les *Sœurs Grises* à l'abri du blâme et de la calomnie, et leur permettent de soigner les blessés et les malades sans distinction de sexe.

Catherine n'avait jamais entendu parler de cet ordre si respectable, et demanda ce que c'était

que les Sœurs Grises. Madame de Praising le lui expliqua , lui raconta l'origine de cette institution fondée par saint Vincent de Paule , et comment ces pieuses vierges , marchant sur les traces de leur saint instituteur , se consacrent au soulagement des malheureux , tant dans leur propre établissement que dans des maisons particulières. Elle cita plusieurs exemples , soit en France , soit ailleurs , de leur générosité , de leur dévouement à toute épreuve. Elle finit en disant que plusieurs souverains , desiraient voir cet ordre bienfaisant se propager dans leurs états , et avaient appelé des Sœurs françaises pour les instituer.

Catherine écoutait avec des regards étincelans ; un rayon de consolation céleste pénétra dans son ame. Voilà (pensait - elle) où j'irai passer ma vie , si j'ai perdu l'époux à qui je devais la consacrer ; je n'ai pu soigner sa blessure , je soignerai celles de ses frères malheureux. Cette vocation lui paraissait si belle , si utile , qu'elle aurait voulu s'y vouer même avec l'espoir de retrouver Sandor. Elle adressait sans cesse de nouvelles ques-

tions à ses deux amis. Pour la première fois, depuis le départ de Sandor, elle parut reprendre un peu de gaieté, mais elle ne parla point encore du projet qu'elle venait de former au fond de son cœur. Retirée chez elle, elle y réfléchit mûrement, se confirma dans son idée, se développa son plan, et le consacra par la prière.

Le surlendemain seulement, elle fit connaître à sa mère la ferme résolution où elle était de se vouer d'abord, dans les hôpitaux, aux soins des femmes malades et blessées. Il s'en trouvait aussi plusieurs qui l'avaient été, soit par les flammes, soit par les travaux souterrains, ou par des éclats de bombes.

Madame de Volkersdorf la regarda avec la plus grande surprise; cette résolution était si subite, si inattendue, qu'elle ne comprenait pas ce que Catherine lui disait, et qu'elle eut beaucoup de peine à se familiariser avec l'idée que la fille de la baronne de Volkersdorf allait devenir la garde-malade des femmes du peuple. Catherine, pour satisfaire la vanité de sa mère, lui cita

l'exemple de saint Louis, de la pieuse landgrave Elisabeth, et de plusieurs illustres personnages mentionnés dans la légende et dans l'histoire, tous d'un rang et d'une naissance bien supérieure à la sienne, qui s'étaient voués à de pareils exercices de charité, et elle parvint enfin à obtenir la permission de les imiter. Madame de Praising qui, par le pouvoir de l'esprit et de l'instruction, avait acquis une grande influence sur la baronne, vint aussi au secours de sa jeune amie, dès qu'elle connut sa résolution. Non-seulement elle l'approuva hautement, mais elle déclara que, si son âge et sa santé affaiblie le lui permettaient, elle ferait de même et accompagnerait Catherine; elle se chargea de plus d'annoncer ses intentions à l'évêque, et de le féliciter de l'acquisition qu'il faisait. Elle écrivit à l'instant même un billet au comte de Collonits pour le prier de passer chez elle dans la journée. Catherine lui fut présentée comme un auxiliaire actif et dévoué pour soigner ses *malheureux enfans*, c'est ainsi qu'il nommait les malheureux; il lui

témoigna une bienveillance et une reconnaissance qui pénétrèrent le cœur sensible de cette intéressante jeune fille ; et il dit à madame de Praising qu'elle lui avait inspiré de l'estime et de l'affection , du moment où il l'avait vue.

Dès le lendemain matin , il vint lui-même la chercher ; il la conduisit au couvent des Ursulines , où il avait fait arranger des dortoirs pour y recevoir des femmes malades, et les confier aux soins des religieuses. Cette maison n'était pas éloignée de celle de madame de Praising ; il présenta lui-même Catherine à la supérieure et aux sœurs , et la leur recommanda vivement.

Elle s'occupa avec empressement à remplir les devoirs qu'elle-même s'était imposés ; les religieuses admirèrent l'adresse et le zèle qu'elle mettait dans ses soins , la grâce avec laquelle elle engageait les malades à prendre leurs médicaments, leur distribuait leur nourriture , maintenait l'ordre et la propreté autour de celles dont elle allégeait les douleurs par des paroles consolantes, et la sérénité , la paix de l'ame , qui se peignaient

sur son aimable physionomie comme dans tous ses mouvemens. En effet, son ame était redevenue calme, elle avait acquis ce qu'elle desirait depuis long-temps, le moyen de se livrer à une activité pénible, mais utile, qui remplissait ses pensées et sa vie, et devait plaire à l'Être suprême; elle offrait à son créateur les efforts, les fatigues auxquels elle se soumettait avec joie, en pensant qu'elle pourrait peut-être obtenir par là la guérison de Sandor. Elle priaït son père céleste d'accorder à son ami blessé et souffrant les mêmes soins qu'elle avait pour ses malades, et cette idée lui donnait la force de supporter les fatigues et les veilles dont elle n'avait pas l'habitude; et si Sandor avait succombé, s'il était mort, elle espérait obtenir de sa mère la permission de ne pas entrer au couvent de la *Porte du Ciel*, mais de se faire admettre dans l'ordre des Sœurs Grises, en s'y engageant par un vœu éternel. Elle croyait remplir bien mieux le but de son existence, en servant l'humanité, que dans la vie contemplative d'une religieuse ordinaire.

Revenons à la triste situation de Vienne. Déjà le mois d'août était commencé; l'armée impériale campait sur la rive gauche du Danube, et s'augmentait chaque jour de nombreuses troupes auxiliaires fournies par les princes de l'empire; elle n'attendait plus que l'arrivée du roi de Pologne avec ses forces, pour entreprendre quelque chose de décisif, et délivrer la capitale de l'Autriche. L'état dans lequel se trouvait cette malheureuse ville devenait de jour en jour plus dangereux. Le grand visir, aigri par la résistance opiniâtre qu'il rencontrait, et le dommage que lui causaient les fréquentes sorties des assiégés, étant d'ailleurs informé des mouvemens qui avaient lieu sur la rive opposée, résolut de mettre en œuvre tous les moyens dont il pouvait disposer pour réduire la ville à l'extrémité, l'emporter d'assaut, ou la contraindre à se rendre avant que le roi Sobieski, qu'il estimait comme guerrier et redoutait comme ennemi, vînt renforcer l'armée chrétienne. Chaque jour il ordonnait à ses troupes de tenter un nouvel assaut contre les bas-

tions ; une quantité de mines était percée autour des remparts, et menaçait de les détruire. Les assiégés perdaient aussi beaucoup de monde dans les nombreuses sorties que Stahremberg faisait pour détruire les ouvrages des ennemis ; des maladies contagieuses commençaient à se manifester, et le commandant, à peine guéri de sa blessure, en était atteint lui-même, ce qui ne l'empêchait pas de faire journellement la ronde sur les remparts, d'encourager les combattans par son exemple et ses paroles, et même d'accompagner fréquemment l'évêque de Collonits dans les visites des hôpitaux, des boulangeries, des greniers et des magasins. Il avait fait établir au plus haut de la flèche de Saint-Etienne, une espèce d'observatoire, et s'y transportait aussi souvent qu'il lui était possible ; là, assis sur un banc de bois qui existe encore de nos jours, et que l'on montre aux curieux qui montent dans cette tour, il observait au travers des sculptures ciselées dont elle est ornée, le camp des ennemis et leurs ouvrages, et pouvait aussi voir de loin la rive opposée où

étaient postés les renforts qu'il attendait avec tant d'impatience.

Son aide-de-camp Scalvinoni l'accompagnait partout, excepté dans les hôpitaux où sa présence était moins nécessaire que celle de l'évêque et des chirurgiens. Il ne se doutait guère que l'un de ces pieux asiles renfermait celle qu'il aurait bien voulu retrouver et qu'il ne rencontrait jamais. Catherine n'était point retournée chez madame de B*** pour éviter cette rencontre, et ses occupations actuelles absorbaient tellement son temps qu'elle ne sortait plus que pour faire le court trajet de son domicile aux Ursulines, où elle faisait aussi ses dévotions. De son côté, l'aide-de-camp était trop occupé pour penser à autre chose qu'à son service. Il conservait un doux et charmant souvenir de mademoiselle de Volkersdorf, mais sa passion subite commençait à s'affaiblir; les obstacles qu'il trouvait à se rapprocher d'elle, la crainte du ressentiment qu'elle devait avoir contre lui, puisqu'elle savait l'histoire du duel, ce que mademoiselle Rosine



ne lui avait pas laissé ignorer, non plus que le *désespoir* où cette nouvelle avait plongé Catherine, lui avaient fait perdre toute espérance d'obtenir jamais la moindre marque d'affection. Il aurait sans doute bientôt tout-à-fait oublié Catherine, si le hasard ne l'avait pas conduit un jour aux Ursulines. Il savait que le commandant s'y était rendu avec l'évêque, et ayant à lui communiquer quelque chose de très essentiel, il alla le chercher dans ce couvent. Les dortoirs des malades étaient situés en dehors de la clôture, pour que leurs parens pussent les visiter; d'ailleurs, dans les circonstances où l'on se trouvait, toutes les portes s'ouvraient pour le commandant et son état-major. La tourière introduisit l'aide-de-camp dans le corridor des chambres des malades, et le pria d'attendre qu'elle eût prévenu le général. Il attendait encore, lorsque Catherine, une fiole dans une main, plusieurs tasses d'étain dans l'autre, et vêtue du costume le plus simple, ouvrit la porte de la chambre où il se trouvait; elle s'arrêta un instant, surprise de voir un officier; elle recon-

nut à l'instant Scalvinoni et voulut l'éviter. Mais elle devait passer à côté de lui ; elle traversa en baissant la tête , sans le saluer , comme si elle ne l'avait pas vu. Scalvinoni avait aussi reconnu Catherine ; il s'approcha d'elle , la salua respectueusement , en lui barrant le chemin , et la força ainsi de s'arrêter et de lui rendre son salut. Sa seule pensée fut celle de Sandor , blessé grièvement , et peut-être tué par celui qui lui parlait ; son émotion fut vive et profonde. Celle que Scalvinoni éprouvait était d'une autre nature ; il rougit excessivement en lui disant : — Quelle apparition , mademoiselle ! Vous, ici ! Qu'est-ce qui peut vous y amener ?

— Le desir d'aider les religieuses dans leurs soins pénibles , dit-elle avec modestie ; il est bien plus étonnant de vous y voir , monsieur : cherchez-vous quelqu'un ?

— Mon général doit être ici avec l'évêque , répondit Scalvinoni , et j'ai à lui parler.

— Je vais vous annoncer , monsieur , dit-elle , enchantée d'avoir un prétexte de s'éloigner.

— C'est déjà fait , reprit-il , ne vous donnez

pas cette peine, ne me privez pas si tôt du bonheur de vous revoir un instant, de ce bonheur si rare et si vivement désiré. Il aurait sans doute ajouté quelques mots plus tendres et plus positifs qui auraient augmenté et l'embarras et l'indignation de Catherine, si, dans cet instant, une autre porte s'étant ouverte, il n'eût vu paraître le général Stahremberg, le comte de Collonits et quelques autres personnes. Catherine put alors s'échapper ; elle rentra dans la chambre d'où elle était sortie. Stahremberg la suivit des yeux, et dit en souriant à Scalvinoni qui regardait du même côté : — Je vous y prends, capitaine, vous trouvez moyen d'en conter aux belles, même dans l'intérieur d'un couvent.

— J'ai rencontré en société mademoiselle de Volkersdorf, répondit-il en rougissant encore, et je ne m'attendais pas à la retrouver ici.

— Il me semble, dit le commandant, que j'ai aussi vu quelque part ce joli visage ; elle est peut-être pensionnaire chez les Ursulines ?

— Elle y est de son plein gré, dit l'évêque ;

c'est un ange à qui l'amour de Dieu et du prochain a inspiré la noble résolution de venir soigner les malades. Il fit alors le plus touchant éloge de cette noble et belle fille qui s'oubliait elle-même pour se rendre utile dans un emploi qui aurait rebuté toute autre jeune personne. Scalvinoni l'écoutait avec ravissement, et n'avait garde de l'interrompre pour faire son rapport au général ; la vue de Catherine le lui avait fait oublier. Enfin, il s'en souvint, et ils sortirent tous du couvent.

L'aspect de Scalvinoni, et plus encore les propos galans qu'il lui avait adressés, avaient été très pénibles pour Catherine ; elle était contente d'avoir pu s'éloigner, mais elle craignait que, sachant à présent où elle passait ses journées, il ne cherchât de nouveau le moyen de la voir. Scalvinoni en avait en effet formé le projet, mais le danger toujours croissant qui menaçait la ville l'empêchait de l'exécuter ; jour et nuit son service le tenait attaché auprès du général, ou l'obligeait à remplir les commissions qu'il lui don-

nait. Catherine ne le revit plus, et n'y aurait plus pensé, si son idée ne s'était pas jointe à celle de Sandor, comme étant peut-être le meurtrier de cet ami si cher. Scalvinoni, au contraire, pensait à elle comme à l'être le plus parfait qu'il eût rencontré, et l'évêque, à qui il suffisait de la nommer pour qu'il s'empressât de faire l'éloge de cette femme charmante, lui en parlait autant qu'il voulait. Toute son ardeur pour elle se réveilla ; il lui semblait qu'il l'adorait comme une divinité, et il formait mille projets pour obtenir son cœur et sa main, dès que la paix serait rétablie. Mais Szlatinski ! Mais ce malheureux duel ! Un amant cherche toujours à espérer ; il s'efforçait de se persuader qu'il s'était trompé sur les sentimens de Catherine ; qu'elle n'avait pour son cousin qu'une amitié de bonne parente qui suffisait pour expliquer son chagrin en apprenant qu'il s'était battu, qu'il était blessé, et que Rosine de B*** avait exagéré le désespoir de mademoiselle de Volkersdorf. Mais elle lui avait dit aussi comme il avait soigné son adversaire ; il

était sûr que Szlatinski lui-même lui rendrait cette justice, et ne serait pas un obstacle à son bonheur, lorsqu'il se verrait libre d'offrir ses vœux à la charmante sœur hospitalière.

En attendant, la misère, les maladies, la disette, faisaient d'effrayans progrès; le nombre des femmes malades augmentait tous les jours, et était hors de proportion avec les moyens de les soigner. Catherine se multipliait, et n'avait plus un moment de libre. Elle fit sans aucune peine le sacrifice de tous ses bijoux, de tout ce dont elle pouvait rigoureusement se passer, pour offrir l'argent qu'elle en retirerait aux Ursulines. Madame de Praising lui en fournissait aussi avec toutes sortes de provisions; mais cette source commençait à tarir. Madame de Volkersdorf, ne pouvant rien tirer de ses fermiers, n'avait plus d'argent, Catherine plus d'ornemens, plus de robes de prix, plus de dentelles, etc., etc. Tout avait été vendu, tout avait été sacrifié pour les malades. Les magasins de madame de Praising et de sa fille étaient épuisés; Catherine arrivait au

couvent les mains vides et le cœur bien serré ; mais ce cœur était rempli de piété, de compassion et de zèle ; sa seule présence semblait une bénédiction pour les malades.

Le mois d'août était écoulé ; le siège, commencé depuis six semaines, paraissait devoir encore se prolonger ; la fureur des Turcs augmentait en raison de la résistance inattendue qu'ils éprouvaient. Cependant l'automne approchait : à cette époque, les troupes asiatiques ont l'habitude de quitter les armes, et de retourner dans leur pays ; mais c'était aussi, pour le visir, un puissant motif de hâter la prise de Vienne. Deux des plus forts bastions avaient déjà été considérablement endommagés ; le commandant de Stahremberg faisait déjà tendre des chaînes dans les rues, et barricader les portes : ce qui prouvait aux habitans qu'on se préparait aux dernières extrémités. Ils attendaient en vain leur délivrance ; l'armée chrétienne ne se sentait pas assez forte pour attaquer les Turcs avant l'arrivée des Polonais. Quelques espions, qui étaient

parvenus à se glisser au travers du camp ennemi, et à entrer dans Vienne avaient apporté la nouvelle que les troupes de la Bavière, de la Franconie, de la Saxe, étaient venues se ranger sous les drapeaux de l'Autriche ; Sobieski seul n'arrivait point. Les Turcs, ayant arrêté un de ces émissaires, avaient redoublé de vigilance, et il n'en arrivait plus. Chaque nuit, le comte de Stahremberg faisait partir des fusées du haut de la tour de Saint-Etienne, qui s'élevaient dans les airs pour annoncer aux Autrichiens sa détresse ; chaque nuit, il espérait voir briller sur les hauteurs du mont Kahleberg des feux qui, ainsi qu'on en était convenu, devaient servir de signal pour annoncer que les Autrichiens allaient attaquer les Turcs et sauver la ville ; mais le feu seul des ennemis et des incendies paraissait. Chacun prévoyait la destruction de la cité et les plus horribles désastres ; on cherchait en vain un homme assez courageux, assez dévoué, pour aller faire connaître à l'armée libératrice l'état désespéré de la capitale.

Catherine était informée de tout par l'évêque, qui faisait chaque jour une visite aux Ursulines, et trouvait un grand plaisir à s'entretenir avec cette jeune personne, dont le jugement droit et éclairé, le cœur si bon, si sensible, et l'esprit sans aucune prétention, l'encharmaient. Elle éprouvait de son côté pour ce respectable vieillard un attachement filial; elle lui avait accordé toute sa confiance, l'avait informé de tout ce qui lui était arrivé, de sa répugnance pour le cloître, de son amour pour Sandor, et de sa résolution ferme et positive d'entrer dans l'ordre des Sœurs Grises, si elle avait le malheur de le perdre. Elle ne parla que des dangers de la guerre, et nullement du duel, ni de Scavini : ce n'était pas son secret; elle ne se crut pas en droit de le révéler. L'évêque avait approuvé une pareille conduite.

Dans les derniers jours d'août, on avait apporté aux Ursulines une femme d'origine grecque, qui avait été blessée par l'éclat d'une bombe. Catherine, à qui cette personne vive, courageuse

et patiente, plaisait, la soignait avec un zèle tout particulier. Le surlendemain de son entrée, on appela à la grille la personne chargée des soins de ce dortoir : c'était mademoiselle de Volkersdorf. Elle s'y rendit, et trouva un homme portant l'uniforme du bataillon volontaire de Frank, qui venait demander des nouvelles de la dame grecque blessée. Catherine le fit entrer dans le cabinet de la tourière, et reconnut en lui ce même Kolschutzki si attaché au comte Zrini, et à qui elle avait remis une lettre pour sa sœur, lorsque, déguisé en mendiant, il feignit de lui demander la charité. De son côté, il parut très surpris et très satisfait de retrouver, dans la garde-malade de sa sœur mariée à Vienne, la belle-sœur de son ancien maître.

Une foule de sentimens déchirans s'empara de l'ame de Catherine, en revoyant cet homme. Le sort de Zrini et de Ludmille, le souvenir du jour où sa mère avait voulu prendre la fuite, la rencontre inopinée de Sandor, son départ, son duel, se présentèrent à son souvenir; et, sans

avoir la force de dire un mot à Kolschutzki, elle fondit en larmes. Il comprit parfaitement ce qu'elle éprouvait, et il attendit que la première émotion fût passée. Elle s'efforça de se remettre, pour ne pas le laisser plus long-temps dans l'inquiétude sur l'état de sa sœur ; elle n'était point dangereusement blessée, et se trouvait déjà mieux. Catherine lui donna l'assurance que, dans quelques jours, elle pourrait retourner chez elle. Kolschutzki la remercia beaucoup, puis amena bientôt la conversation sur Zrini et sur Ludmille. La lettre de Catherine avait été remise à celle-ci, et peu après elle avait quitté Paris : c'est tout ce qu'il put lui dire. Il parla ensuite de la détresse de la ville. Tout-à-coup une idée subite se présenta à l'esprit de mademoiselle de Volkersdorf : elle connaissait assez le courage et l'intelligence de Kolschutzki, pour être persuadée qu'il était l'homme qu'elle pouvait charger de porter des nouvelles au camp des Autrichiens, et d'en rapporter ; mais voudrait-il accepter cette mission dangereuse ? Elle commença à le sonder,

à lui rappeler les entreprises périlleuses qu'il avait faites pour Zrini ; dernièrement encore, il était allé à Kuffstein pour essayer de le voir, sans pouvoir y parvenir. Elle finit par lui demander s'il ne pourrait pas hasarder une tentative pareille pour le salut de la ville où lui-même avait fixé son domicile, et à laquelle, depuis le siège, il avait déjà rendu de grands services. Kolschutzki la regardait d'un œil scrutateur, et lui dit enfin : — Desireriez-vous, mademoiselle, que je portasse des nouvelles de l'autre côté du Danube ?

— Vous l'avez dit, s'écria-t-elle ; c'est cela même. Non-seulement j'en ai l'ardent desir, mais c'est celui de tous les malheureux citoyens de cette ville. Je sais qu'il serait de la plus grande importance que le commandant pût trouver un homme digne de confiance, ferme et décidé, qui voulût se charger d'aller faire au duc de Lorraine un tableau fidèle de l'état de Vienne, et qui revînt lui dire quelle serait l'époque certaine où l'armée chrétienne s'avancerait pour délivrer cette capitale. Je crois, monsieur Kolschutzki,

que vous êtes seul capable d'exécuter cette commission.

Kolschutzki répondit avec un sourire : — Votre bonne opinion m'honore, mademoiselle, et je serais jaloux de la mériter ; d'ailleurs, mon maître, mon cher comte Zrini, ne m'a-t-il pas mis à vos ordres ? me voilà donc prêt. Si je n'ai pas offert mes services à notre brave commandant pour cette mission, c'est que je ne suis pas inutile dans le poste que j'occupe comme lieutenant des volontaires, je me flatte même d'y être nécessaire ; mais, si vous pensez qu'en me chargeant de cette entreprise, je pourrai rendre des services plus avantageux à ma nouvelle patrie, j'irai très volontiers me présenter au comte de Stahremberg, et me mettre à sa disposition.

— Vous le voulez, vous le ferez ! s'écria Catherine avec joie. Oh ! notre bienfaiteur !.... Elle s'arrêta ; dans cet instant seulement, elle pensa que ce serait peut-être un moyen d'avoir des nouvelles de Sandor ; elle jeta sur Kolschutzki un regard embarrassé

— Desireriez-vous encore quelque chose ? reprit-il ; je suis prêt à faire pour vous tout ce qui sera en mon pouvoir.

Catherine réfléchit un instant : l'amour et la timidité combattaient dans son sein ; enfin, elle dit en rougissant : — Un proche parent de notre famille, le comte Sandor Szlatinski, sert dans l'armée polonaise comme capitaine de cavalerie dans le régiment du roi ; il fut envoyé ici en courrier le jour de l'arrivée des ennemis, et repartit tout de suite. Ma mère et moi, nous voudrions savoir s'il a passé heureusement le Danube, s'il est au quartier-général du duc de Lorraine ou bien auprès de son roi, s'il se porte bien, et s'il.... Elle ne put continuer ; un torrent de larmes qu'elle ne put retenir étouffa sa voix. Elle tâcha de se remettre assez pour ajouter en sanglottant : — Oh ! s'il vous était possible de découvrir cet officier, de le voir, de lui parler, de nous rapporter de ses nouvelles !

— Soyez sûre que, s'il existe, je le trouverai, dit avec vivacité Kolschutzki, en sortant de sa

poche un crayon et des tablettes. Sandor Szlatinski, dites-vous? cela suffit. Pourquoi n'avez-vous pas commencé par me le demander? S'il s'agissait seulement de *vous* rendre un service, j'irais au-delà du Danube et bien plus loin. C'est vous seule que je veux servir : je vous regarde comme un legs que m'a fait mon cher, mon malheureux maître. Vous êtes ici sa plus proche parente, vous avez tous les droits sur moi, et je m'estime trop heureux de me consacrer à vous, puisque je ne puis plus rien faire pour lui. Que dis-je? en vous servant, c'est lui que je sers encore.

En disant ces mots, il tendit sa main à Catherine, qui la saisit et la serra en pleurant de joie d'avoir un tel ami. Son cœur et sa bouche lui en donnèrent le titre; lui-même essuya quelques larmes qui coulaient de ses yeux. Il n'en avait versé jusqu'alors que sur le sort de l'infortunée famille Zrini.

— Ne nous attendrissons pas inutilement, mademoiselle, reprit-il enfin; nous aurons en-

core des momens bien pénibles, et, dans ces temps-ci, chacun a besoin de ses forces. Recevez encore ma parole sacrée que je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour satisfaire vos desirs. Adieu, je dois vous quitter, je ne veux pas perdre un instant.

Catherine se remit, et convint avec Kolschutzki qu'il la reverrait encore avant de partir pour sa téméraire expédition.

Il venait de s'éloigner quand l'évêque arriva: Catherine lui dit qu'elle avait à l'entretenir en particulier d'une affaire très importante. Dès que, selon sa coutume, il eut visité tous les malades, et qu'il leur eut prodigué des consolations, mademoiselle de Volkersdorf le conduisit dans une chambre isolée, et lui dit, sans lui nommer Kolschutzki qui pouvait être suspect par son attachement à la famille Zrini, qu'elle avait revu par hasard un homme qui avait rendu autrefois des services à un de ses parens, et qui, par la connaissance qu'il possédait de la langue et des mœurs des Turcs, ayant vécu long-temps en

Turquie, par son adresse et son courage, était parfaitement propre à être employé comme émissaire auprès de l'armée chrétienne; qu'elle lui en avait déjà parlé; qu'elle l'avait trouvé disposé à entreprendre cette expédition, et prêt à recevoir les ordres du commandant à ce sujet.

— Et c'est vous, mademoiselle, qui rendez à notre ville ce service essentiel? dit l'évêque avec surprise; que de reconnaissance ne vous doit-on pas!

— Oh! répondit-elle, ne me faites aucun mérite d'une chose qui ne m'a coûté aucune peine, où j'ai aussi mon intérêt particulier; attribuez-le plutôt à ce brave, à cet excellent homme dont je ne crains plus de vous confier le nom: c'est Kolschutzki, Grec de nation, mais qui, ayant adopté l'Autriche pour sa patrie, veut lui consacrer sa vie.

— Kolschutzki? dites-vous; je connais cet homme si courageux et si intelligent; il est lieutenant dans le corps des volontaires, et s'est distingué dans toutes les sorties et sur les bastions;

c'est l'homme qu'il nous faut. Je cours chez le comte de Stahremberg, je lui dirai quelles obligations il vous a, ainsi que toute la ville. Dieu vous bénisse, chère enfant, et vous récompense de ce que vous faites pour vos concitoyens, en vous accordant tout le bonheur que vous méritez.

Catherine rougit; son cœur battait vivement; elle pensait à la seconde partie de la commission dont elle avait chargé Kolschutzki, et que, dans cette circonstance, elle n'avait pas, ainsi qu'on le supposait, été guidée par le seul intérêt de sa patrie. Elle l'avoua naïvement à l'évêque qui l'écouta avec attendrissement. Ma chère fille, lui dit-il, en posant une main sur sa tête, et levant l'autre au ciel avec une pieuse ferveur, notre bon père céleste veille sur vous et sur votre ami, il ne vous abandonnera pas! Votre piété, votre modeste candeur auront leur récompense. Je compte de nombreuses années, j'ai vu bien des choses dans le cours de ma longue carrière; sur le seuil du tombeau, Dieu nous permet quelque-

fois de jeter un coup-d'œil dans l'avenir : vous retrouverez votre ami, Dieu vous réunira, il applanira le sentier qui vous reste à parcourir, et si je vis encore, ajouta-t-il avec un doux sourire de bienveillance, en ramenant ses idées sur la terre et prenant la main de Catherine, vous m'accorderez la satisfaction de poser moi-même cette main dans la sienne, vous appartenez doublement à mon diocèse et à mon cœur.

Catherine, émue au-delà de toute expression, sentit l'espérance renaître dans son âme; elle posa ses lèvres avec un respect filial sur la main du digne prélat, qui la quitta pour se rendre chez le commandant. Catherine retourna avec un nouveau courage à ses bonnes œuvres.

Kolschutzki reçut le même jour les ordres du général et ses dépêches pour le duc de Lorraine. Le comte de Stahremberg y peignait dans les termes les plus forts, la détresse de la capitale, et disait qu'il était impossible qu'elle tint encore quinze jours.

(1) Dès le soir même, par une nuit sombre et pluvieuse qui favorisait ses desseins, Kolschutzki se mit en route, après avoir pris congé de Catherine et reçu ses ordres et ses commissions verbales pour le comte Szlatinski, s'il avait le bonheur de le retrouver. Quoiqu'elle fût bien rassurée par les prophéties du saint évêque, elle ne voulut pas risquer de le compromettre par une lettre, dans le cas où Kolschutzki serait arrêté dans le camp ennemi. Il avait pris le costume turc, et était sorti par la porte du Schottenthor; il espérait pouvoir encore, pendant la nuit, traverser tout le camp des Ottomans, mais les nuages dont le ciel était couvert s'épaississaient toujours de plus en plus; la pluie qui vint à tomber par torrens le força de chercher un asile sous les ruines

(1) L'expédition de Kolschutzki en entier (ainsi que tous les détails relatifs au siège) est historique. Il parut dans le temps une brochure ornée du portrait de ce brave homme, d'où l'on a tiré ce récit. Le journal officiel du siège en fait aussi une mention honorable et détaillée.

(Note de l'auteur.)

d'une maison incendiée. Il attendit l'aurore dont les premières lueurs lui montrèrent les innombrables tentes des Turcs qui couvraient la contrée aussi loin que la vue pouvait s'étendre. Il traversa le long espace qu'occupait le camp en fredonnant une chanson turque avec l'air le plus calme et le plus insouciant, mais l'uniformité des tentes élevées dans toutes les rues les rendant absolument semblables, il s'égara comme dans un labyrinthe, et lorsqu'il se croyait tout près de l'issue, il se retrouva au même point d'où il était parti ; il en fut contrarié, mais ne perdit point courage, recommença sa course, et accepta avec une assurance parfaite, l'invitation d'un aga qui, sortant de sa tente et voyant un compatriote encore inondé par la pluie, lui offrit à déjeuner ; il sut adroitement, en vantant la beauté du camp, s'informer de la direction qu'il avait à prendre pour en sortir et gagner les bords du fleuve, en prétextant des affaires de commerce. Le succès qu'il avait obtenu en trompant l'aga qui l'avait pris pour un négociant turc, et en tirant de lui les rensei-

gagemens nécessaires, lui donnèrent une nouvelle confiance; il partit en remerciant son hôte, et franchit heureusement les limites du camp. Il fit un détour par les montagnes, et atteignit enfin les bords du fleuve, entre Kloster-Neubourg et Nussdorf. Le soleil était en plein sur l'horizon, et dorait le riche paysage et le cours du fleuve majestueux, d'où paraissaient jaillir des milliers d'étincelles; en arrière il voyait la ville si cruellement menacée, et les tentes des mécréans, qui méditaient sa ruine. En avant, un tableau plus calme, orné de tous les charmes d'une nature paisible, se déroulait à ses regards; d'un côté retentissait le bruit lointain des canons et des bombes, de l'autre le chant matinal de mille oiseaux, s'élevant des bocages dont les îles du Danube étaient couvertes. La pluie avait rafraîchi la verdure, le soleil radieux attirait l'humidité de la terre en légers brouillards qui montaient gracieusement dans les airs. Sur la rive opposée, il voyait de beaux villages que la guerre n'avait pas encore dévastés; il distinguait

les laboureurs qui ensemençaient tranquillement leurs champs. Le bien-être, la paix régnaient dans ces lieux, et ce spectacle ravissant reposait ses yeux fatigués depuis long-temps de celui que présentent les horreurs d'un siège. Kloster-Neubourg était aussi assiégé, et n'avait pu tenir qu'au moyen d'une défense valeureuse, dirigée par un frère lai dont l'histoire a conservé le nom et la bravoure : Marcellus Ortner était resté seul dans son couvent, et tous les autres moines avaient pris la fuite (1).

Bientôt Kolschutzki aperçut assez près de lui, dans une île couverte de frênes et de bouleaux qui paraissait offrir un asile, quelques femmes chrétiennes occupées à laver du linge dans la rivière ; il les appela, elles levèrent les yeux ; son costume turc les effraya tellement qu'elles se sauvèrent, en criant, dans les broussailles où elles savaient trouver des protecteurs. Peu d'instans après, quelques hommes en sortirent armés de

(1) Historique.

fusils qu'ils déchargèrent contre Kolschutzki ; il vit le moment où , après avoir traversé le camp des Turcs sans danger, il serait tué par des chrétiens. Il sut éviter cette attaque en se jetant par terre , puis , se relevant aussitôt , et ôtant son turban , il leur cria en bon allemand qu'il était chrétien comme eux , qu'il demandait à être conduit au camp des Autrichiens ; et qu'il les priait de venir avec une nacelle pour le faire passer le fleuve. On lui fit signe d'attendre un instant. Un homme âgé qui n'avait pas paru , s'avança et demanda à Kolschutzki qui il était. Il répondit qu'il avait un passeport indiquant son nom et ses affaires , expédié et signé par le général autrichien. Le vieillard se retira , mais revint bientôt accompagné d'un jeune homme d'un noble maintien , et que le manteau dont il était enveloppé et son bonnet de police , indiquaient être un officier. Vous devez , dit-il à Kolschutzki , descendre sur le bord du fleuve à cent pas plus bas , où vous trouverez un bateau de pêcheur qui vous passera. Il obéit , traversa le bras du Danube qui

le séparait de l'île, et se trouva en présence de l'officier, qui lui fit d'abord quelques questions assez sévères. Kolschutzki présenta son passeport, qu'il avait caché avec ses dépêches dans les plis de son turban, et lorsque l'officier eut lu son nom, il réfléchit un moment, paraissant avoir quelque souvenir confus. Ils étaient encore entourés des hommes qui s'étaient présentés les premiers d'une manière si hostile, et du vieillard qui était survenu; c'étaient des paysans du village de Nussdorf qui, après sa destruction, avaient cherché un refuge dans cette île, et le vieillard était leur maire; ils abhorraient les Turcs, et regardaient encore l'étranger avec méfiance. L'officier lui fit signe de le suivre, et s'éloigna avec lui de quelques pas. — Vous vous nommez Kolschutzki, lui dit-il, et vous possédez une maison dans la Léopolstadt?

— En effet, monsieur, dit-il, j'en possédais une, mais elle a été réduite en cendres par les Turcs, ainsi que tout le faubourg.

— Avez-vous des connaissances dans l'intérieur de la ville?

— Beaucoup. J'habite Vienne depuis plusieurs années.

— Avez-vous connu le chambellan, comte Zrini?

— Oh ! oui ; très particulièrement , répondit Kolschutzki en poussant un profond soupir. Puis regardant l'officier avec attention, il ajouta : Excusez , monsieur , vous ne servez pas dans l'armée autrichienne ?

— Pourquoi me demandez-vous cela ? répondit l'officier vivement. Je suis sujet de l'empereur, je suis Hongrois.

— Très bien ! mais vous ne portez pas l'uniforme autrichien , dit Kolschutzki.

— Je porte celui des hulans du roi de Pologne ; je sers le roi Sobieski.

— Et vous vous nommez le comte Sandor Szlatinski ! s'écria le Grec avec joie. Dites que je ne me trompe pas ; et moi je vous dirai que votre tante et votre cousine de Volkersdorf sont à Vienne en bonne santé.

Une très vive rougeur couvrit les joues très pâles de l'officier; il voulut répondre avec vivacité, mais se retint et dit avec calme : En effet, ma tante de Volkersdorf, la sœur de feu ma mère, doit être à Vienne ... avec sa fille.

— Oui, dit Kolschutzki; elles demeurent chez la baronne de Praising, à la rue de la Porte du Ciel.

— C'est cela même, dit Sandor, et vous avez vu ces dames avant de quitter Vienne?

— Seulement votre cousine. Ah ! M. Szlatinski, c'est un ange, on ne l'appelle pas autrement au couvent où elle est chérie.

— Au couvent ! dit Sandor en pâlisant, serait-il possible, elle est au couvent ? Elle, Catherine ?

— Oui, aux Ursulines; mais elle n'est pas religieuse, et ce serait bien dommage; elle est seulement infirmière, et s'acquitte de cet emploi avec le zèle le plus touchant.

Sandor respira, et fit mille questions au Grec qui satisfait sa curiosité sur tous les points, et l'étonna beaucoup en lui disant que c'était unique-

ment pour Catherine qu'il avait accepté la mission périlleuse qu'il remplissait. Enfin, il lui dit tout ce dont elle l'avait chargé pour lui.

Szlatinski était au comble du bonheur ! Quand il eut encore parlé quelques instans de sa cousine, et répété ses questions, il se rapprocha des paysans, il leur ordonna de préparer un bateau pour conduire l'étranger et lui-même sur l'autre rive, il voulait le présenter au duc de Lorraine.

Quand ils furent embarqués, Szlatinski raconta à son messenger de bonheur qu'il avait été blessé, sans dire comment, ce qui l'avait contraint de rester dans le camp autrichien, et de ne pas voler au-devant de son roi ; que le duc de Lorraine avait eu pour lui beaucoup d'égards, et que dès qu'il avait été un peu rétabli, il avait désiré et demandé de faire quelque service, et qu'on lui avait donné la garde d'un poste où il avait joui d'un repos salutaire, et s'était assez bien remis pour pouvoir aller joindre son souverain et son régiment, qui devaient arriver sous



peu de jours à Krems ; il devait y reprendre son service habituel , et contribuer à la délivrance de Vienne.

Kolschutzki apprit à son tour à l'officier quelle était la situation déplorable de cette ville , et lorsqu'il vint à parler des maladies contagieuses qui commençaient à y régner , Sandor fut très alarmé. Catherine pouvait en être victime en soignant les malades. Kolschutzki le rassura aussi bien qu'il lui fut possible. Il apprit aussi avec un grand plaisir que l'armée chrétienne était dans le meilleur état , et s'augmentait chaque jour ; que le duc de Lorraine avait battu deux fois Tékéli ; que Presbourg avait été repris ; que tout annonçait de nouveaux succès , et que , du moment où Sobieski aurait joint le corps d'armée , on emploierait toutes les forces réunies pour faire lever le siège.

Dès qu'ils eurent atteint l'autre rive , Sandor présenta l'émissaire au général Hausflier , qui examina son passeport et ses dépêches ; il fournit aux voyageurs des bons chevaux pour arriver

plus vite auprès du général en chef, dont le quartier était situé entre Angern et Stillfried, dans les mêmes lieux que, plusieurs siècles auparavant les combats de l'empereur Rodolphe de Hapsbourg, avec le roi Ottocar de Bohême, avaient rendus si célèbres. La considération dont jouissait Szlatinski procurait à son protégé l'accueil le plus favorable, même avant qu'on sut toutes les obligations qu'on lui avait ; Sandor lui avait fait donner des vêtemens européens.

Le duc de Lorraine s'entretint long-temps en secret avec lui après avoir lu avec une profonde attention les dépêches du comte de Stahremberg, et lui donna verbalement la promesse positive que, dans peu de jours, les souffrances des assiégés seraient terminées. Il ordonna que l'émissaire fût traité avec distinction, et il écrivit, de sa propre main, la réponse dont il voulait charger Kolschutzki pour le comte Stahremberg : elle ne contenait rien qui pût être compris, crainte de malheur, mais renvoyait au porteur pour ce qu'on voulait savoir.

Cependant, on attendait avec la plus vive impatience, à Vienne, le retour de l'envoyé du comte de Stahremberg. Le commandant savait positivement que si dans huit ou dix jours on ne levait pas le siège, la ville serait prise. Son esprit résistait à peine à tant d'inquiétudes et de travaux, et c'était sur son visage que le peuple cherchait à lire ses craintes et ses espérances; il essayait donc de dissimuler le chagrin et l'angoisse sous lesquels il était près de succomber; mais lorsqu'il voyait au-dessous de lui l'énorme masse de maisons et d'habitans confiés à son courage, et qu'il songeait que, dans peu de jours peut-être, la flamme aurait détruit ces maisons, que leurs malheureux habitans seraient tous passés au fil de l'épée, son cœur se serrait. Il regardait aussi avec terreur le camp si étendu des ennemis où s'agitaient d'innombrables cohortes, tandis que le petit nombre de troupes qu'il avait pour défendre les remparts diminuait à chaque instant; lorsqu'enfin il tournait la vue sur les plaines de la rive gauche d'où devait venir le salut, et qu'il

n'y remarquait aucun mouvement, il croyait ne pouvoir supporter tant de douleurs, et ne se consolait que par la certitude de tomber un des premiers sous le fer des musulmans.

Deux jours se passèrent encore sans qu'on répondît aux signaux de détresse qu'il donnait tous les soirs; enfin, le matin du troisième jour, la garde de la porte de Schottenthor entendit le signal convenu qui annonçait le retour de Kolschutzki. Il avait traversé encore heureusement tout le camp des Turcs, sans exciter aucun soupçon. Il se rendit à l'instant même auprès du commandant à qui il remit la réponse écrite du duc, et tout ce qu'il avait à ajouter verbalement. Le commandant y trouva l'espérance d'un heureux succès, mais aussi l'annonce qu'il se passerait encore plusieurs jours avant que l'armée polonaise eût pu faire sa jonction, et qu'on eût construit un pont près de Tullen, sur lequel les troupes devaient passer le fleuve.

— Encore plusieurs jours! s'écria Stahremberg; et nous sommes à la dernière extrémité!

Mais ne perdons pas courage, le dieu des victoires ne laissera pas tomber la croix et triompher les infidèles.

Il remercia avec attendrissement Kolschutzki de ce qu'il avait fait pour sa nouvelle patrie, et l'engagea à entrer dans des détails très circonstanciés, tant sur sa mission que sur ce qu'il avait observé dans le camp des musulmans; Stahremberg vit avec grande satisfaction que cet homme était doué d'une sagacité rare, que rien ne lui échappait, et qu'il possédait même des connaissances et un coup d'œil militaires. Il lui offrit une somme d'argent dont la valeur était proportionnée à l'importance du service qu'il avait rendu; mais Kolschutzki refusa absolument toute récompense pécuniaire, disant que le mérite de son entreprise devait être attribué à mademoiselle de Volkersdorf qui en avait eu l'idée, et l'avait décidé à l'entreprendre. Stahremberg admira qu'une jeune fille eût agi aussi efficacement pour le salut de sa patrie, et promit à Kolschutzki la plus flatteuse des récompenses,

sa propre estime, celle de l'empereur, et l'assurance d'un avancement honorable.

Dès qu'il eut quitté le général, il se hâta de déposer son costume turc, et de se rendre au couvent des Ursulines, pour tranquilliser deux personnes qui tremblaient pour sa vie : sa sœur et Catherine. On appela cette dernière ; un rayon de bonheur vint luire au fond de son cœur lorsqu'elle aperçut son fidèle messager, et qu'elle lut sur sa physionomie le présage d'une bonne nouvelle. Dès qu'elle put l'entendre, il lui dit : — M. de Szlatinski est bien, et vous salue.

Quelque forte que fût Catherine, ce moment prouva à quelles profondes émotions elle avait été en proie ; elle fut tellement saisie, en apprenant que Sandor vivait encore, qu'elle chancela, et se laissa tomber sur un banc qui se trouvait dans le corridor.

— Il vit donc ! s'écria-t-elle dès qu'elle put parler, en élevant les yeux et les mains au ciel ; il vit ! il est rétabli ! Elle remercia en silence le Tout-Puissant par une fervente prière d'actions de

graces ; puis , s'adressant à Kolschutzki : Que de reconnaissance ne vous dois-je pas , lui dit-elle , vous , le plus fidèle , le plus courageux , le plus dévoué des amis ! Oh ! répétez-le encore , mon cousin vit : mais comment est-il ?....

— Très-bien ; seulement sa blessure lui a laissé un peu de pâleur.

— Est-ce bien vrai ? ne me trompez-vous pas ? On m'avait dit qu'il avait été grièvement blessé.

— Oui , je le crois , dit l'honnête Grec , il doit encore beaucoup ménager son bras droit ; mais je puis vous assurer qu'il est d'ailleurs très bien , et qu'il se propose , dans peu de jours , de travailler vigoureusement à la délivrance de Vienne , de sabrer les Turcs , de voler ensuite auprès de vous , de votre mère , et voici ce qui vous le dira mieux encore. Il lui remit une lettre de Sandor. Catherine laissa échapper un cri de joie , la pressa contre son cœur , et demeura convaincue qu'elle avait retrouvé son ami. Il reviendra ! Je le reverrai ! s'écriait-elle avec trans-

port ; ô mon Dieu ! Mais songeant ensuite à tous les dangers qu'il avait à courir avant d'arriver à Vienne, elle soupira profondément. Hélas ! dit-elle , quand et comment le reverrai-je ?

— Bientôt, lui dit Kolschutzki, et Dieu vous le conservera encore. Puis il lui raconta les bonnes espérances de l'armée chrétienne, et tous les détails de sa rencontre avec Sandor que, sans cet heureux hasard, il aurait eu sans doute beaucoup de peine à trouver au milieu de l'armée ; et il en tirait le plus heureux augure pour leur réunion. Il parvint ainsi à remplir l'ame de Catherine des sentimens les plus doux, de cette satisfaction qui s'exprime par une humble reconnaissance envers la Providence, et par une charité active plutôt que par de grands éclats.

Ils s'entretenaient encore lorsque l'évêque de Collonits arriva, à son heure ordinaire, pour faire la visite des malades. Catherine lui présenta le brave émissaire qui fut obligé, pour la troisième fois, de recommencer le récit de son expédition, mais avec un tact inouï chez un

homme de cette classe. Ce fut d'une manière différente ; il sentit que plusieurs détails intéressaient l'évêque, et qu'il en fallait d'autres au général et d'autres à mademoiselle de Volkersdorf ; il rapporta entr'autres, au prélat, qu'il avait vu dans le camp des Turcs une immense quantité d'enfans chrétiens prisonniers, et dans l'état le plus déplorable. Avant que d'incendier un village, les barbares en font sortir tous les enfans, pour les élever dans la religion mahométane, et en faire des esclaves ; il en avait vu des troupes qui erraient dans les rues du camp. Ces petits malheureux à peine vêtus, dénués de tout, dans la plus grande misère, sans aucune surveillance, mais attachés deux à deux, demandaient du pain à ceux qu'ils rencontraient.

L'évêque frémit ; il conçut tout de suite le dessein de sauver ces infortunés, quoiqu'il n'en eût pas encore les moyens ; mais, d'après ce que lui disait Kolschutzki, il espéra que le siège serait bientôt levé, et qu'alors son premier soin serait de chercher ces pauvres enfans.

La nouvelle du retour de l'émissaire et celles qu'il donnait de l'armée ranimèrent le courage et l'espérance des infortunés habitans.

Mais Kolschutzki avait encore appris de Szlatinski quelque chose dont lui-même était profondément affecté, et qu'il appréhendait de révéler à Catherine : c'était le triste état de Zrini, privé de la raison, enfermé pour la vie dans une forteresse où Ludmille s'était aussi condamnée à vivre près de son époux.

Kolschutzki s'étant aperçu que Szlatinski était instruit de ses rapports avec la famille du comte Zrini, s'était hasardé à lui demander des nouvelles de son ancien maître ; il savait bien qu'il était à Kuffstein, mais rien de plus ; il y était allé, mais n'avait pu pénétrer dans le château ni osé prononcer le nom du prisonnier. Szlatinski, touché du dévouement de ce fidèle serviteur pour un maître dont il n'avait jamais partagé les opinions, lui avait appris tout ce qu'il en savait lui-même : sa captivité pour la vie, le dérangement de son esprit, et la résolution qu'avait prise sa

généreuse compagne de s'enfermer avec lui et de le soigner.

Sandor , grace à la confiance qu'il inspirait au duc de Lorraine, avait obtenu de ce général beaucoup d'éclaircissemens sur ce qui s'était passé ; il savait qu'on avait trouvé dans les papiers du comte Zrini , les preuves les plus incontestables de son crime de haute trahison, et beaucoup de documens d'après lesquels on avait ordonné de sévères informations à l'égard de plusieurs personnes marquantes dont on n'avait jamais, jusqu'alors, suspecté la fidélité ; que ces mêmes papiers contenaient aussi la preuve que le comte Zrini méditait depuis long-temps les projets les plus téméraires et les plus chimériques. Son ambition démesurée, sa vanité sans bornes indiquaient presque que son esprit était déjà dérangé par la fougue de ses passions.

Cependant, Léopold ne pouvait encore se rappeler son malheureux favori qu'avec la plus profonde tristesse, ni s'abandonner contre lui au juste courroux qu'il n'avait que trop excité, et

dont l'empereur s'était montré animé en des occasions moins importantes, contre d'autres coupables. Il avait ordonné qu'on le traitât avec tous les ménagemens et les égards que réclamait le déplorable état de sa santé. Le monarque paraissait même trouver une espèce de consolation à rendre les derniers jours de ce pauvre insensé aussi doux que possible, puisqu'il ne restait aucun espoir de le guérir.

— Ses derniers jours ! s'écria Kolschutzki effrayé.

— Oui, mon cher, ses derniers jours, lui dit Szlatinski. L'orage de ses passions, l'horrible catastrophe qui a détruit ses espérances au moment où il s'attendait à les voir se réaliser, ont eu l'effet le plus fatal, non-seulement sur ses facultés morales, mais aussi sur son physique. Pauvre Zrini, quelle terrible leçon ! il a détruit l'esprit le plus étendu, le plus brillant, et le corps le mieux constitué. Il est impossible qu'il puisse résister long-temps à la fièvre qui le dévore.

— O Zrini ! ô mon maître ! s'écria Francisque. Mais peut-être cette fièvre est-elle un bienfait de la nature, et sa violence même doit-elle amener une entière et subite guérison ?

— Hélas ! dit Sandor, je l'envisage en effet comme un bienfait de la Providence ; quelle serait son existence en supposant même que l'art des médecins pût prolonger ses jours ? mais cet art est devenu impuissant. Léopold, qui aime encore son jeune favori, ne saurait supporter l'idée de sa mort ; chaque semaine des courriers viennent lui apporter à Lintz, où la cour est retournée, des nouvelles du malade de Kuffstein ; elles sont toujours plus affligeantes. Zrini ne peut plus quitter le lit, et l'on croit qu'il vivra tout au plus encore quelques jours.

— Sait-il au moins, dit Kolschutzki attendri, sait-il l'intérêt que l'empereur prend à lui ? ce serait une consolation dans son malheur.

— Et un sujet de plus de remords, répondit Szlatinski. Combien ne doit-il pas se reprocher d'avoir pu trahir un si bon maître, on peut dire

même un père, un bienfaiteur. J'ignore si son esprit égaré lui permet de saisir une idée quelconque ; mais je suis sûr que sa femme ne néglige rien de ce qui peut le soulager. Pauvre Ludmille, elle est plus à plaindre que lui ! Outre les tourmens que lui donne sa captivité, ses torts et sa démence, elle craint chaque jour de le voir expirer, et l'aime encore avec la même passion qui lui fit tout sacrifier pour le suivre. Sa santé a, dit-on, aussi beaucoup souffert, et l'on n'est pas sans craintes pour sa vie. Ne le dites-pas à Catherine, mon cher Kolschutzki, et donnez-lui du moins la consolation de savoir que le père Isidore, qui s'est montré pour la malheureuse comtesse Zrini l'ami le plus actif, le plus dévoué, est maintenant de retour auprès d'elle à Kuffstein, et la soutient par ses pieuses exhortations.

L'émotion et le chagrin avec lesquels le bon Francisque écoutait ce triste récit augmenta l'estime que Szlatinski avait conçue pour lui ; il n'hésita pas à confier à celui qui se trouvait initié dans tous les secrets de sa famille, et qui y pre-

nait un si vif intérêt , ses engagemens avec Catherine, et lui donna pour elle, au moment de son départ , une lettre remplie des assurances les plus tendres de son amour et de sa confiance. Catherine la lut et la relut avec ravissement, puis la posa sur son cœur. Kolschutzki , la voyant si heureuse , pensa qu'elle aurait plus de force pour supporter un chagrin, et lui donna sur le sort de Zrini et de sa sœur , quelques renseignemens qui l'affligèrent beaucoup. Cependant elle fut bien aise que Ludmille fût en sûreté auprès de son mari ; elle n'avait point eu de nouvelles de sa sœur depuis que cette dernière avait quitté Paris , ce qui lui inspirait la plus vive inquiétude. Quant à Zrini , elle s'en remit à Dieu pour ordonner de lui ; elle pensait comme Sador , qu'il serait plus heureux de mourir , et se reposait en toute confiance en la miséricorde divine , qui l'avait puni dans cette vie et lui ferait grace dans l'autre.

Quelque temps après , le sauveur si désiré , le roi Sobieski arriva enfin sur le territoire autri-

chien ; le duc de Lorraine s'empessa d'aller le joindre ; il leva le camp qu'il avait occupé jusqu'alors , et voulut marcher sur Stokerens. Mais les Turcs qui connaissaient sans doute les motifs de ce mouvement l'attaquèrent avec fureur ; il les repoussa et continua dès-lors sa marche sans être arrêté par aucun obstacle. Il rencontra le roi à Hollebrum, qui le reçut avec distinction ; et lorsque le duc voulut observer envers lui les formes respectueuses de l'étiquette , Sobieski lui dit en souriant : J'ai laissé le roi à Varsovie ; traitez-moi comme un ami, comme un frère d'armes ; puis il lui présenta son fils, Jacques Sobieski, qui faisait sa première campagne , et le pria de lui enseigner le noble métier de la guerre. Les électeurs de Bavière et de Saxe, qui commandaient eux-mêmes leurs troupes , ainsi que les officiers généraux autrichiens, furent appelés, sous la présidence du roi de Pologne et du duc de Lorraine , à un conseil, dans lequel on délibéra si l'on pouvait passer le Danube à Tullen , et prendre ensuite, pour se rapprocher de Vienne ,

la route plus courte, mais plus pénible, des monts agrestes du Kahlenberg, ou bien faire un détour plus long, mais moins difficile, en passant par Presbourg. Plusieurs officiers opinèrent pour ce dernier parti, d'autant que l'on pouvait supposer que Kara Mustapha serait informé de tous les mouvemens de l'armée; qu'il disputerait avec opiniâtreté le passage du Danube, et rendrait la marche de l'armée chrétienne, au travers d'un terrain coupé, de chemins étroits, de montagnes, beaucoup plus pénible, en y prenant d'avance des positions qu'il lui serait aisé de maintenir, et qu'on emporterait difficilement. Mais Sobieski connaissait l'ennemi à qui il avait à faire, et quel était son orgueilleux aveuglement. Son coup d'œil sûr et rapide embrassa l'ensemble des circonstances, et il fut décidé, d'après son avis, qu'adoptèrent le duc de Lorraine et les électeurs, que l'on passerait le fleuve à Tullen, qu'on prendrait le chemin le plus court pour arriver à Vienne; qu'on se mettrait en marche à l'instant même; qu'on ferait emmener sur des cha-

riots les pontonniers et tous les ouvriers nécessaires à la construction d'un pont sur le point convenu de la rive ; que l'armée suivrait à marches forcées , et que l'on emporterait le passage avant que l'ennemi pût opposer une forte résistance ; de là les Autrichiens gagneraient avec la même promptitude les hauteurs , d'où ils redescendraient pour délivrer la ville (1).

Le roi fut très satisfait de retrouver , à la suite du duc de Lorraine , son cher Szlatinski dont il avait été si long-temps séparé. Il savait que cet officier avait été blessé, car le premier soin de Sandor , après le duel , et avant même d'être pansé , fut de faire partir quelqu'un de confiance avec les dépêches dont le commandant de Vienne l'avait chargé, et d'y joindre une lettre pour son roi , dans laquelle il instruisait le mo-

(1) Tout ce qui a rapport à la marche de l'armée , à la bataille , à la levée du siège , est *rigoureusement* historique ; il serait à désirer que le lecteur pût consulter une carte de cette partie de l'Autriche.

marqué du motif qui le retenait. Quoiqu'il ne fût pas encore parfaitement rétabli de sa blessure, il se jeta aux pieds de Sobieski, et le supplia de l'employer au service le plus actif. Tout fut donc disposé pour se mettre en marche. La route de Prague et toute la contrée environnante étaient couvertes des armées chrétiennes. Leur déplacement s'exécuta avec tant de promptitude, et en même temps avec un tel ordre, qu'à Vienne même on ignorait que l'armée avançait à grands pas; on se préparait même à soutenir les combats les plus désespérés, car tout semblait annoncer que, d'un moment à l'autre, les ennemis allaient tenter un assaut général sur les bastions. Dans les rues, entre les portes de Schotten et de la Burg, où l'on présumait que les Turcs devaient jeter toutes leurs forces, on avait élevé, de dix en dix pas, des retranchemens entourés de palissades et garnis d'artillerie qui devaient être défendus, non-seulement par les troupes de la garnison, mais par les bourgeois, les étudiants, et des volontaires qui avaient demandé à faire ce

service. Comme on ne trouvait pas assez de bois pour les palissades, les propriétaires de plusieurs grandes maisons prièrent qu'on découvrit leurs toits ; on enleva les poutres. On avait aussi résolu d'enlever les barreaux de fer dont, suivant l'usage de ces temps, les fenêtres étaient garnies, pour en former des palissades. On montait en foule sur les tours et sur les clochers, pour voir si les libérateurs n'arrivaient point. Tout-à-coup, on remarqua beaucoup de mouvement dans le camp des Turcs ; on voyait des bataillons se mettre en marche, et prendre diverses directions ; des agas, des officiers supérieurs se transporter en hâte de tous côtés. On vit lever le camp situé dans la Léopoldstadt, ployer les tentes sur la montagne du Winerberg, et de nombreuses divisions s'avancer en hâte de ce côté.

Pendant toute cette agitation, les ennemis ne cessaient pas de tirer sur la ville, et même de percer des mines ; ils entretenaient un feu continuel contre les bastions de Leuvel et de la Burg ; ils avaient déjà presque détruit toutes les fortifica-

tions de ce côté là, ce qui menaçait la ville du plus grand danger.

Tout-à-coup, à deux heures après midi, le 11 septembre, on entendit un coup de canon partir à côté de la chapelle de Léopoldberg. Les Turs, rangés près de là en ordre de bataille, y répondirent par un feu terrible. Bientôt on crut apercevoir sur la hauteur des groupes des soldats chrétiens. L'ennemi redoublait ses attaques contre les bastions; les citoyens faisaient leurs derniers efforts pour les défendre : il s'agissait maintenant de la vie ou de la mort; cette nuit était décisive; on ne pouvait tenir un seul jour de plus.

Cette nuit fatale du 11 au 12 septembre avait déjà répandu ses sombres voiles sur la ville comme sur le camp des ennemis. Kara Mustafa veillait encore, plongé dans de profondes et tristes réflexions. Vis-à-vis de ces murs que l'airain avait ébranlés, mais n'avait pu conquérir, il voyait s'élever le palais des empereurs déjà endommagé par ses boulets, mais encore ferme, et debout depuis des siècles, ainsi

que le trône qu'ils environnaient. Les nombreuses flèches des temples de la vraie foi s'élançaient dans les airs autour du dôme majestueux de Saint-Etienne, qui se dessinait malgré les ténèbres. Avec quelles fausses espérances cet orgueilleux visir n'était-il pas venu camper au pied de ces murs avec une armée de plus de 200,000 combattans, séduit par les rêveries de ses astrologues, par les promesses et les assurances de Tékéli et de Zrini, par sa propre ambition et sa présomption ! Il n'avait pas cru à la possibilité d'une résistance ; il avait prévu la chute de la capitale de l'empire, l'anéantissement de la monarchie autrichienne, et celle de la puissance de Rome et de la religion chrétienne, comme une suite de ses succès et le résultat de ses talens militaires. Et qu'avait-il fait jusqu'alors ? Les tours qu'il voulait réduire en poussière subsistaient toujours ; le palais impérial, au travers des ruines duquel il voulait se frayer un chemin jusqu'au Vatican, restait toujours debout ; son armée était découragée ; les janissaires demandaient impé-

ineusement à être renvoyés, n'étant tenus qu'à un service de quarante-deux jours, devant une ville assiégée; une grande partie de ses soldats avait péri, et gisait encore sans sépulture dans les champs d'alentour. Plusieurs fois il avait fait demander au général Stahremberg quelques jours de trêve pour les ensevelir, mais le commandant, craignant une trahison, avait constamment refusé; et lorsque les Turcs, malgré ce refus, avaient voulu s'en occuper, il avait pris ce moment pour faire de vigoureuses sorties, et diriger tout le feu des remparts sur les ouvriers et sur les convois. La tentative faite par Kara Mustapha, pour empêcher la réunion des armées polonaise et autrichienne, n'avait pu la retarder que de quelques jours, et lui avait causé une perte considérable. Le moment où les armées chrétiennes allaient essayer de faire lever le siège approchait, et Mustapha se verrait peut-être enlever le fruit de tant d'efforts.

Non, jamais! s'écriait-il avec fureur; il faut que je sois maître de Vienne, c'est la clef de tous

mes projets. Il donna donc de nouveau ordre de recommencer avec des forces considérables à bombarder la ville dès la pointe du jour, sans s'inquiéter de l'approche des armées libératrices, qu'il espérait arrêter avec ses nombreux bataillons. Il croyait encore être supérieur en force et prédestiné à vaincre ; il espérait contraindre l'armée chrétienne à être témoin de la destruction totale des remparts de Vienne, et de la prise d'assaut de cette capitale.

C'est ainsi que l'orgueilleux se laisse souvent fasciner les yeux et croit pouvoir triompher lorsqu'il est à la veille d'être écrasé.

Le visir était encore couché sur les carreaux de sa tente, et dans les ténèbres ; l'approche de l'armée chrétienne obligeait ses officiers à redoubler de surveillance ; ils avaient allumé des feux de tous côtés ; tout était en mouvement dans leur camp. Le visir fit lever les rideaux de sa tente. La clarté que jetaient ces feux lui laissait voir la malheureuse ville que ses farouches soldats bombardaient sans relâche et qui serait bientôt en son

pouvoir. Tout-à-coup il remarqua, avec une barbare joie, une brillante lueur partie du clocher de Saint-Etienne, et qui se répandait dans les airs : c'étaient les fusées que les assiégés faisaient partir, comme les derniers signaux de leur détresse. A la vue de ces signaux qu'il connaissait, ses inquiétudes disparurent pour faire place à la joie. Mais elle fut de courte durée ; il aperçut presque aussitôt une lueur semblable sur une montagne au nord-ouest ; il se leva précipitamment pour s'informer d'où elle provenait. Il rencontra des esclaves qui vinrent, tout essouffés, l'instruire que toute une gerbe de fusées était partie du Kahlenberg ; et au même instant il entendit deux coups de canon, auxquels on répondit par trois autres tirés des bastions de Vienne. Ce signal annonçait que les Autrichiens allaient commencer l'attaque. Kara Mustapha, furieux, grinçait les dents, et put à peine répondre à ses bachas, à ses agas, qui venaient en hâte lui demander ses ordres dans ce moment critique.

— Je n'en ai point d'autres à vous donner,

leur dit-il avec fierté, que ceux que l'on exécute déjà depuis deux mois, presser l'assaut de la ville et l'exterminer, dût-on la réduire en cendres aux yeux de l'armée autrichienne. En vain les bachas de Bude et de Scutari lui représentèrent l'inutilité d'un pareil dessein ; il persista, et les renvoya en courroux.

Mais qui pourrait peindre la joie des habitans de Vienne, en acquérant la certitude qu'on venait à leur secours ? « Il n'y a que ceux qui ont éprouvé pendant neuf semaines les horreurs inexprimables d'un siège, qui puissent se faire une idée du ravissement avec lequel on vit renaître l'espérance et les secours s'approcher. » Ainsi s'exprime un auteur contemporain. L'heureuse nouvelle se répandit avec une célérité incroyable dans la grande cité : les habitans de tout sexe, de tout âge, se précipitaient dans les rues ; on montait en foule sur les toits, sur les tours, d'où l'on voyait en plein le spectacle ravissant des feux allumés par les troupes chrétiennes sur toutes les cimes des montagnes envi-

ronnantes, depuis le mont Léopold jusqu'aux hauteurs au-dessus de Dornbach. L'ivresse de la joie s'empara de tous les cœurs; des personnes complètement étrangères les unes aux autres, même des ennemis acharnés, s'embrassaient en se rencontrant. Les malades ne sentaient plus leurs douleurs, les affligés oubliaient leurs peines; toute la troupe armée, soldats, volontaires, milice, volèrent sur les remparts en demandant à grands cris de faire une sortie, et la prudence de Stahremberg réussit à peine à contenir leur impétuosité. Scalvinoni était un des plus impatients de combattre, et brûlait du desir de se distinguer par quelque action éclatante aux yeux de ses concitoyens et de celle qui occupait à présent ses pensées. Depuis qu'il l'avait rencontrée aux Ursulines, il avait cherché, sans la voir, à lui prouver son attachement par mille attentions, et en faisant parvenir des secours à ses malades. Cette nuit même, en découvrant les signaux consolateurs, son premier soin avait été d'envoyer une ordonnance chez madame de Praising, pour

informer ces dames de cette bonne nouvelle. Elles veillaient encore ; elles étaient occupées, avec madame de Dunerwald et Catherine, à couper pour les blessés les derniers restes du linge dont elles pouvaient se passer. La détresse de la ville, le retard des secours, l'affreuse attente de l'assaut général et de l'entrée des ennemis, étaient chez madame de Praising, comme dans toutes les autres maisons, le sujet de la conversation. Les deux vieilles baronnès et madame de Dunerwald étaient profondément affligées, mais chacune à sa manière : madame de Praising avec calme et résignation, madame de Volkersdorf tremblante et gémissante, Julie se préparant avec réflexion à prendre un parti désespéré. Catherine seule ne partageait, ni leur crainte, ni leur abattement. La certitude que Sandor vivait, et les espérances qu'il lui donnait dans sa lettre, avaient tellement fortifié son âme, qu'elle était persuadée que la ville serait bientôt délivrée ; et, lorsque ses compagnes renonçaient à un espoir si souvent déçu, elle conservait une foi inébran-

lable dans la miséricorde divine, et cherchait à la leur communiquer. Elles en parlaient encore, lorsqu'elles entendirent tout-à-coup les trois coups de canon.

— Qu'est-ce que c'est ? dit Julie très effrayée ; les Turcs entreprendraient-ils l'assaut de nuit ?

— O mon Dieu ! où nous cacher ? dit madame de Volkersdorf ; nous allons être massacrées !

— C'est peut-être une mine qui a sauté, dit madame de Praising.

— Non, ma mère, dit Julie, c'étaient bien des détonations de canon.

— Ce sont peut-être nos libérateurs, dit Catherine en levant les yeux au ciel.

Un instant après, elles entendirent des pas précipités dans le corridor, et un bruit confus dans la rue. La porte s'ouvrit brusquement : c'était don Miguel, qui cria du seuil de la porte : — Ils sont là, ils sont là ; les Autrichiens et les Polonais arrivent.

— Grand Dieu ! serait-il possible ? dirent-elles toutes à la fois. — Ne vous trompez-vous

point, don Miguel ? ajouta madame de Praising.

— Non, madame, répondit le vieillard rayonnant de joie ; rien n'est plus certain : l'aide-de-camp du commandant, M. de Scalvinoni, vous fait dire qu'il desire être le premier à apprendre aux dames de cette maison que l'armée alliée est déjà sur les hauteurs du Kahlenberg, et vient de donner les signaux convenus. Toute la ville en est informée.

— Dieu soit mille fois béni ! s'écria madame de Praising. Oh ! ma fille, mes enfans ! Julie se jeta sur le sein de sa mère ; elle ne pouvait prononcer un mot : madame de Volkersdorf était aussi dans les bras de sa fille, et le vieux don Miguel à genoux rendait graces au Dieu des armées.

Cette nouvelle produisit partout le même effet. Personne ne se coucha ; on était trop agité pour pouvoir dormir dans l'attente d'événemens aussi importans. L'armée chrétienne était là, mais pas encore victorieuse. Madame de Dunerwald pensait à son mari, Catherine à son cousin, et l'inquiétude les agitait encore. Julie fit prier l'officier

qui commandait un poste près de Maria Stiegen, de lui permettre de monter sur la tour. Catherine demanda à l'accompagner ; mais sa mère n'y consentit qu'avec peine : enfin elle céda. Les deux amies, en traversant les rues, où régnait un grand mouvement, et que tous les habitans parcouraient, impatiens d'apprendre quelques nouvelles positives, de voir leurs libérateurs, rencontrèrent une foule de gens armés, de la bourgeoisie, qui marchaient vers les remparts, pleins de courage, d'ardeur et d'espoir. Elles atteignirent enfin le sommet de la tour, et aperçurent à leurs pieds le camp des Turcs avec leurs feux sinistres ; mais à gauche, elles virent briller sur les monts d'autres flammes, dont la lueur faisait naître la consolation dans leur ame. C'était là que se trouvaient le général Dunerwald et Sandor. Qu'ils furent ardens les vœux adressés au ciel pour la conservation de ces êtres chéris !

A peine le jour commençait-il à poindre, que l'on entendit gronder le tonnerre de l'artillerie ennemie. Kara Mustapha, fidèle à ses desseins,

n'avait plus d'autre idée que d'emporter Vienne d'assaut sous les yeux de ceux qui se regardaient déjà comme les libérateurs de cette ville. Mais la même aurore qui devait favoriser les approches des musulmans avait aussi donné aux chefs de l'armée chrétienne le signal, pour commencer le grand œuvre qu'ils s'étaient proposé. C'était un dimanche, le jour consacré au Seigneur; en vrais héros chrétiens, ils se préparèrent, par de ferventes et solennelles prières, à combattre sous les étendards de la croix.

Aux premières lueurs qui éclairèrent les plaines de la Hongrie, et étincelèrent sur les flots du Danube, le roi Sobieski quitta sa tente, où il avait passé la nuit, non à dormir, mais à réfléchir; le duc de Lorraine, avec son état-major, arriva presque au même instant prendre place au conseil, qui se tenait dans le couvent à moitié détruit des Camaldules. La porte d'une pièce voisine s'ouvrit, et le roi parut au milieu d'eux. Quoique sa figure courte et ramassée ne répondît pas à l'idée que l'on se fait d'un héros, cepen-

dant le feu qui brillait dans ses yeux, l'expression noble de sa physionomie, et la vivacité de ses mouvemens, tout annonçait en lui l'empreinte du génie. Son costume polonais était ample et long ; un ceinturon, auquel pendait un sabre court à poignée d'or, serrait son vêtement ; les manches de sa robe étaient ouvertes et jetées derrière ses épaules ; sa tête à cheveux courts était couverte du bonnet polonais. Il était entouré d'un nombreux et brillant état-major, composé de tous les grands dignitaires de son royaume.

L'assemblée se forma respectueusement en demi-cercle au-devant de lui. Après avoir salué avec une noblesse pleine d'affabilité, il prit la parole ; et, dans un discours peu étendu, mais plein de force, il leur rappela que, dans ce jour important, ils allaient combattre, non-seulement pour leur souverain, leur patrie et leur gloire, mais aussi pour la gloire de Dieu et le salut de la chrétienté. Puis, suivi de tous, il s'achemina vers la chapelle du Léopoldsberg, où le vénérable

père Marcus Avianus, de l'ordre des Capucins, renommé pour sa piété, dit une messe solennelle. Le roi Sobieski lui-même se chargea de l'office de desservant, déposant ainsi dans la poussière, avec une profonde humilité, sa couronne et son rang aux pieds du Tout-Puissant. Après l'office, le père Marcus lui administra le sacrement de la sainte cène; puis Sobieski appela son fils auprès de lui, le fit mettre à genoux devant l'autel, le créa chevalier, lui donna l'accolade, et l'arma de sa propre main.

Ainsi fortifiés, consacrés, exaltés par des pieux sentimens, le roi et les autres chefs quittèrent la chapelle; chacun se rendit à son poste, et bientôt ils firent passer dans l'ame des soldats le courage et l'ardeur qui les animaient et qu'ils venaient de jurer aux pieds des autels; les troupes étaient impatientes de s'élaner contre les infidèles. A leurs pieds était la capitale de l'Autriche, couverte des brouillards du matin et de nuages de fumée que perçaient les feux de l'artillerie, tandis qu'une légère brise de vent d'est apportait

à leurs oreilles les détonations des canons et des mortiers, et les avertissait qu'il n'y avait pas de temps à perdre.

L'aile gauche, commandée par le duc de Lorraine, était formée de troupes autrichiennes et saxonnes; à la tête du centre étaient le prince de Waldeck et l'électeur de Bavière; Sobieski et ses Polonais étaient à l'aile droite qui s'étendait le long des hauteurs, jusqu'à Dornbach. Cinq coups de canon donnèrent le signal de l'attaque, et les cohortes commencèrent à descendre dans la plaine. Tous les pachas se précipitèrent dans la tente du grand visir, en lui demandant ses ordres pour le combat qu'on ne pouvait éviter. Kara Mustapha ne voulait pas en entendre parler. Vienne ! Vienne ! leur disait-il pour toute réponse; des bombes, des boulets, l'assaut, le feu aux quatre coins de la ville. Le kan des Tartares insistait pour qu'on retirât toutes les troupes employées au blocus de la place, pour les conduire à l'ennemi qui s'avancait. A chaque instant arrivaient de nouveaux rapports sur la

forcé des alliés et sur la rapidité de leur marche. Kara Mustapha écumait de rage, se roulait par terre, arrachait sa barbe et ses cheveux. Le pacha du Diaberskir parvint à le calmer et à le forcer de se mettre à la tête de ses troupes. Il saisit alors avec rage l'étendard du prophète, donna à Osman Oglou pacha le commandement de l'aile droite postée devant Neudorf; l'aile gauche, sous les ordres du bacha de Péterwaradin, était opposée aux Polonais, près de Herrnals; le visir commandait le centre : mais il voulut absolument que le kiaja bey restât dans la tranchée et entretenît un feu terrible et continuel contre la ville, qui fut bientôt tellement enveloppée dans la fumée, que ses libérateurs ne pouvaient plus la distinguer, et que, jusqu'au dernier moment, les habitans eurent à supporter ce feu avec les plus horribles angoisses.

Le combat commença à l'aile gauche de l'armée chrétienne; les Turcs disputèrent le terrain pas à pas au travers des vignes, de sorte que les Autrichiens ne purent s'en emparer que lente-

ment. Cependant ils gagnaient du pays, et, vers midi, ils étaient tous dans la plaine. Bientôt toute l'armée chrétienne y fut rassemblée et rangée en demi-cercle depuis Dornbach jusqu'au fleuve; alors le combat commença sur tous les points. A l'aile gauche des Turcs, l'issue en fut quelque temps douteuse. Ibrahim pacha repoussa les Polonais; mais Sobieski, qui de sa propre main avait tué plusieurs ennemis et enlevé une queue, se jeta sur le bacha avec une telle impétuosité, qu'il le força à reculer; tandis que le duc de Lorraine, perçant l'aile droite des Turcs derrière Dubling, emporta la grande batterie qui s'y trouvait; et, sans se laisser arrêter par le feu de dix canons que les Turcs entretenaient dans un retranchement qui porte encore leur nom, il avança jusqu'à Weinheim. Les Polonais, leur vaillant monarque à leur tête, poursuivirent l'ennemi dans sa fuite. Sandor, qui combattait avec son régiment non loin de son roi, s'approcha de la ville en traversant les rangs rompus des musulmans. Le feu de leur artillerie

avait cessé; on voyait depuis les tours s'approcher les alliés et fuir les Turcs, et bientôt partit une salve générale de joie de toutes les bouches à feu des remparts. Au même moment on vit s'ouvrir la porte de Schaffen, d'où se précipita la garnison impatiente de combattre à son tour. Il avait été impossible de la retenir plus long-temps oisive dans les murs. Scalvinoni, l'un des plus ardents, avait enfin obtenu la permission de son général; à la tête de la troupe il se jeta avec vigueur sur les flancs de l'ennemi qui déjà cédaient de toutes parts. Le combat se soutenait de tous côtés avec le même succès; les Polonais étaient déjà parvenus jusqu'aux glacis. Kara Mustapha planta encore une fois l'étendard de Mahomet en avant de sa tente, et fit publier l'ordre que tout vrai musulman eût à se rendre près de ce signe sacré. Plusieurs combattans y vinrent et formèrent un noyau de troupes assez considérable. Le grand visir se mettant à leur tête marcha à la rencontre des Polonais: ceux-ci poursuivirent leur marche avec une intrépidité

sans exemple, tandis que de l'autre côté la garnison tombait sur les Turcs, qui se défendaient avec le courage du désespoir. Les Autrichiens sortis de la ville allaient se réunir aux Polonais qui faisaient des prodiges de valeur, et n'en étaient plus séparés que par un petit corps d'ennemis acharnés. Sandor, marchant à la tête des siens, reconnut Scalvinoni, son rival et son adversaire, que les Turcs environnaient de toutes parts en l'attaquant avec fureur : le jeune aide-camp était séparé de sa troupe, le plus grand danger le menaçait ; vainement il cherchait à s'y soustraire en poussant son cheval au plus épais de la troupe ennemie, lorsqu'il aperçut avec surprise, au milieu des musulmans, un officier de hulans qui tentait de se frayer un chemin avec son sabre pour arriver jusqu'à lui, au péril de sa propre vie. Il sentit ses forces se ranimer en voyant cet officier voler à son secours. Szlatinski suivi des siens, pénétra jusqu'à lui et dispersa les Turcs. Alors seulement Scalvinoni reconnut son libérateur. Quoi ! c'est vous généreux

Szlatinski; vous qui me sauvez la vie ! Il ne put en dire davantage, il fallait se mettre à la poursuite de l'ennemi avant qu'il parvînt à se rallier. Il jeta sur son libérateur un regard où se peignait tout ce qui se passait dans son ame, et le quitta pour rejoindre sa troupe. Au même instant on entendit les trompettes et les timbales à gauche sur les glacis : c'était le prince Louis de Baden qui, à la tête des troupes wurtembergeoises avait pénétré jusqu'à la contrescarpe en avant de la porte Schauffen, et attaquait les Turcs dans les tranchées. Le visir tint encore une demi-heure à Sollewich avec ses meilleurs soldats; mais Sobieski l'en chassa, après un combat opiniâtre, et, vers le soir, lorsque le soleil se rapprochait de l'horizon, la fortune des Turcs était anéantie. Le visir parvint à échapper avec peine à la poursuite des Autrichiens; mais peut-être ne faisait-il que retarder l'instant de sa mort : car il était certain que le sultan, apprenant sa défaite, lui enverrait le fatal cordon. Le général de Dunerwald fut aussi un des héros de cette mémorable

journée. Ayant été instruit que, dans une île voisine, des Turcs massacraient de malheureux esclaves chrétiens sans défense qui les auraient gênés dans leur fuite, il se jette, sans hésiter, avec son cheval dans les flots du Danube ; les gardes-du-corps l'imitent ; il parvient à la nage dans l'île, et réussit à rendre un grand nombre de ces prisonniers à la liberté et à la vie. Leurs bourreaux périrent tous par le fer ou par l'eau.

Pendant ce temps Sobieski et ses Polonais étaient entrés dans la tente du grand visir, s'étaient emparés de tous ses trésors, de son cheval de bataille et de ses précieux équipages. Le roi voulut passer la nuit dans cette tente. Après deux jours d'une marche forcée, et les fatigues, les travaux de cette glorieuse journée, Sobieski, les siens et toute l'armée avaient besoin d'un instant de repos : ce qui facilita la fuite des Turcs ; une partie de l'armée les poursuivit seulement jusqu'à Fischament. Le duc de Lorraine envoya le soir même son aide-de-camp, le comte Auersperg, à Durrenstein, où se trouvait l'empereur,

qui s'était rapproché de la capitale, pour lui porter la nouvelle de la victoire. C'est ainsi, avec le secours de Dieu, et pendant le jour même qui lui était consacré, que la détresse des chrétiens eut un terme, que Vienne fut délivrée, et qu'enfin les sectateurs de Mahomet virent pour jamais s'évanouir leur orgueilleuse espérance.

Pendant toute la nuit les vainqueurs entretenrent des feux dans le camp abandonné par les Turcs, et tout autour de la ville : véritables feux de joie que les heureux habitans voyaient luire avec des sentimens bien différens de ceux qu'ils éprouvaient encore la veille à l'aspect des feux des ennemis. Mais Stahremberg, pour éviter jusqu'au moindre désordre, donna l'ordre de ne laisser sortir personne de l'enceinte de la ville. Ce ne fut qu'au lever de l'aurore qu'il fit ouvrir les portes. Chacun dut réprimer son impatience. Ceux qui tremblaient encore pour les premiers objets de leur affection, comme Julie et Catherine, passèrent cette nuit dans les plus pénibles inquiétudes, que la joie même de la délivrance

universelle ne pouvait calmer. Le 13 septembre au matin, une foule innombrable se précipita dans le camp des Turcs; les plus impatiens escaladaient les bastions à moitié détruits et descendaient dans les fossés pour arriver plus vite; les portes et les rues étant encombrées par la multitude. Le camp contenait des trésors immenses, des magasins de toute espèce, des vivres, des ustensiles, des bijoux, des armes, des chevaux et plus de quinze mille tentes; la foule se dispersa pour s'en emparer: tout fut abandonné au peuple pour le dédommager de ce qu'il avait souffert. Le comte de Stahremberg suivi de son état-major, se rendit auprès du roi de Pologne, qui reçut ce héros de la défense comme un ami, comme un frère; ils allèrent ensuite avec le duc de Lorraine examiner les fortifications et voir ce qu'il y avait à faire pour les réparer. La matinée était chaude, et le plus brillant soleil éclairait le jour de la délivrance.

Tandis que l'avidité et la curiosité faisaient sortir de la ville presque tous les habitans, l'a-

mour y faisait entrer un jeune homme avec bien plus d'impatience encore. Sobieski était instruit des relations que Sandor avait à Vienne. Dès le point du jour, il le fit appeler, donna les plus grands éloges à la valeur avec laquelle il avait conduit sa compagnie jusqu'auprès de la ville, et sauvé la vie à l'aide-de-camp du général Stahremberg, qui l'avait instruit de cet acte de bravoure; puis il lui demanda en souriant s'il ne désirait pas aller à Vienne. Sandor s'inclina et rougit.—Tentez votre fortune, mon ami, lui dit le roi; je vois d'ici tant de monde sortir de la ville au risque de se casser le cou, essayez si vous pourrez y entrer; je vous en donne la permission.

—Oh! sire, oh! mon roi bien aimé! s'écria Szlatinski avec un transport de joie, vous me le permettez!

—Et si ce n'est pas assez, je vous l'ordonne. Allez assurer votre belle cousine de Volkersdorf de toute mon admiration pour sa noble conduite pendant le siège.

Sandor se jeta à ses pieds, lui baisa la main

et partit. Arrivé au bord des fossés, il s'y jeta, puis il escalada, non sans peine, les remparts encombrés encore par les victimes du combat de la veille. Bientôt il se trouva dans l'intérieur de la ville; et traversant les rues désertes, il parvint dans celle de la Porte du Ciel. Mais déjà Catherine était rassurée, après avoir été en proie à tout ce que la crainte et l'incertitude ont de plus cruel. Lorsqu'elle entendait gronder le canon autour des remparts et les vociférations des Turcs, lorsque des nuages de fumée obscurcissaient l'horizon, elle songeait à ce qui se passait au-delà, à tous les infortunés que la mort moissonnait dans ces momens d'horreur. La grêle continuelle de boulets et de balles qui pendant tout le jour avait été lancée par les assiégeans sur les toits de la ville avait empêché madame de Dunerwald de remonter sur la tour; elle n'en avait même plus la force. La pensée que chaque coup de sabre, chaque balle pouvait lui enlever un époux, et un père à ses enfans, la mettait au désespoir. Elle passa une partie de cette horrible

ournée en prières au pied des autels dans les temples remplis de femmes pieuses qui demandaient au ciel la conservation de leurs parens, ou bien elle restait auprès de sa mère, entourée de ses enfans et de Catherine, sombre et silencieuse. Madame de Volkersdorf s'était réfugiée dès le matin dans le couvent voisin, et y était encore en oraison. Enfin, le soir, le feu cessa complètement, la défaite des Turcs se répandit. Mais rien ne les rassurait encore, lorsqu'elles entendirent le bruit du marteau de la porte; un instant après on vint avertir qu'un officier de l'état-major de la ville désirait parler à madame de Dunerwald. Sans doute, dit-elle, c'est l'annonce de quelque affreux malheur. Elle se lève tremblante et sort. Elle trouve dans l'antichambre M. de Scalvinoni et n'est point rassurée : Grand Dieu ! s'écria-t-elle, que venez-vous m'apprendre ?

— Rien de fâcheux, madame, répondit-il, et sa belle physionomie rayonnait de joie : bien au contraire, le général de Dunerwald se porte à merveille; j'ai eu le plaisir de le voir hier à la

tête de sa division, ayant contribué pour sa bonne part à la victoire. Il est rentré dans le camp d'où nous avons chassé les Turcs.

— Que Dieu soit béni mille fois ! s'écria Julie succombant à son émotion et se laissant tomber à genoux ; qu'il daigne vous bénir aussi vous qui apportez cette bonne nouvelle ! Je ne pouvais jouir de rien avant de savoir mon époux en sûreté ; je n'oublierai jamais cette inappréciable attention.

— Dieu m'a déjà béni, répliqua l'aide-de-camp avec un sourire : c'est ce qui m'a conduit ici ; heureux de pouvoir en même temps vous rassurer. Il y a trois heures, j'étais au moment de perdre la vie ; seul entouré d'ennemis acharnés, j'allais succomber sous leurs coups ; une rencontre inattendue, un prodige de valeur sont venus me sauver ; et maintenant, porteur d'une seconde bonne nouvelle, je veux vous nommer celui qui, après Dieu, et conduit par lui, m'a arraché à cet affreux péril au risque de sa propre vie, qu'il a failli perdre deux fois par moi et

pour moi. Cet homme aussi intrépide que généreux, a des parentes dans cette maison, et....

— Oh Dieu ! M. de Szlatinski ?

— Lui-même. Je venais leur apprendre qu'il n'est ni tué ni blessé, et j'ose espérer qu'il accordera désormais son amitié au plus reconnaissant des hommes. Il raconta alors toutes les circonstances de l'événement. Vous savez, madame, continua-t-il, que jadis les chevaliers imposaient à leurs adversaires vaincus l'obligation d'aller se jeter aux pieds de la dame de leurs pensées : je suis vaincu, non par les armes, mais par la magnanimité de M. de Szlatinski; elle m'a prescrit le devoir si doux de venir rassurer ses parentes et confesser ce qu'il a fait pour moi, qui méritais si peu un tel dévouement, de sa part surtout.

— Brave Scalvinoni, lui dit Julie touchée, en lui présentant la main, vous êtes vaillant, et, ce qui vaut mieux encore, aimable et généreux. Venez, que j'aie le plaisir de vous présenter à mesdames de Volkersdorf. La mère, qui n'a pas encore l'honneur de vous connaître, est sortie ;

je vais la faire appeler, mais vous l'attendrez patiemment auprès de sa charmante fille, et vous jouirez du bonheur qu'elle éprouvera en apprenant de vous que son cousin sera bientôt près d'elle. Scalvinoni rougit extrêmement. Excusez, madame, dit-il avec embarras; je ne suis ni en toilette ni en disposition convenable pour oser me présenter à ces dames : veuillez leur faire part de mon message et m'excuser; peut-être viendra-t-il un temps où, présenté par mon cher Szlatinski, j'aurai plus d'assurance. Il baissa la tête en disant ces mots, comme s'il eût voulu cacher un sentiment pénible qui n'échappa point à l'œil pénétrant de madame de Dunerwald. En le voyant si beau, si sensible, et venant de lui annoncer une si heureuse nouvelle, elle eut peut-être un instant de regret que le cœur de son amie fût déjà engagé, mais n'en témoigna rien et ne le pressa plus d'entrer. Après qu'elle lui eut réitéré ses vifs remerciemens, il prit congé d'elle. Julie rentra au salon, apprit à sa mère et à l'heureuse Catherine les bonnes nouvelles que M. de Scalvi-

noni lui avait apportées, puis elle prit ses enfans, les embrassa avec le ravissement du bonheur, les fit mettre à genoux, leur montra à joindre leurs petites mains et à les élever au ciel, pour remercier Dieu de leur avoir conservé leur père. Catherine et madame de Praising en firent autant, et ce tableau touchant de trois générations rendant grâces au Tout-Puissant avec des larmes de joie, ajouta encore à l'exaltation de reconnaissance de Catherine. On envoya chercher madame de Volkersdorf au couvent, et l'on eut beaucoup de peine à la tirer de l'église qu'elle n'avait pas quittée depuis le matin, s'y croyant plus en sûreté. Elle prit le vieux don Miguel, qui lui frappait doucement sur l'épaule, pour la tirer de ses méditations, pour un Turc qui venait la massacrer, et poussa des cris perçans. Il fallut que sa fille vint la rassurer elle-même, lui répéter dix fois qu'il n'y avait plus de Turcs, que Sandor vivait, que le siège était levé, avant de pouvoir l'arracher du pied des autels où elle était décidée à attendre la mort.



Rentrée dans son appartement solitaire, Catherine put se livrer en liberté aux divers sentimens qui l'agitaient. La ville était sauvée, Sandor vivait et l'aimait toujours ; mais que de peines l'attendaient encore, si sa mère, comme il y avait toute apparence, persistait dans son projet de la faire religieuse. Elle avait promis d'obéir, elle devait être fidèle à cette promesse ; mais elle sentait, plus que jamais, que son cœur, qui, dans ce saint état, ne devait appartenir qu'à Dieu, était à Sandor, qui le savait, et comptait aussi sur sa fidélité. Prosternée devant le Tout-Puisant, elle le supplia de l'éclairer sur ce qu'elle devait faire, prenant la ferme résolution de se résigner à sa volonté, sans se permettre ni plaintes ni murmures. Elle se sentit calmée et se livra à un doux sommeil qui la fuyait depuis long-temps. Le lendemain, en s'éveillant de bonne heure, sa première pensée fut que ce jour ne s'écoulerait pas sans qu'elle revît cet ami si cher. Le plus joyeux tumulte régnait dans les rues ; elle ouvrit sa fenêtre pour jouir de ce beau spectacle. En

parcourant des yeux la foule qui se pressait, elle crut distinguer le plumet blanc d'un hulan qui dépassait toutes les têtes : son cœur battit vivement. C'était à la même place où, deux mois auparavant, elle avait vu disparaître celui de Sandor au détour d'une rue. Cette fois, au lieu de s'éloigner, il approchait, et bientôt elle vit la figure du militaire qui le portait : c'était lui, c'était son cousin Sandor ! Elle poussa un cri, et son premier mouvement fut de voler à sa rencontre ; mais un moment de réflexion la retint sur le seuil de la porte. Elle n'aurait pas osé lui témoigner, en présence de tout le monde, son bonheur et sa tendresse. Mais Sandor avait aperçu sa bien-aimée ; il fut bientôt près d'elle. Bientôt il la serra dans ses bras, et tous deux éprouvèrent une félicité sans pareille. Personne n'était encore levé dans la maison : elle le fit entrer dans sa chambre, et put jouir seule pendant quelque temps de sa présence. Combien de choses n'avaient-ils pas à se dire ! Catherine lui raconta avec émotion combien elle avait souffert en appre-

nant qu'il s'était battu, et le résultat funeste de ce duel.

— Et comment l'avez-vous su? chère Catherine.

Elle le lui dit, et ajouta en lui serrant la main: N'avais-je pas le plus grand intérêt à connaître tout ce qui vous arrivait, cher Sandor? et j'ai été instruite de tout; je sais même, depuis hier, que vous avez sauvé la vie à un officier, en exposant la vôtre.

— Vous l'avez su hier, dites-vous? C'est impossible, chère Catherine: c'est hier que j'ai eu ce bonheur; l'heure était assez avancée.

— Je l'ai su hier soir, à huit heures.

— Et comment? dit Sandor un peu troublé.

— Par celui que vous avez sauvé, par M. de Scalvinoni.

— Il est donc venu chez vous à l'instant où il est rentré? Il y est donc reçu à toute heure?

— Mon cher Sandor, lui dit Catherine avec une extrême tendresse, n'êtes-vous pas corrigé de votre injuste jalousie? Il y avait une telle vérité dans son accent, dans son regard, que San-

dor en fut pénétré — Oui, chère amie, lui dit-il, oui, j'abjure à jamais toute défiance envers vous et envers lui, Scalvinoni est peut-être un peu présomptueux, un peu fier de sa belle figure, de ses succès, mais son cœur est excellent. Je l'ai vu hier se conduire en vrai soldat, et ses procédés pour moi, après notre duel, furent ceux d'un homme vraiment généreux. Puisqu'il dit me devoir la vie, il ne voudrait pas m'enlever mon bien le plus précieux, le cœur de ma Catherine.

— Et cela ne lui serait pas facile, dit-elle en riant; je ne l'ai entrevu que deux fois depuis votre départ, et je ne lui ai pas parlé. Je ne voyais en lui que celui qui vous avait blessé. Hier il fit demander madame de Dunerwald, pour lui donner des nouvelles de son mari et des vôtres, et il a refusé de me voir.

— Pardon, ma Catherine, dit Sandor; je reconnais mes torts: je ne devais pas avoir l'ombre d'un doute, et c'est le dernier de ma vie: qu'il soit une nouvelle preuve de mon amour passionné pour ma bien-aimée fiancée.

— Bon Dieu, dit Catherine en s'arrachant de ses bras, pourquoi prononcer ce mot, réveiller ce souvenir ?

— C'est celui de mes plus douces espérances, reprit Sandor, sur lesquelles je fonde le bonheur de notre existence.

— Pauvre Sandor, je vous en prie, ne troublons pas ce beau moment de notre réunion par des idées sur l'avenir ! Quoiqu'il arrive, vous serez toujours mon cousin chéri et mon seul ami. Je vais réveiller ma mère ; il est juste qu'elle jouisse aussi du bonheur de revoir son oncle et son neveu.

Elle sortit en courant, et revint bientôt le chercher pour le conduire auprès de madame de Volkersdorf, qui le reçut avec une tendresse maternelle. Cependant elle lui fit un long sermon sur le péché qu'il avait commis en se battant en duel, puis elle voulut qu'il lui racontât en détail la bataille et la fuite des Turcs, qu'elle accablait de malédictions, en tremblant de les voir revenir. Catherine ne pouvait se lasser de re-

garder Sandor, d'entendre le son de sa voix ; elle eût été trop heureuse si le vœu que sa mère avait fait de la consacrer au cloître n'avait pas troublé son bonheur. Tant qu'une cruelle incertitude sur l'existence de Sandor l'avait préoccupée, cette idée ne s'était pas présentée à son esprit ; son parti était pris : si Sandor n'existait plus, elle était décidée à renoncer au monde, pour vouer le reste de sa vie, dans la retraite, à des occupations utiles à l'humanité souffrante ; mais depuis qu'elle avait su qu'il vivait, depuis la lettre de son cousin, qui l'assurait de sa constance, depuis surtout que la levée du siège lui faisait entrevoir l'espérance de le revoir pour s'en séparer peut-être à jamais, toutes les craintes s'étaient réveillées dans son sein. Elle essaya de faire expliquer sa mère sur ses intentions actuelles, et par malheur sa résolution était la même. Au contraire, le danger où elle s'était vue de tomber au pouvoir des mécréans lui faisait regarder le sacrifice de Catherine comme le seul moyen de s'acquitter envers la Providence qui

les avait délivrées, et le sort cruel de sa fille aînée, dont Catherine l'avait instruite, avait fait sur cette ame faible et timorée la plus fâcheuse impression. Elle n'y vit qu'une punition que le ciel lui infligeait pour ne s'être pas encore acquittée de son vœu. Son gendre, criminel d'état, emprisonné, privé de la raison, sa fille chérie prisonnière avec lui, et à jamais malheureuse.... Le ciel pouvait-il se prononcer plus clairement? Nuit et jour elle avait devant les yeux l'image de Ludmille, et ses terreurs en vinrent au point de se mortifier elle-même par les jeûnes et les plus sévères disciplines pour se racheter de la malédiction éternelle qu'elle s'était attirée; l'obéissance complète de l'une de ses filles pouvait seule, disait-elle, atténuer la désobéissance de l'autre. Avec une telle disposition, Catherine n'osa pas montrer les espérances qu'elle nourrissait encore, fondées seulement sur l'amitié du sage et pieux évêque de Collonits, qui pouvait seul peut-être opérer quelque effet sur l'ame de sa mère; mais si près du moment d'entamer cette discus-

sion, toutes ses craintes se renouvelèrent. L'aspect de Sandor la remplissait en même temps de joie et de douleur : chaque jour elle s'attachait davantage à son cousin ; le bonheur d'être unie à lui se présentait sous des couleurs célestes, et tous ses desirs, toutes ses pensées se concentraient sur ce parent chéri.

Ils étaient encore tous les trois ensemble, quand une ordonnance vint chercher Szlatinski de la part du roi de Pologne, et lui annoncer que Sobieski allait faire avec le duc de Lorraine son entrée solennelle dans Vienne, et se rendre aux Augustins où l'on chanterait un *Te Deum*. Sandor embrassa sa tante et sa cousine, ceignit son sabre, et leur fit remarquer en souriant que sa majesté avait deviné où on le trouverait, puis il prit congé de ces dames. Catherine n'eut pas de peine à décider sa mère à aller avec elle aux Augustins pour assister à cet acte solennel ; et madame Dunerwald s'offrit à les conduire.

Le cortège des vainqueurs entra par la porte

de Scubenthor, toutes les autres étant encore barricadées ; au devant du roi flottaient comme trophées les drapeaux autrichiens et polonais percés de balles, (1) les queues que l'on avait conquises, et l'on conduisait en lesse le cheval de bataille du grand visir. A côté du monarque étaient montés sur de superbes coursiers, le duc de Lorraine, le comte Stahremberg, l'électeur de Bavière, le prince de Pologne, fils de Sobieski, et tous les généraux autrichiens et polonais, sans observer aucun rang ; puis à la suite tous les officiers des états-majors. Szlatinski marchait à côté de Scalvinoni, dans la meilleure et la plus amicale intelligence. Le peuple entourait cette brillante cohorte ; chacun cherchait à parvenir auprès du héros du jour, du roi de Pologne, à **toucher son cheval, ses vêtements, son sabre ; pour pouvoir raconter qu'on s'était approché du grand Sobieski, du libérateur de Vienne ; des**

(1) On sait que les drapeaux des musulmans sont des queues de cheval.

cris de joie retentissaient dans les airs , une ivresse de bonheur s'était emparée de tous les habitans , la veille encore si abattus.

Arrivés devant l'église , le roi et tout son cortège mirent pied à terre. Au moment où il entra dans le temple , toutes les cloches de la ville , si long-temps muettes , commencèrent à sonner. Catherine avait obtenu , avec sa mère , une bonne place dans une galerie ; elle regarda un moment le roi bien-aimé de son cher Sandor ; mais dès qu'elle eut aperçu celui-ci , elle ne vit plus que son cousin. Tous ces fameux guerriers s'avancèrent vers une chapelle située au milieu de la nef , se jetèrent à genoux , et rendirent de ferventes actions de grâces au Dieu des victoires qui , par sa toute-puissance , avait fait triompher le christianisme. Lorsque la messe fut achevée , le roi s'avança près de l'autel , et il entonna lui-même le *Te Deum* , auquel répondirent des chœurs de timbales et de trompettes , placés au-dessus , et les voix de tous les assistans. Ensuite , le vénérable Avianus monta en chaire , et prononça un

sermon sur ce texte adroitement choisi : *Il y avait un homme envoyé de Dieu , nommé Jean*. Quand il cita ce passage , tous les yeux se portèrent sur le roi *Jean Sobieski*.

Pendant le *Te Deum* , trente canons , placés sur les remparts , faisaient des décharges continues.

Le roi sortit de l'église , il avait l'air ému et content ; il embrassa ceux qui s'approchaient de lui avec bienveillance , et Szlatinski avec amitié. Le monarque et son état-major dînèrent chez le comte de Stahremberg , ainsi que tous les généraux. Pendant ce temps là , les habitans de Vienne se précipitaient dans le camp des Turcs , les uns par curiosité , les autres pour achever de le piller ; on y trouva des trésors : ce butin dédommagea le peuple de ses pertes et de sa peur.

Bientôt l'évêque de Collonits parut au milieu de cette foule ; il était accompagné de plusieurs ecclésiastiques , et de magistrats considérés de la bourgeoisie. Kolschutzki lui avait fait connaître un trésor d'un autre genre qu'il devait trouver

dans ce camp ; il le chercha , et ramassa , en peu de temps , plus de cinq cents enfans chrétiens , orphelins et abandonnés , qui couraient çà et là , entre les tentes de leurs cruels oppresseurs , où il n'y avait personne pour les secourir. C'était , pour son ame pieuse et charitable , le plus précieux des butins , le seul qui fût digne de lui. Il ordonna qu'on les conduisît à la ville , prit soin d'eux , les fit tous habiller , nourrir , instruire , et recueillit la plus belle récompense de sa vertu , dans le sentiment d'avoir sauvé tant d'êtres innocens , et de les rendre à la société.

Le soir , le roi Sobieski rentra dans son propre camp , près d'Ebersdoff. Tout autour de la ville , l'air était infecté par la quantité de cadavres d'hommes et d'animaux restés sur le champ de bataille , ou disséminés partout où les Turcs avaient fait une vigoureuse défense. On prit , à cet égard , les mesures nécessaires. Le 14 septembre , l'empereur Léopold arriva par eau à Nussdorf ; le roi , le duc et les électeurs allèrent au-devant de lui ; il fit son entrée dans la capitale. L'évêque

de Collonits célébra une grande messe et un *Te Deum* dans l'église Saint-Etienne. Léopold donna une audience à tous les généraux, ministres, etc., puis il quitta de nouveau Vienne, pour n'y revenir que lorsque l'ordre et la salubrité y seraient rétablis.

Sobieski se mit avec son armée à la poursuite des Turcs dans la Hongrie. Sandor l'accompagna jusqu'à Oran, où le roi le tint quitté de tout service, lui donna permission de retourner à Vienne, et promit de lui rendre bientôt pleine liberté d'obéir à son cœur, et de servir son souverain et sa véritable patrie.

Madame de Volkersdorf témoigna le désir de ne pas abuser plus long-temps des bontés de madame de Praising, et de retourner à son château de Clamm; mais son véritable motif était la crainte du mauvais air pour elle et pour sa fille. Elle sollicita même mesdames de Praising et de Dunervald de venir à leur tour chercher un asile chez elle contre la contagion; mais l'âge et la faiblesse de la première la forcèrent à refuser une

offre aussi obligeante, et Julie ne voulut quitter ni sa mère ni ses enfans. Elles allèrent en famille passer quelques semaines dans sa jolie maison du faubourg qui avait été conservée par les soins de Scalvinoni.

Catherine fut très contente de retourner au manoir paternel, et de s'éloigner du couvent de la Porte du Ciel, qu'elle ne voyait jamais sans frémir. Ses adieux à sa protectrice et à sa chère Julie furent cependant très douloureux. Celle-ci lui promit d'aller la voir à Clamm, où Sandor devait aussi les rejoindre, dès qu'il aurait terminé quelques affaires indispensables.

La baronne et Catherine arrivèrent au château de Clamm avec une perspective plus riante que celle qu'elles avaient en le quittant. Les premiers jours se passèrent en arrangemens et soins domestiques. Catherine se gardait bien d'aborder le sujet de ses secrètes terreurs. Sa mère l'ayant ramenée à Clamm sans lui en parler, elle avait repris un peu d'espoir; mais la baronne vint bientôt le détruire. Elle amena un jour la con-

versation sur le couvent, et parla de la prise d'habit de Catherine comme d'une chose décidée qui devait avoir lieu incessamment. Elle l'écouta avec le respect qu'un enfant doit à sa mère, mais elle prit ensuite la parole avec douceur, fermeté, et lui avoua son éloignement pour le cloître, son amour pour son cousin Sandor, et leur desir mutuel de s'unir, ainsi que son père l'avait décidé. Non, ma mère, lui dit-elle en finissant, vous ne voudrez pas rendre votre fille malheureuse pour le reste de sa vie. Ses larmes l'empêchèrent de rien ajouter. Sa mère lui fit mille caresses, pleura aussi beaucoup, mais resta inébranlable dans sa volonté. Elle lui dit que cette vie n'était qu'un instant, que son sacrifice n'aurait que la même durée, tandis que sa punition, si elle rompait son vœu, serait éternelle.

Dès lors, cette scène si pénible se renouvela fréquemment. Catherine, ne voyant plus d'autre moyen, écrivit à l'évêque de Collonits, qui était aussi rentré dans son diocèse à Neustadt. Sa lettre était forte et touchante. Il lui répondit d'a-

bord du ton le plus paternel, et comme un vrai serviteur d'un Dieu tout sage et indulgent ; il lui promettait de venir lui-même à Clamm, dès que ses affaires les plus pressantes seraient terminées ; il la consolait, la tranquillisait, et se croyait sûr que ses instances et ses raisonnemens feraient changer d'avis madame de Volkersdorf. Catherine reprit un peu de courage qui s'augmenta encore par l'arrivée de Sandor, revenant avec l'espoir de ne plus se séparer de sa bien-aimée.

Sa tante le reçut avec une tendresse vraiment maternelle. Dès que Catherine put le voir sans témoin, elle lui raconta l'état des choses ; il ne fut pas alarmé ; il lui parut impossible que la baronne tint avec tant d'opiniâtreté à un plan qui n'était fondé que sur des terreurs imaginaires, et tout-à-fait contraire à la raison, à l'amour maternel, à l'opinion publique et à celle d'un prélat aussi respecté que l'évêque de Collonits. Il voulut en parler lui-même à sa tante, avec douceur et ménagement ; mais sa propre opinion sur la vie monastique se mêla involontai-

rement aux motifs qu'il alléguait ; elle fut irritée de ce qu'elle appelait ses principes relâchés, et bien loin de lui être favorable, elle eut l'air de craindre qu'en l'unissant à sa fille celle-ci n'adoptât sa façon de penser. Il ne gagna rien du tout. Cependant, la profonde tristesse qui se peignait sur sa belle physionomie, et ses instantes prières de ne pas anéantir tout son bonheur, touchaient madame de Volkersdorf ; elle versa des larmes, lui dit qu'elle sacrifierait sans balancer sa vie pour ses enfans, mais non pas son salut éternel, et n'en resta pas moins plus décidée que jamais.

Peu de jours après, arriva une lettre timbrée de Neustadt, adressée à la baronne, et revêtue du sceau de l'évêque. Elle était effectivement du comte de Collonits, qui, desirant (disait-il) revoir l'aimable et charitable garde de ses malades, demandait la permission de s'arrêter à Clamm, dans la tournée qu'il allait entreprendre pour visiter son diocèse. Madame de Volkersdorf, très fière de cet honneur, en témoigna tout son

ravissement ; Sandor et Catherine n'en éprouvaient pas moins de joie, et un nouveau rayon d'espoir pénétra dans leur cœur.

Le lendemain, l'évêque arriva à cheval, accompagné seulement d'un de ses vicaires et d'un seul domestique. C'est ainsi qu'il parcourait les vallées de son diocèse avec une simplicité patriarchale ; mais, de tous les villages, de toutes les cabanes, chacun courait au-devant de ce digne pasteur, pour lui témoigner la vénération et la confiance qu'il inspirait, et recevoir sa bénédiction, lui formant ainsi le plus beau, le plus touchant des cortéges.

Tout ce que le château de Clamm pouvait offrir avait été préparé par la baronne pour la réception du vénérable prélat, et Catherine aidait sa mère, avec un zèle infatigable, à lui rendre cette demeure agréable. Il chercha à entretenir sans témoin madame de Volkersdorf, et commença la conversation par la féliciter du prochain mariage de sa fille avec le jeune homme qu'il trouvait au château. — On en dit beaucoup

de bien, ajouta-t-il; il mérite à tous égards le trésor que vous lui donnez, et qui lui était, dit-on, destiné déjà par feu votre époux.

— Oui, monseigneur, dit la baronne avec embarras, il en était ainsi du vivant de mon mari, le baron de Volkersdorf, et cette union me faisait aussi le plus grand plaisir. Cet excellent jeune homme est mon neveu, le fils d'une sœur chérie trop tôt enlevée à notre tendresse; je l'ai remplacée, et je me réjouissais qu'il devînt réellement mon fils; mais le ciel en a ordonné autrement.

— Comment donc? demanda l'évêque.

Elle lui raconta alors, avec tous les ménagemens possibles pour sa chère Ludmille, l'histoire de sa naissance et du vœu qu'elle avait fait de la consacrer aux autels; puis de son séjour chez son oncle de Ferroney, et de son inclination pour le comte Zrini, qu'elle avait épousé secrètement: ce qui avait obligé la baronne à vouer la cadette au couvent, à la place de l'aînée.

L'évêque la laissa finir son récit, puis il lui

demanda si Catherine se sentait une vocation décidée pour le cloître.

Madame de Volkersdorf fut forcée de répondre négativement. Alors l'évêque commença à lui représenter ce que la vraie religion, jointe dans ce cas à la raison, pouvait objecter contre une vocation forcée. Il chercha à opposer son amour maternel et la volonté positive de feu son mari à une dévotion exagérée. Il fit enfin tout ce qui était en son pouvoir, et n'obtint aucune autre réponse à ses argumens que la crainte d'une damnation éternelle et des châtimens de Dieu, qui se manifestaient déjà dans le malheureux sort de sa fille aînée.

En vain il lui représenta que ce n'était pas un motif pour vouer aussi au malheur sa seconde fille, si bonne, si vertueuse, tandis que Ludmille s'était attirée ses peines par son imprudent mariage, contre la volonté de ses parens. C'est ce que la baronne ne voulait pas comprendre : elle en revenait toujours à son vœu si fort, si solennel, en faveur duquel Dieu lui avait accordé

d'être mère, et qu'elle était convaincue que, non-seulement elle-même, mais aussi tous ses enfans, seraient damnés éternellement, si son vœu n'était pas accompli. Aucune exhortation, aucune instance de l'évêque, ne purent l'amener à abandonner cette idée, et ne produisirent d'autre effet que de la jeter dans une espèce de désespoir et dans un état à faire pitié. Ce fut au point que l'évêque se crut obligé d'exhorter Catherine à la résignation, et qu'il quitta le château de Clamm au bout de trois jours, profondément affecté du triste sort de cette charmante jeune fille et de celui de Szlatinski.

Peu après son départ, la baronne tomba sérieusement malade. Ses agitations intérieures, le chagrin profond de la fuite de sa chère Ludmille, ses émotions et ses terreurs pendant le siège, avaient peu à peu détruit sa santé, et ses contestations avec l'évêque achevèrent de la miner. Sandor courut chercher le médecin le plus habile de Neustadt. Il déclara que la maladie pouvait devenir très dangereuse, et avoir les suites

les plus funestes, si la baronne ne jouissait pas d'un calme et d'un repos parfaits au physique et au moral, et qu'il fallait surtout qu'elle n'éprouvât aucune espèce de contradiction. Catherine entendit cette consultation comme un criminel entend sa sentence de mort ; elle jeta un triste regard à Sandor, et quitta l'appartement. Dès ce moment, elle travailla intérieurement à prendre une résolution d'autant plus pénible, qu'elle était décidée à ne la faire connaître, ni à sa mère, ni à son cousin, que lorsqu'elle serait décidément arrêtée. Elle évita soigneusement de se trouver seule avec Sandor, sachant que les témoignages de sa tendresse rendraient sa tâche plus difficile. Sandor était peiné de cet éloignement, lui qui sentait sans cesse l'impérieux besoin de lui faire part de toutes ses pensées, de tous ses sentimens. Elle ne quittait le chevet de sa mère que pour se retirer dans sa chambre solitaire ; agenouillée devant une image de la Sainte-Vierge, elle lui demandait de remplir uniquement son cœur de l'amour divin, et de lui donner force et courage.

Ses plus cruels momens , qui auraient été si doux sans ces combats , étaient ceux où Sandor venait la joindre auprès du lit de la baronne , et lui jetait des regards où se peignaient le chagrin et le reproche ; lorsqu'elle y lisait son amour passionné pour elle et son attachement filial pour sa mère , et qu'elle pensait qu'en récompense il fallait qu'elle le rendît malheureux. Pouvait-elle sans déchirement voir souffrir sa mère , et penser que , si elle ne céda pas à ses vœux , elle mettait sa vie en danger , et qu'elle la verrait mourir par sa faute dans les plus affreuses angoisses ? Non , non ! il fallait faire cet affreux sacrifice , il ne fallait pas briser le cœur de celle qui lui avait donné l'existence : plutôt mille fois briser le sien ! Mais celui de Sandor ? oh ! c'était là où s'arrêtait son courage , et ce qu'elle ne pouvait supporter. Pourquoi , se disait-elle alors , pourquoi le rendre déjà malheureux , avant le moment qui doit nous séparer à jamais ? Pourquoi l'éviter , et me priver des secours que je trouverai peut-être dans cette ame si forte et si courageuse ? Il sen-

tira ce que le devoir exige de moi, il me soutiendra, m'encouragera à suivre la route que ce devoir me prescrit ; ou, si sa fermeté ne va pas jusque là, c'est moi qui serai son guide ; nous nous consolerons ensemble par l'espoir d'une meilleure vie, où chaque sacrifice fait à la vertu aura sa récompense. Elle sentit déjà que cette idée lui rendait un peu de calme ; et, le même soir, sa mère s'étant endormie de bonne heure, elle rassembla toutes ses forces et chercha Sandor, qui se promenait tristement sur la terrasse des remparts. Elle lui proposa de venir avec elle dans les jardins, où elle voulait respirer, ayant été si long-temps renfermée. Sandor, ravi de la voir revenir à lui, la suivit avec délice.

Le jardin, placé sur une pointe avancée du rocher sur lequel était situé le castel, n'était pas d'une grande étendue. Le grand-père de Catherine, ayant été en garnison dans les Pays-Bas et ayant voyagé souvent en Hollande, avait pris un goût excessif pour la culture des fleurs ; il établit à grands frais un petit parterre, en faisant sauter

des rocs, niveler le terrain, rapporter des terres. Il était parvenu à y faire venir des plantes rares dans ce climat. Le père de Catherine avait cultivé ce jardin avec le même soin; elle-même, dès son enfance, s'était adonnée à cette culture; mais, depuis son absence de Clamm, le jardin était négligé.

C'était une belle soirée d'automne : le soleil, déjà caché derrière les montagnes, éclairait encore quelques nuages rosés à l'orient; la lune à son premier quartier se levait au-dessus d'une forêt de sapins, et mêlait sa douce clarté aux dernières lueurs du jour qui baissait, et produisait des effets magiques de lumière. Un silence solennel régnait : il était d'accord avec la déclaration que Catherine allait prononcer. On n'entendait que le bruit sourd et monotone du torrent qui roulait ses flots au fond de la vallée. L'automne avait déjà jonché la terre de feuilles jaunies; le vent du soir les soulevait en tourbillons, et les portait sur les endroits où fleurissaient encore quelques plantes tardives, dont

elles bigarraient les nuances. Tout avertissait que l'hiver et le deuil de la nature approchaient ; tout rappelait la courte durée des beaux jours. L'âme de Sandor était en harmonie avec cet aspect ; il prit la main de Catherine, qui s'appuyait sur lui en silence. — Que cette soirée est belle, lui dit-il ; mais aussi qu'elle est mélancolique ! Mon cœur est serré comme par un triste pressentiment..... Catherine, que nous arrivera-t-il ? et il poussa un profond soupir, en pressant sa main contre son cœur. Catherine frémit intérieurement : le moment était venu ; Sandor lui-même l'avait provoqué par sa question. Elle l'avait désiré, et maintenant elle tremblait. — Dieu le sait, lui répondit-elle ; je n'ai pas le courage d'être heureuse, si c'est aux dépens de la vie et du repos de l'âme de ma mère.

— Que dis-tu ? s'écria Sandor en laissant tomber sa main qu'il tenait, et reculant en pâlisant.

— Ecoute-moi, Sandor, lui dit-elle en reprenant le doux tutoiement de leur amitié d'enfance ; ne me regarde pas avec des yeux courroucés ; ne

comprends-tu pas tout ce qu'il m'en coûte ; mais... mais ne sens-tu pas, toi, mon premier, mon seul ami, que tel est mon devoir ? Je ne puis, je ne dois pas être ton heureuse compagne. Elle dit ces derniers mots d'une voix étouffée.

— Catherine ! est-ce toi qui le dis ? Quoi ! tu pourrais m'abandonner ? Non , c'est impossible !

Elle appuya sa tête en silence sur le sein de son ami, et pleura abondamment.

— Non , continua-t-il , tu ne m'aimes pas , ou du moins pas comme je t'aime. Je ne puis vivre sans toi ; je ne puis imaginer quel sera notre avenir l'un sans l'autre.

— Et crois-tu, lui dit-elle, crois-tu qu'il puisse y avoir un avenir pour moi sur cette terre, lorsque j'aurai prononcé aussi le fatal vœu qui nous sépare.

— Tu voudrais donc, tu voudrais..... Il ne put achever ; ses lèvres tremblaient ; il était mortellement saisi.

— Je veux, Sandor, ce que je ne puis éviter ; ce que m'ordonne ma conscience et la nature ;

rendre à ma mère la santé, et la paix de l'ame à ses derniers momens : je suis son enfant ; c'est mon devoir.

— Et à moi, à ton fiancé, ne me dois-tu rien ? lui demanda-t-il d'une voix étouffée.

— Cher Sandor, lui répondit-elle en prenant sa main et le regardant avec plus de confiance, j'ai compté sur toi pour me soutenir, pour me donner l'exemple d'un beau sacrifice à la vertu filiale ; tu es un homme, un soldat, tu as des vassaux, tes compatriotes t'estiment, le roi de Pologne t'aime ; tu ne peux manquer d'occupations utiles, honorables, pour employer tes facultés et te distraire ; la société forme sur toi de justes prétentions auxquelles il faut répondre. Sandor secoua la tête. — Ne réponds pas de cette manière, s'écria-t-il avec une ame déchirée. Toutes mes forces sont paralysées, Peux-tu encore songer à la vie, à l'activité, à quelque distraction pour moi, lorsque je serai séparé de toi ? Non, te dis-je, je suis un homme perdu !

— Tu ne le seras pas, Sandor, répliqua-t-elle

avec feu, je te connais mieux que toi-même; tu as de l'énergie, de la religion, une idée claire et sacrée de ce que les mortels doivent à eux-mêmes et à leur prochain. Ne faut-il pas nous acquitter de nos devoirs avant que de songer à être heureux? Laisserai-je souffrir ma mère quand il est en mon pouvoir de la soulager? Elle se tut et baissa les yeux.

Après un moment de silence, Sandor lui dit avec effort : — Tu veux donc aller au couvent ?

— Ce n'est pas ma volonté, tu le sais bien; je veux encore entrer en composition avec ma mère, je veux.... Elle s'arrêta : la voix lui manquait. Grand Dieu ! s'écria-t-elle enfin. Non, Sandor, cher Sandor, je ne puis.... Elle s'arrêta encore. Il la serra sur son cœur. — Achève, ma bien-aimée ; que ne peux-tu pas ?

— Il faut que je le puisse, dit-elle en se relevant faiblement; il faut que je puisse renoncer à toi. (Il fit un mouvement violent et voulut parler.) Ne m'interromps pas. Voici quelle est ma dernière résolution : je ne veux pas me marier ;

je veux acquitter le vœu de ma mère, mais je n'entends pas non plus être religieuse cloîtrée comme elle le desire, mais me faire Sœur Grise, soigner les malades, aider les malheureux, pleurer avec les affligés, veiller à côté des souffrants, leur sacrifier mes forces, ma santé, et peut-être alors mourrai-je plus tôt... Sa voix faiblissait toujours davantage, ses forces l'abandonnèrent tout-à-fait. Sandor la soutint dans ses bras, la pressa contre son sein, à moitié évanouie. — Bon Dieu ! s'écria-t-il, chère, chère Catherine, tu meurs déjà ! calme-toi, remets-toi, au nom du ciel ! Elle reprit ses forces et dit lentement :

— Ce serait trop de bonheur que de mourir dans cet instant, ainsi, près de toi ; je n'ose l'espérer.

Sandor était noyé de larmes ; elles se mêlaient à celles de son amie ; il sentait alors plus que jamais tout le prix de ce cœur si sensible et si vertueux. Lorsqu'elle fut un peu remise, il la reconduisit au château. Il ne pouvait se faire à l'idée de renoncer à elle ; il fallut bien des jours et des conversations pour le convaincre que Cathe-

rine ne saurait agir autrement ; que la vie, ou du moins la paix de sa mère en dépendait ; que si elle ne faisait pas ce sacrifice elle en aurait des remords et ne serait pas heureuse, même en s'unissant à lui. Lorsqu'il eut enfin saisi cette idée, il consentit à ce qu'elle voulait, mais il eut encore à supporter de terribles combats lorsqu'il fallut se séparer à jamais de celle qui pouvait seule embellir son existence et lui donner quelque prix. Il ne lui fut pas possible de renoncer à toute espérance ; il réfléchissait sans cesse aux moyens de la réaliser. Enfin, il prit la résolution d'aller à Rome pour solliciter du pape la dissolution du vœu funeste de la baronne ; mais il le cacha à Catherine ; elle n'aurait pas voulu qu'il fît cette démarche sans l'aveu de sa mère, et cette dernière n'y eût pas consenti. Il ne voulait pas non plus lui donner un espoir incertain qui aurait troublé sa pieuse résignation.

Il essaya encore une fois, avant son départ, de lui parler, mais il la trouva inébranlable, et ne s'opposa plus à ce qu'elle s'en ouvrît à sa mère.

Plus celle-ci se croyait près de sa fin et plus elle était tourmentée, ayant juré sur sa damnation éternelle de consacrer un de ses enfans au Seigneur. Elle ne doutait pas que ce ne fût son sort si elle mourait avant que ce vœu fût rempli. Catherine remercia tristement son cousin d'y avoir donné son consentement. Le sacrifice était accompli, elle était séparée à jamais du compagnon de son enfance. Elle remit encore d'un jour la conversation qu'elle voulait avoir avec la baronne, pour le consacrer à son ami, et jouir de quelques instans de bonheur, qui seraient les derniers de sa vie.

Le lendemain, elle se confessa au chapelain du château, qui n'avait ni l'esprit ni la sévérité de son prédécesseur Isidore; elle communia, s'envisageant comme une mourante, puis elle se rendit auprès de sa mère. La baronne reçut sa fille avec tendresse, en remarquant avec chagrin qu'elle avait mauvais visage. Sans répondre à cette observation, Catherine renvoya la femme de chambre, puis se mit à genoux devant le lit

de la malade , lui demanda pardon de tout le chagrin qu'elle lui avait causé en résistant à sa volonté, et déclara qu'elle était maintenant prête à obéir et à prononcer ses vœux, avec la seule restriction qu'elle n'entrerait pas au couvent de la *Porte du Ciel* ni dans aucun autre de ce genre, mais dans l'ordre des Sœurs Grises, en faisant les trois vœux exigés des religieuses, la pauvreté, la chasteté et l'obéissance.

Madame de Volkersdorf pouvait à peine croire ce qu'elle entendait; son saisissement et sa joie étaient extrêmes; un ange descendant du ciel et lui disant *tu seras sauvée*, ne lui aurait pas causé une plus douce impression. Ce qu'elle désirait depuis si long-temps avec ardeur allait donc s'accomplir; un de ses enfans se consacrait au Seigneur, et la réprobation allait être enlevée de dessus sa tête. Elle en remercia Dieu à mains jointes, puis les posa sur la tête de sa fille en la bénissant. Hélas! Catherine ne l'entendit pas, elle était évanouie. La baronne effrayée sonna, ses femmes accoururent, on lui donna des se-

cours , elle revint à elle , mais il était aisé de voir que son cœur éprouvait une souffrance mortelle. Sa mère ne l'attribuait qu'à la fatigue des soins que sa fille lui avait donnés et à l'air qu'elle avait respiré trop long-temps dans les hôpitaux. Elle lui dit qu'elle sentait déjà un grand soulagement à ses maux , et qu'elle ne tarderait pas à être complètement guérie , ce qu'elle regardait comme un miracle et la preuve que Dieu acceptait son sacrifice. Rien ne troublait plus son bonheur, si ce n'était le regret que Catherine n'entrât pas comme religieuse cloîtrée dans le couvent de la *Porte du Ciel*. La règle des Sœurs Grises qui peuvent sortir et communiquer avec des laïques ne lui paraissait pas assez monacale. Elle n'en dit rien , contente de ce qu'elle avait obtenu. Elle se berça de l'espérance que peu à peu elle amènerait sa fille à changer d'avis. Catherine demanda la permission de ne pas paraître à dîner, où , depuis la maladie de sa mère, elle était seule avec Sador et l'aumônier : aujourd'hui elle n'aurait pu le supporter.

Vers le soir, Sandor vint auprès du lit de sa tante pour prendre congé d'elle ; il voulait partir ce jour même et se rendre à Vienne , mais il dit à la baronne qu'il allait dans ses terres. Elle en fut d'abord surprise ; ensuite elle comprit que , dans les circonstances actuelles, Sandor ne pouvait pas convenablement rester auprès de sa cousine. Cependant, elle le regrettait sincèrement ; elle lui donna sa bénédiction en versant des larmes , mais les adieux de Catherine furent déchirans ; elle le voyait partir avec la pensée qu'ils étaient séparés pour toujours. Lui songeait au voyage qu'il allait entreprendre ; mais il se borna à la supplier de ne pas faire trop tôt des vœux irrévocables, ou du moins de ne pas les prononcer avant d'avoir reçu de ses nouvelles. Elle le lui promit , puis ils se séparèrent avec effort. Szlatinski lui dit qu'il voulait d'abord aller à Ferroney pour voir leur oncle , et se rendre à Varsovie , en passant par Vienne. Il lui laissa plusieurs adresses auxquelles elle pourrait lui écrire , et enfin il s'arracha d'auprès d'elle , s'é-

lança sur son cheval , et voyagea à marches forcées pour se concerter avec le baron de Ferroney sur ce qu'il voulait entreprendre.

Lorsque Sandor fut parti , Catherine tomba dans une noire mélancolie ; elle était tellement changée au moral comme au physique , que ceux qui l'avaient vue précédemment auraient eu peine à la reconnaître. A mesure que la baronne se rétablissait et reprenait un air de sérénité et quelque gaîté , on voyait dépérir sa fille : elle n'était plus que l'ombre de cette jeune personne si fraîche , si active , qui animait autrefois la solitude de l'antique manoir de Clann. Madame de Volkersdorf ne voulait pas s'en inquiéter ; et quand on lui en parlait , elle assurait que c'était une suite naturelle des tourmens qu'elles avaient éprouvés pendant le siège , et des peines inouïes que Catherine s'était données en soignant ses malades , mais que , puisqu'elle avait surmonté tout cela , Catherine , plus jeune et plus forte , se remettrait aussi bientôt. La bonne dame croyait bien intérieurement que le chagrin du départ de

son cousin y contribuait aussi ; mais elle espérait tout de l'effet salutaire du temps et de la grace divine ; elle avait oublié les peines de l'amour , et était certaine qu'au bout de quelques semaines la fervente novice retrouverait sa brillante santé et son enjouement. Mais les semaines s'écoulaient et elle était toujours de même , sombre , pâle , faible , silencieuse , et trop en harmonie avec la triste saison qui s'approchait. L'automne faisait place à l'hiver : les arbres étaient dépouillés de feuilles , d'épais brouillards obscurcissaient la courte durée des jours , et laissaient percer à peine quelques rayons d'un soleil pâle et sans chaleur.

Cependant sa mère lui témoignait beaucoup de bonté et d'affection ; elle cherchait sans cesse à la distraire mais sans aucune précaution. Il lui arrivait souvent de blesser encore davantage le cœur de sa fille au lieu d'y verser un baume consolateur. Catherine ne le lui laissait point apercevoir , elle était tendre , soumise , respectueuse , et n'avait jamais un instant d'humeur. La ba-

ronne voulait que la prise d'habit de Catherine eût lieu dans les premiers jours du printemps. Catherine n'apportait aucun obstacle aux volontés de sa mère, croyant avoir avant ce temps des nouvelles de Sandor. Quelquefois aussi elle espérait mourir; sa pâleur, son abattement, ses yeux gonflés des pleurs qu'elle versait quand elle était seule, montraient assez le chagrin qui la dévorait. Il s'augmenta encore lorsque sa mère commença à la supplier de renoncer à son projet de se faire Sœur Grise, et d'entrer dans un ordre plus régulier. Puisque tu veux renoncer au monde et à sa vaine gloire, lui disait-elle, il doit t'être indifférent d'entrer dans un ordre plutôt que dans un autre; dans la clôture absolue tu en seras plus séparée, et tu pourras mieux éviter les regrets, si jamais le malin esprit voulait en glisser dans ton âme. Mais Catherine resta ferme dans son projet, et la baronne résolut d'attendre le père Isidore qui lui avait annoncé sa visite pour le commencement de l'hiver, et pourrait par ses bons conseils et son éloquence engager Catherine à

entrer dans le couvent qu'on lui avait destiné.

Quelques jours après, étant assise à sa fenêtre, elle regardait tristement la route par laquelle Sandor s'était éloigné et ne reviendrait plus pour elle, lorsqu'elle aperçut un homme à cheval, qui montait lentement le chemin du château, suivi d'un domestique en livrée. Elle l'eut bientôt reconnu : Grand Dieu ! s'écria-t-elle, c'est Isidore ! Elle prévoyait de nouveaux tourmens de la part de cet homme si sévère, si inexorable, surtout connaissant l'influence qu'il avait sur l'esprit de sa mère. Tremblante, désolée, elle se jeta à genoux devant un petit autel placé dans sa chambre ; elle invoqua avec ardeur le secours de Dieu et du divin rédempteur, leur demandant avec larmes d'avoir pitié d'elle et de Sandor. Elle laissa tomber sa tête sur ses mains, et resta long-temps dans cette attitude. Elle fut tirée de ses douloureuses méditations par un message de sa mère, qui la faisait appeler chez elle ; elle savait qui elle y trouverait et ce qu'elle devrait entendre. La femme de chambre lui dit en chemin qu'il fallait

que le père Isidore eût apporté de bien mauvaises nouvelles à sa maîtresse, puisqu'elle s'était trouvée mal, et pleurait amèrement. Catherine quitta précipitamment sa chambre, et se rendit chez sa mère, qu'elle trouva en effet pâle, épuisée, mais dont les regards exprimaient une joie assez vive. Dès qu'elle aperçut Catherine, elle lui cria : — Elle est là ; je l'ai retrouvée.

— Qui ? demanda Catherine avec surprise, et ne voyant là personne qu'Isidore.

— Ta sœur, mon enfant, ma Ludmille, ma fille chérie que j'avais perdue. Oh ! Ludmille, où est-elle ? qu'elle vienne dans mes bras ! Et déjà elle voulait sortir pour aller à sa rencontre. Catherine était aussi très émue de l'idée de revoir sa sœur.

— La comtesse Zrini est encore à Neustadt, dit le père Isidore ; je l'ai devancée pour préparer madame la baronne à son arrivée.

— Cette pauvre Ludmille, dit la baronne à Catherine, elle est veuve ; son mari est mort.

— Mort ! Zrini ! répéta Catherine. Elle était

tellement saisie qu'elle fut obligée de s'asseoir.

— Vous paraissez incommodée, mademoiselle, dit le prêtre.

— Non, non pas du tout, interrompit la baronne; elle n'est point malade, mais seulement émue de ce que vous nous apprenez, et c'est bien naturel : vous la voyez prête à prononcer ses vœux et à renoncer au monde.

— Je l'espère et je l'en félicite, dit le père en la regardant fixement.

Catherine garda le silence; enfin d'une voix tremblante, elle dit : — Comment est ma sœur? Comment supporte-t-elle la perte de son époux?

— Ainsi qu'elle doit le faire, mademoiselle; comme une punition et en même temps comme un bienfait de la Providence.

— Comment! tout à la fois? demanda Catherine.

— Oui, mademoiselle : comme une punition de sa désobéissance envers sa mère et de sa désertion de la sainte église, et comme un bienfait, parceque les pénibles souffrances du comte Zrini devaient faire desirer sa mort.

-- Pauvre Zrini ! s'écria Catherine en pleurant abondamment ; il a donc bien souffert ?

— Il a du moins souffert long-temps : c'était une fièvre ardente qui le détruisait ; mais votre sœur a plus souffert que lui.... Peut-être ignorez-vous....

— Je sais tout, interrompit Catherine ; son esprit....

— Etait complètement dérangé, acheva Isidore.

— Oui, dit la mère, il était tout-à-fait fou ; il y a long-temps que nous le savions, et Dieu nous a fait une bien grande grace de le retirer.

— Dieu, dit le père Isidore de son ton solennel, a voulu nous donner un terrible exemple de la fragilité humaine et des suites de l'orgueil : le comte Zrini a moissonné ce qu'il avait semé par son incrédulité, sa fierté, son esprit de rébellion.

— Il est mort, mon père, dit Catherine en étendant ses bras vers le prêtre comme pour le supplier de s'arrêter ; il est mort, et il a été puni.

Pourquoi ne parlez-vous que de ses défauts et point de ses qualités? Oh! il en avait, soyez-en sûr. Quel bonheur un homme doué comme il l'était n'aurait-il pas pu répandre sur sa propre existence et sur celle de sa femme, si des conseils perfides ne l'avaient pas égaré! Elle alla se placer auprès de la croisée, pour ne plus entendre avec quelle sévérité le père Isidore jugeait son malheureux beau-frère. Il continuait, et faisait à la baronne l'énumération de toutes ses fautes, en insinuant que sa punition ne se bornerait pas à cette vie. Enfin, elle ne put plus le supporter; elle se retourna et dit : — Vous ne l'avez pas connu, ma mère, ni vous non plus, père Isidore. Je ne prétends point excuser Zrini : il a mal agi vis-à-vis de l'empereur, de ma sœur et de moi-même; mais, je vous en prie, ménagez sa mémoire, et laissez au moins les morts dormir en paix, sans mettre des bornes à la miséricorde divine.

— Vous le voyez, madame, vous l'entendez, continua le prêtre; vous voyez l'ascendant que

ce génie infernal savait prendre sur tous les cœurs qui s'approchaient du cercle magique de ses séductions. C'est aussi ce qui était arrivé à sa majesté : pouvez-vous croire qu'on a vu des larmes dans les yeux du monarque, lorsqu'on lui apporta la nouvelle de la mort de ce traître ? Madame votre fille a obtenu une audience de sa majesté en passant à Vienne : elle s'est jetée à ses pieds ; il l'a gracieusement accueillie ; il a daigné lui accorder la jouissance de tous les biens de son mari, qui avaient été confisqués.

— Dieu soit béni ! dit la baronne ; la défaveur de la cour, que ce malheureux mariage avait attirée sur ma maison , pesait sur mon cœur. Notre famille avait toujours été si fidèle , si attachée à l'empereur !

— Il s'en est souvenu, madame ; il a parlé à la comtesse Zrini de feu son père et de ses honorables services.

— Réellement ? Oh ! mon vénérable père , vous nous apparaissez comme un ange consolateur ! Je l'ai toujours dit à Catherine : si le père

Isidore venait ici, tout irait bien. Mais parlez-moi de ma fille chérie, de sa santé; elle est toujours belle à ravir, n'est-ce pas?

— Non, madame, elle ne l'est plus : ces vains attraits qui causèrent sa perte ont disparu ; mais n'en soyez, ni effrayée, ni affectée. La fleur de sa beauté est passée ; mais en échange son ame a été lavée par les larmes de la contrition et du repentir, et brille maintenant dans toute sa gloire.

— Dieu soit béni mille fois ! dit la baronne en soupirant, et jetant un triste regard sur la glace. Sa fille aînée lui ressemblait beaucoup, et peut-être lui ressemble encore ; les chagrins ont eu sur sa beauté la même influence que les années sur celle de sa mère. J'espère au moins qu'elle n'est pas malade ? dit-elle ensuite.

— Pas du tout, madame. Dieu l'a soutenue dans ses épreuves ; elle jouit d'une parfaite santé. Elle a développé une force physique et morale et un esprit de réflexion surprenant, et qui était évidemment un signe de la grace divine, qui avait pris pitié de la pécheresse. Il lui reste en-

core bien des choses à faire, mais elle est sur la bonne route.

— Et je la reverrai cette fille chérie que Dieu m'a rendue ! Je ne m'attendais plus à un tel bonheur ! Amenez-la moi bien vite ; mon cœur est prêt à se briser d'impatience.

— Elle desire aussi ardemment de vous voir, madame, et d'obtenir votre pardon ; mais elle m'a prié de la devancer, craignant votre courroux.

— Oh ! qu'elle vienne, qu'elle vienne ! Je n'ai point de colère, point d'autre sentiment que celui de l'amour maternel le plus tendre pour ce cher enfant perdu et retrouvé ! Partez, je vous en supplie, vénérable père, pour me procurer le plus tôt possible la félicité de l'embrasser..... Mais non pas encore ; prenez d'abord quelques rafraîchissemens. Catherine, cours, fais apporter au père ce que notre maison peut offrir : l'ange du Seigneur a daigné entrer chez nous comme jadis chez Abraham.

Pendant son repas, dont il fit les honneurs comme un vrai mortel, le père Isidore, pour

calmer l'impatience de la baronne, lui raconta tout ce qui était arrivé à Ludmille depuis son fatal mariage; comme il l'avait trouvée à Paris, plongée dans l'affliction, abandonnée par son mari dans un pays étranger, sous un nom supposé, avec une réputation équivoque, entourée d'une société que le monde vantait, mais entièrement composée de gens qui suivaient la route de la perdition, mettaient tout le but de leur existence dans les plaisirs et dans les intrigues criminelles, sectaires de la nouvelle philosophie, incrédules, athées.... — Alors, poursuivit-il, je ne pouvais avoir l'idée de me présenter chez elle; mon costume aurait suffi pour me faire fermer la porte.

— Oh! mon père, reprit la baronne, ne le croyez pas; n'ayez pas une si affreuse opinion de mon enfant.

— Je ne dis, madame, que ce que j'ai vu et su positivement. Mais bientôt arriva l'instant où elle eut besoin d'un ami, d'un conseil, sous quelque forme et quelque costume qu'il se pré-

sentât. Elle fut informée, par une lettre anonyme, du malheur de son mari, de ses aveux, de son incarcération, du renversement de tous ses projets ambitieux; dès lors elle n'eut plus d'autre idée que de voler auprès de lui, et de partager sa prison. Quelques seigneurs attachés à la cour de Varsovie, qui se trouvaient à Paris, s'intéressèrent à elle sans la connaître; je pensai alors que le moment était venu où je pourrais lui être utile, où l'infortune ouvrirait la porte de son cœur à la grace divine. Un de ces seigneurs polonais, qui, sur la recommandation de M. de Szlatinski, était devenu son protecteur, me présenta à la comtesse Zfini, ou plutôt à madame de Villecamp, comme une connaissance particulière de sa mère, et je fus d'abord admis chez elle à toute heure.....

— Szlatinski? interrompît la baronne; serait-ce.....

— Oui, madame; c'est lui-même, votre digne neveu Sandor Szlatinski, qui lui avait ménagé tout l'intérêt qu'on lui témoignait.



— Dieu le rende à mon cher Sandor, dit madame de Volkersdorf; et puissé-je être chargée de l'en récompenser, pensa Catherine, sans se l'avouer à elle-même. Un faible rayon d'espoir avait pénétré dans son cœur, depuis qu'elle savait le veuvage et le retour de sa sœur.

— Poursuivez, mon père, dit la baronne; vous vîtes donc cette pauvre enfant?

— Je la vis, et je remarquai bientôt qu'elle possédait une ame qui pouvait conquérir le royaume de Dieu avec la même véhémence qu'elle avait mise jusqu'alors à ses passions mondaines. Elle me manifesta son ardent desir d'aller rejoindre son époux; je l'approuvai : c'était son devoir; et je lui offris de l'accompagner dans ce triste voyage. Elle accepta cette proposition avec empressement et reconnaissance, et je profitai des occasions nombreuses qui se présentèrent pendant notre longue route, pour travailler à pénétrer dans son cœur, à le rendre accessible aux rayons de la grace. Le Seigneur a béni mes efforts : le séjour dans la forteresse, où la mal-

heureuse femme n'avait sous ses yeux que l'état déplorable de son mari, ou voyait avec une profonde humiliation, qui se renouvelait à chaque instant, qu'elle n'était plus pour lui qu'une garde-malade, a brisé son orgueil, et le repentir et la contrition ont pénétré dans son ame. Je pus déjà observer cet heureux changement avant la mort du comte Zrini, et je vis que ce qui l'affligeait le plus était d'être évidemment méconnue de cet époux à qui elle avait tout sacrifié, ou de lui être devenue indifférente.

— Que s'est-il passé au moment de la mort du comte ? demanda la baronne.

— Je n'étais pas présent, madame, répondit le prêtre. Dans l'état où il se trouvait, son médecin ne crut pas qu'il fût convenable de lui laisser voir une figure étrangère ; mais j'ai su de lui et de madame la comtesse que, quelques heures avant sa mort, Zrini recouvra en plein l'usage de sa raison, qu'il a reconnu ses crimes, son malheur, sa situation désespérée.

— Graces en soient rendues au ciel, dit ma-

dame de Volkersdorf; il a accordé au pécheur quelques instans de réflexion et de repentir.

— J'en ai jugé ainsi, madame, mais non pas madame votre fille. Le désespoir de ce malheureux, lorsqu'il connut sa position, lorsqu'il sut la démence où il avait été et tout ce que sa généreuse femme avait fait pour lui, a déchiré mille fois plus le cœur de Ludmille; dominée par ses idées, elle a laissé échapper des propos, dont à coup sûr elle s'est bien repentie. Cette pauvre ame, froissée, brisée, incertaine, a grand besoin de se calmer sur le sein maternel; je vais vous l'amener. Puisse la brebis égarée, rentrée dans le bercail, y rester à l'abri des orages! Adieu, madame; demain matin votre fille sera dans vos bras.

Il partit et laissa la baronne au comble de la joie, dans la délicieuse attente de revoir sa fille. En dépit de tout ce qui s'était passé, elle était encore ce qu'elle aimait le mieux. Son fils, le jeune baron de Volkersdorf, était depuis son enfance dans les Pays-Bas autrichiens, chez un

vieux parent qui ne voulait pas s'en séparer ; sa mère le connaissait à peine, en recevait rarement des nouvelles ; il n'avait jamais écrit à ses sœurs, et était pour ainsi dire devenu étranger à sa famille. Dans ce moment, il n'y avait donc pour la baronne que sa chère Ludmille.

Catherine, la bonne et sensible Catherine, se réjouissait aussi de revoir sa sœur. Les malheurs de Ludmille, les dispositions dans lesquelles elle revenait, avaient effacé les traces de tant de torts dans le cœur indulgent et tendre de la jeune fille ; mais elle s'attendait que la brillante Ludmille, qui deux ans auparavant avait quitté le château de Clamm, et la veuve du comte Zrini, étaient deux personnes complètement différentes.

Un jour d'hiver nébuleux se leva trop tard pour les habitantes du château. La baronne n'avait pas fermé l'œil ; Catherine depuis long-temps dormait bien peu : la fatigue seule appesantissait ses paupières inondées par les larmes, et des rêves doux ou sinistres la réveillaient bientôt. Cette

nuit là , le souvenir du passé, le changement de son sort, si Ludmille restait fidèle à sa première destination, furent encore de nouveaux motifs qui prolongèrent son insomnie. Sa mère paraissait n'en avoir pas même l'idée; elle avait répété plusieurs fois dans la soirée qu'un Dieu tout bon lui renvoyait sa fille aînée au moment où la cadette allait se consacrer à lui. Elle soignera ma vieillesse, disait-elle; j'adoucirai ses peines, et la mort seule nous séparera. Long-temps avant qu'il fût possible que les meilleurs chevaux eussent pu franchir la distance de huit lieues entre Neustadt et Clamm, la baronne était établie à sa croisée, qui donnait sur la grande route. Elle comptait les minutes; enfin, vers les dix heures, elle entendit au loin le roulement d'une voiture qui s'approchait. Elle voulut courir au-devant de sa fille, et n'en eut pas la force; Catherine et sa femme de chambre la soutinrent, et la conduisirent avec peine jusqu'au haut de l'escalier. Ce fut là que, tremblante, pâle comme la mort, et toujours soutenue, elle attendit l'ar-

rivée des voyageurs. Bientôt des pas la firent tressaillir ; elle voit paraître une grande femme , enveloppée de la tête aux pieds de vêtemens noirs , qui montait en chancelant , appuyée sur le père Isidore. Elle jeta lentement de côté le long voile de crêpe qui la couvrait , et laissa voir la coupe des traits de Ludmille , mais tellement altérés qu'on pouvait à peine les reconnaître. Catherine ne put retenir un cri d'effroi ; il lui semblait que sa sœur sortait du sépulcre , et qu'elle ne voyait que son spectre. Un accent de douleur s'échappa des lèvres de Ludmille. — Ma fille , mon enfant ! s'écria madame de Volkersdorf en lui tendant les bras ; mais aussitôt elle retomba en arrière sans connaissance. Ludmille fit un effort , s'avança rapidement vers elle , et se précipita à ses genoux , qu'elle embrassait en répétant : — Ma mère , oh ! ma mère , dites que vous me pardonnez.

La baronne revint à elle , jeta ses bras autour du cou de sa fille , et lui donna les noms les plus tendres. Ludmille se releva , regarda tour à tour

sa mère et sa sœur d'un air égaré, puis s'écria : — Il est mort, je l'ai perdu; non, jamais on ne concevra tout ce que j'ai souffert! — Pauvre enfant! malheureuse sœur! s'écrièrent à la fois la baronne et Catherine, en la serrant dans leurs bras, et lui donnant la consolation de verser des larmes amères sur leur sein : enfin elles entrèrent dans l'appartement. Le père Isidore eut assez de tact pour ne pas rester présent à ces premiers instans de réunion, il s'était retiré dans son ancienne chambre. Ludmille était donc de nouveau au château de Clamm, au milieu des mêmes objets dont elle avait été environnée deux ans auparavant. Quelquefois il lui semblait que tout ce qui s'était passé était un songe, tantôt riant, tantôt pénible; mais bientôt les sentimens les plus déchirans la ramenaient à la réalité, et le souvenir de tout ce qu'elle avait éprouvé, de tout ce qu'elle avait perdu, torturait de nouveau son cœur. Et quel horrible tableau que celui de ce cœur ! des espérances évanouies, un amour blessé, une existence détruite, des remords

cuisans, et l'incertitude la plus cruelle sur ce qu'elle devait croire. Cette régénération dont le père Isidore s'était vanté, n'avait aucune base solide, rien qui pût adoucir ses maux; c'étaient des regrets amers sans aucune espérance. Elle ne laissait pas voir à sa mère les profonds abîmes de son ame, mais elle pleurait avec Catherine et lui dévoilait ses angoisses. Elle préférait l'entretien de sa sœur à celui du père Isidore; souvent quand il l'avait mise à la torture par ses sévères exhortations, et l'avait jetée dans les plus grandes perplexités sur sa foi, sur le sort de Zrini, elle se réfugiait auprès de Catherine, et retrouvait dans les simples raisonnemens de cette ame douce et pieuse, un calme qui lui faisait du bien. Elle osait lui parler de Zrini, de l'amour passionné qu'elle avait eu pour lui, de tout ce qu'elle avait éprouvé et souffert, de ses aimables qualités, de la délicatesse qu'il avait mise dans leurs relations, depuis sa fuite jusqu'à leur mariage, et de la profonde douleur qu'elle avait éprouvée, lorsqu'à Paris elle s'aperçut que l'amour cédait dans son

cœur à la soif ardente de l'ambition. Combien elle avait lutté pour dissimuler son profond chagrin aux yeux de son mari et du monde, et son désespoir lorsqu'il l'avait laissée, et lorsqu'elle apprit son malheur ! — Alors, disait-elle à sa sœur, tout fut oublié ; je voulus le joindre, le revoir, lui prouver que lorsque tout le monde le fuyait, l'épouse qu'il avait abandonnée, lui restait fidèle. Malheureuse que j'étais, je me flattais que sa reconnaissance et le repentir me rendraient son amour, et me dédommageraient de tant de peines et de sacrifices, que j'étais prête à renouveler ! Oui, j'étais décidée à mourir avec lui s'il était condamné à la mort ; mais grand Dieu ! j'ai trouvé mille fois pis que la mort.

Souvent après de pareils discours, l'infortunée poussait des cris douloureux, s'arrachait les cheveux, se meurtrissait le sein ; Catherine avait besoin de tout son calme, de toute sa douceur, pour la retenir et l'empêcher de se faire du mal. Il ne m'aimait plus, répétait-elle sans cesse avec désespoir ! Après de pareilles scènes, elle se les

reprochait amèrement, et sa conscience lui rappelait ce que le père Isidore lui répétait sans cesse, que le refroidissement de son mari avait été une punition du Ciel pour son orgueil, sa passion insensée, et la rupture de ses vœux. Alors, elle était en proie à des tourmens d'un autre genre et non moins poignans, et l'on pouvait craindre que son esprit ne se dérangeât tout-à-fait.

Ludmille inspirait à Catherine une profonde pitié; elle entreprit de la tranquilliser, et elle y réussit par momens, mais le fond de son ame était livré à la confusion et à l'incertitude. Le père Isidore la plongeait toujours plus avant dans le doute; sa fierté et l'adoration qu'elle conservait pour la mémoire de Zrini, se révoltaient contre les inculpations sans cesse réitérées du prêtre; il lui paraissait impossible de convenir que les idées de son mari sur les devoirs et la destination de l'homme et ses opinions philosophiques fussent fausses et criminelles; et plutôt que de supposer que celui qu'elle avait tant aimé

souffrait les tourmens de l'enfer, elle s'efforçait de croire à l'anéantissement après cette vie, dont on pouvait se débarrasser lorsqu'elle devenait insupportable. La foi parfaite de Catherine, sa confiance dans un Dieu miséricordieux, ses raisonnemens si clairs, si simples, si éloignés de toutes subtilités, et soutenus de la lecture des livres saints, pénétrèrent enfin dans cette ame agitée; une idée finit par s'élever sur le chaos de ses sentimens comme un phare consolateur, autour duquel ses vagues conceptions pouvaient se rassembler, et qui rétablissait de l'ordre et de la clarté dans ses pensées; c'était celle sur laquelle est fondée tout le christianisme, celle d'un Dieu rédempteur, apaisant la justice divine, et promettant la grace au vrai repentir. Dès qu'elle fut convaincue de la vérité de cette sublime doctrine, ses craintes, ses doutes se dissipèrent. Catherine voyant cet heureux changement, obtint du père Isidore de ne plus lui parler que dans ce sens, et de remplir son cœur d'amour et de confiance pour son Dieu et pour son Sauveur; il agit alors avec efficacité

sur la conviction de Ludmille, dont les erreurs n'avaient jamais été dans le fond le fruit de ses propres réflexions, mais l'ouvrage de son aveugle passion pour son mari; il ne s'agissait plus que de persister auprès d'elle et de l'entretenir dans ses bons sentimens. La solitude du château de Clamm s'accordait parfaitement avec cette entreprise. Enfin l'œuvre de sa conversion se trouva accomplie. Ludmille était complètement changée: cette femme du monde si brillante, si pénétrée de son mérite, et si violente dans son désespoir, était devenue une pécheresse humble, soumise et repentante; elle mettait toute l'ardeur des passions dont elle avait jadis été l'esclave, à prier avec ferveur. La satisfaction qu'elle trouvait dans l'amour de Zrini et dans l'admiration du monde, elle la trouvait maintenant à faire des œuvres de pénitence et des actes de dévotion.

Madame de Volkersdorf était actuellement la plus heureuse des mères, Catherine consentait à remplir son vœu, et Ludmille dont elle osait à présent espérer le salut, et qui revenue à ja-

mais des vanités mondaines, ne songerait plus à la quitter, était devenue une femme selon son cœur. Elle éprouvait une vive reconnaissance pour le père Isidore à qui elle en attribuait tout le mérite, tandis que Catherine y avait bien la meilleure part. Cependant l'ame de sa sœur était encore une énigme pour elle. Catherine avait peine à concevoir comment après avoir cédé si facilement à l'attrait du plaisir, à l'entraînement des passions, elle y renonçait de même. Ce passage rapide à deux sentimens si opposés lui semblait un miracle : elle se réjouissait sincèrement de ce que la paix était rendue à cette ame si longtemps tourmentée. Mais bien que le calme qui régnait dans l'ame de Ludmille fût le résultat des sages conseils que Catherine lui avait donnés, et que lui avait dictés son cœur, cette dernière était trop modeste pour s'en attribuer la gloire. Selon elle, la grace divine secondée par l'éloquence du père Isidore, avait produit ce résultat heureux, et dans ce moment elle pardonnait au directeur de sa mère tous les chagrins qu'il lui avait causés.

C'est ainsi que s'écoulèrent plusieurs semaines. Ludmille n'étant occupée que d'elle-même, ne s'était point inquiétée des affaires de cœur de Catherine, et celle-ci était trop fière ou trop timide pour lui en parler la première. Si Ludmille n'eût pas paru y prendre tout l'intérêt qu'elles avaient à ses propres yeux, elle sentait qu'elle en aurait été affligée et blessée, elle ne voulait pas non plus avoir l'air de lui faire envisager quelle influence sa fuite avait eue sur son sort. Enfin Ludmille hasarda un jour quelques mots à ce sujet, en parlant des obligations qu'elle avait à Szlatinski. De questions en questions, Catherine fut amenée à raconter à sa sœur tout ce qui s'était passé à Vienne, et comment elle avait été conduite à renoncer à Sandor, et à prendre la résolution d'entrer dans l'ordre des Sœurs Grises. Malgré tous les ménagemens qu'employait Catherine, Ludmille comprit bientôt que c'était sa désobéissance et sa fuite, qui avaient donné à leur mère l'idée de faire entrer sa fille cadette au couvent, pour satisfaire à un

vœu qu'elle seule était destinée à accomplir. Catherine ne se permettait ni plaintes ni reproches ; mais en parlant de son cousin Sandor, il y avait une telle expression de sentiment dans son regard, dans le son de sa voix, que Ludmille fut convaincue que cette pauvre fille avait sacrifié tout le bonheur de sa vie, toutes les espérances de sa jeunesse sur l'autel de l'amour filial, et qu'elle aimait Sandor comme elle-même avait aimé Zrini. Mais ses malheurs et les admonitions du père Isidore, avaient produit sur elle un singulier effet ; il lui avait tellement représenté son amour pour Zrini comme un péché dont elle ne pouvait assez se repentir, qu'elle ne voyait plus de différence entre l'entraînement d'une violente passion et un attachement innocent. Toute espèce d'*amour terrestre* lui paraissait maintenant condamnable, et ce fut elle qui commença à faire des remontrances à sa sœur, à lui répéter qu'aucune créature, aucun homme au monde n'était digne d'inspirer la moindre inclination, et qu'on ne pouvait obtenir son salut qu'en re-

nonçant à jamais à tous les liens, à tous les devoirs, excepté à ceux qui nous rapprochaient de Dieu et d'une autre vie; et elle l'exhorta à persévérer dans sa vocation religieuse. Catherine perdit donc de nouveau le léger espoir que lui avaient donné malgré elle les dispositions actuelles de sa sœur; mais celle-ci ne put lui persuader que son amour si pur pour son cousin Sandor pût déplaire à Dieu; elle avait eu la force de le sacrifier à des idées plus relevées, non qu'elle voulut y renoncer parcequ'elle le croyait condamnable, mais uniquement parcequ'il était en opposition avec l'obéissance qu'elle devait à sa mère. Le changement qui s'était opéré chez Ludmille, se manifestait chaque jour davantage, même à l'extérieur, soit dans son costume, soit dans l'emploi de son temps; elle devenait aussi plus sévère pour sa sœur, parceque Catherine ne l'imitait pas dans toute l'austérité religieuse dont elle faisait profession.

Un soir cependant elles étaient assises toutes les deux dans l'embrasure d'une croisée d'où l'on

voyait la campagne couverte de neige qui répandait une uniformité mélancolique sur toute la nature; Catherine éprouvait une tristesse inexprimable. Elle voyait le petit parterre où elle s'était promenée avec Sandor la veille de son départ, au moment de la chute des feuilles qui semblaient, en se flétrissant, flétrir aussi son existence. Ludmille blâmait ces souvenirs qu'elle trouvait trop mondains. Oh! ma sœur, lui dit Catherine avec l'expression de la plus vive sensibilité, toi aussi tu as aimé et regretté! elle fondit en larmes en disant ces mots et posa sa tête brûlante sur les genoux et sur les mains de Ludmille : sa profonde douleur, les sentimens qu'elle venait de réveiller dans le cœur de Ludmille attendrirent celle-ci ; elle releva doucement Catherine en lui disant : Ne pleure pas, Catherine, écoute-moi, je te plains du fond de l'ame! que dirais-tu, si je reprenais la vocation à laquelle j'étais destinée dès mon enfance, si j'entraïs au couvent? tu serais libre alors.

Catherine saisie d'étonnement regardait sa

sœur sans pouvoir prononcer une parole, elle paraissait n'avoir pas compris ce que Ludmille venait de dire ; enfin elle s'écria : Grand Dieu , ai-je bien entendu ! tu voudrais aller au couvent à ma place?...

Non pas , reprit Ludmille, dont l'attendrissement momentané avait déjà cédé à sa sévérité religieuse ; non , Catherine , pas à ta place , j'ai voulu dire seulement que ton choix alors serait *libre* , et que tu aurais plus de mérite à exécuter tes saints projets , à renoncer à des affections terrestres et frivoles. La résolution que je prendrais de passer le reste de mes jours dans un cloître , ne doit point influencer sur la tienne , elle est connue depuis plusieurs jours du père Isidore , je voulais attendre les fêtes de Noël pour la manifester hautement ; tes larmes m'ont entraînée à t'en faire la confidence , mais ce n'était pas dans l'intention de t'engager à renoncer au saint état auquel tu t'es vouée. Tu aimes comme j'ai aimé , éprouve le repentir dont je suis pénétrée ; offre à Dieu le sacrifice volontaire de ton amour , et

tu ne verseras plus d'autres larmes que celles de la pénitence.

Catherine ne savait que répondre, ne trouvant pas le moindre rapport entre la situation de sa sœur et la sienne. Pendant qu'elle y réfléchissait en silence, leur attention fut distraite par le bruit d'une voiture de voyage qu'elles aperçurent sur la grande route, et qui se dirigeait vers le château. Bientôt elles reconnurent que c'était un équipage hongrois; les laquais portaient la livrée de leur oncle le baron de Ferroney, qu'elles n'avaient pas revu depuis qu'elles avaient quitté son château. Mille souvenirs délicieux et déchirans se réveillèrent à la fois dans l'âme de Ludmille. Elle se leva, couvrit son visage de ses deux mains, et se retira dans son appartement, sans prononcer un seul mot. Catherine courut à la rencontre de son oncle jusqu'au grand portail. Le baron pressa avec attendrissement sur son cœur sa nièce favorite, qui lui montrait encore tant d'affection, en s'affligeant toutefois de la trouver aussi changée. Catherine remarqua avec plaisir dans les

traits de ce bon parent une expression de gaieté et de satisfaction intérieure qui se communiqua à son cœur. Elle le conduisit auprès de sa mère qui, dans le premier moment, ne reconnut pas ce frère dont elle était séparée depuis plusieurs années ; mais bientôt se rappelant ses traits, elle éprouva la joie la plus vive, et lui fit aussi l'accueil le plus tendre. Quand les premiers instans d'épanchement furent passés, M. de Ferroney demanda des nouvelles de Ludmille ; il parut surpris en apprenant qu'elle était à Clamm, quoique d'ailleurs il fût informé de tout ce qui lui était arrivé et de la mort du comte Zrini ; mais il croyait qu'elle était restée à Kuffstein. Catherine brûlait de savoir si son oncle n'avait point de nouvelles à lui donner de Sandor, mais n'osait hasarder une question en présence de sa mère, espérant toujours que la baronne serait la première à en parler à son frère. Catherine se borna donc à parler de sa tante et de ses cousines.

La cadette de mes filles te ressemble étonnam-

ment, lui dit son oncle, et devient tout-à-fait gentille; elle n'était qu'un enfant quand tu nous quittas, à présent c'est une grande fille qui aime beaucoup aussi son cousin Sandor que nous avons vu il n'y a pas long-temps. Il me paraît qu'on ne s'en soucie plus ici; tu n'as qu'à dire, Catherine, si tu ne le veux plus pour ton fiancé, je le donne à ma petite Thérèse.

Catherine rougissait et gardait le silence : renoncer à Sandor, penser qu'on lui destinait déjà une autre épouse, serrait son cœur à en mourir. Elle ne pouvait prononcer une parole, et se sentait près de s'évanouir. Ce fut la baronne qui répondit : vous ne sauriez mieux faire, mon frère, Szlatinski est un garçon parfait, qui rendra votre fille la plus heureuse des femmes; pour Catherine elle ne veut pas se marier, elle est au moment d'entrer au couvent.

— Au couvent ! est-il vrai, Catherine, est-ce ta volonté ?

Elle put à peine articuler. Oui, mon oncle.

— Et moi je te dis que ce n'est ni ma volonté,

ni celle de Sandor, ni celle de notre saint Père le Pape; Sandor arrive de Rome où il est allé solliciter lui-même de sa Sainteté, la révocation du vœu de ta mère; il vous l'apportera demain, et vient chercher sa fiancée. Le drôle aime mieux être deux fois mon neveu que mon gendre.

— Grand Dieu! s'écria Catherine, je puis donc espérer?...

— Que dites-vous, mon frère? s'écria la baronne; la dispense de mon vœu sans mon consentement! non, non, jamais; Catherine doit le remplir, elle me l'a promis.

— Oui, ma sœur, elle fera le vœu d'aimer son mari, de lui être fidèle, de lui obéir.

— Oui, pendant que je serai damnée éternellement, dit la baronne.

— N'ayez pas peur, ma mère, dit Catherine en voyant combien sa mère était effrayée, vous savez que je suis soumise à votre volonté et incapable de m'y soustraire.

— Et vous prétendez donc, dit le baron avec

courroux, résister à celle du Pape, qui a prononcé la dissolution de votre vœu?

— Au nom du ciel expliquez vous, mon frère, dit madame de Volkersdorf, je n'y comprends rien.

— Eh bien ! ma sœur, je vais vous satisfaire. Lorsque votre neveu Sandor quitta le château de Clamm, il vint chez moi au désespoir de se voir forcé de renoncer à Catherine, et décidé à tout entreprendre pour l'empêcher de prendre un état qui ne lui procurerait aucun bonheur ici-bas, et risquerait son salut éternel, puisqu'elle le prenait à regret : il m'en parla, j'approuvai son projet d'aller droit à Rome, et il partit. Le sauveur de Vienne, le roi Sobieski, lui donna de pressantes recommandations auprès du Pape, et il a réussi à vous faire relever de votre vœu.

— Et si je ne veux pas l'être, dit madame de Volkersdorf en colère, qui est-ce qui me forcera ? Il est inconcevable que mon neveu ait fait une pareille démarche sans mon consentement, sans avoir même daigné m'en parler. Le Pape ne peut

pas m'ôter mes droits de mère, et je déclare une fois pour toutes, que je prétends qu'une de mes fille se consacre aux autels; j'en ai fait le vœu, je le renouvelle, et certainement il sera accompli.

— Il le sera, ma mère, dit Catherine, Ludmille desire que ce soit elle....

— Ludmille, s'écria la baronne, grand Dieu! serait-il possible?

— Il n'y a pas une heure, ma mère, que Ludmille vient de me dire qu'elle veut reprendre l'état auquel vous l'aviez destinée dès sa naissance, et qu'elle est décidée à entrer dans un couvent.

— Cette chère fille, dit la baronne ravie, je la perds, mais elle choisit la bonne part, elle ne lui sera pas ôtée; c'est toujours la meilleure de mes enfans, je savais bien qu'elle ferait tout pour mon bonheur!

— Ma sœur, ma sœur, s'écria M. de Ferroney avec courroux, serez-vous toujours injuste, toujours ingrate, envers cet ange, envers votre Catherine, que le ciel vous a donnée, dont vous

n'avez eu qu'à vous glorifier, qui ne vous a jamais causé le moindre chagrin, et qui allait vous sacrifier tout son bonheur sans murmurer?.... vous osez la mettre au-dessous de votre fille ainée, qui a versé la honte sur votre maison et sur la mienne, qui l'a désertée, qui s'est mêlée parmi les infidèles, a pris leur costume pour suivre un traître....

Catherine était à genoux devant son oncle et tâchait de l'arrêter. — Cher oncle, lui disait-elle, si vous m'aimez, ménagez ma mère et ma sœur.

— Tais-toi, s'écria le baron, il faut que ta mère entende et sache combien tu vaux mieux que ta sœur. Mais où est-elle donc cette belle comtesse? cette veuve du traître Zrini? se croit-elle trop grande dame pour daigner venir saluer son oncle?...

Madame de Volkersdorf était muette, troublée par les divers sentimens qu'elle venait d'éprouver; elle était incapable de répondre; mais le comte avec sa rudesse, avait levé le voile qui couvrait

les torts de l'une de ses filles et les vertus de l'autre; elle tendit une main à Catherine, qui l'inonda de baisers et de larmes en tâchant toujours d'apaiser son oncle. Lorsqu'il fut un peu calmé, il lui donna l'ordre d'aller chercher sa sœur. Resté seul avec la baronne, il continua de lui parler plus doucement en faveur de Catherine et de Sandor, et il en obtint la promesse de ne plus mettre obstacle à leur union.

Bientôt la porte s'ouvrit, et Ludmille parut enveloppée de ses longs habits de deuil, auxquels elle avait déjà donné la coupe du costume des religieuses, suivie de Catherine et du père Isidore. Il était en prières avec elle lorsque Catherine était venue appeler sa sœur, et il avait voulu l'accompagner, comprenant bien que son oncle n'était pas disposé en sa faveur.

M. de Ferroney fut cependant surpris du changement de cette figure si belle, deux années auparavant et maintenant si fanée, de l'altération des traits jadis si réguliers de Ludmille, de sa pâleur mortelle ! On ne la reconnaissait qu'à son

port majestueux, et au contraste plus frappant encore de ses grands yeux bleus qui paraissaient, au travers de ses longs cils noirs comme le jais, regarder déjà dans l'autre monde, tant leur expression était exaltée. En la voyant ainsi, son oncle qui s'était préparé à lui faire une verte réprimande, fut désarmé, il lui dit seulement d'un ton plus froid que sévère : Bonjour, madame la comtesse. Elle s'avança vers lui la tête baissée, mais sans donner aucun signe d'embarras ni de confusion.

— J'ai péché, dit-elle d'une voix concentrée et ferme, j'ai commis de grandes fautes devant le Seigneur, et je dois en faire pénitence. Ne me donnez pas de vains titres mondains, mon oncle, nommez-moi la pauvre pécheresse Ludmille.

Le baron la regarda avec surprise ; il y avait dans son ton, dans sa manière, quelque chose de haut et de fier qui contrastait singulièrement avec l'humilité de ses paroles, et ne lui plaisait pas.

— C'est à Dieu votre père et votre juge, lui dit-il, à celui qui lit au fond des cœurs à juger le vôtre ; je voudrais savoir seulement s'il est vrai

que vous ayez l'intention de prendre le voile?

Ludmille, sans répondre un mot, leva les yeux sur le père Isidore; la physionomie du prêtre était sérieuse et sévère; elle baissa de nouveau la tête en silence, et ce fut lui qui prit la parole. — C'était, dit-il, en s'adressant au baron, un mouvement trop précipité produit par l'amour fraternel, qui avait engagé madame la comtesse à manifester une résolution qui n'a rien de commun avec les desirs mondains de mademoiselle de Volkersdorf, et dont la publication était réservée à une occasion plus digne et dans un temps solennel.

— Cela peut être, répondit le baron; que *madame la pécheresse Ludmille*, comme elle veut qu'on l'appelle, mette à cette publication toute la solennité qu'il lui plaira; mais moi, je parle en qualité d'oncle, de représentant de feu son père, et de tuteur; j'ai donc le droit de lui demander positivement si elle veut être religieuse ou non : répondez, ma nièce.

— Je le desire ardemment, j'espère que Dieu

ne rejettera pas ce sacrifice expiatoire pour mes péchés et ceux de mon mari, et qu'il me fera la grace de permettre que je prononce publiquement à Vienne le vœu que j'ai déjà fait dans mon cœur pour prouver la sincérité de ma pénitence et servir d'exemple.

— Bien, bien, répondit M. de Ferroney, vous avez raison, voilà une affaire en règle; et le desir de ma sœur, qui lui donnait tant de tourmens, sera accompli. Mais je dois vous dire cependant, madame ma nièce, que vous êtes parfaitement libre de suivre votre vocation ou d'y renoncer; que Sa Sainteté le Pape a daigné relever votre mère de son vœu, et que ses enfans ont pleine liberté d'embrasser l'état qui leur conviendra le mieux.

— Sa Sainteté? s'écria le père Isidore avec le ton du doute.

— Oui, Sa Sainteté, reprit sèchement le baron; mon neveu Szlatinski en apportera demain la preuve, et j'espère qu'alors le sort de mes nièces se décidera à notre satisfaction.

— Cette dispense , reprit le prêtre , dont je ne mets point en doute l'authenticité , n'aura , j'espère , aucune influence sur la résolution de madame la comtesse ; son salut seul a pu l'engager à la former , et elle y restera fidèle , lors même que d'autres personnes moins pieuses croiraient pouvoir disposer différemment de son sort.

Catherine éprouva un sentiment très pénible en entendant ces paroles. Son oncle , qui le partageait , voulut répondre , mais il fut interrompu par Ludmille qui dit , en croisant ses mains sur sa poitrine et en inclinant la tête : — Oui , mon père , ma résolution subsistera , je l'ai dit , et la fermeté de mon caractère vous répond de moi ; ne craignez pas que je chancèle.

M. de Ferroney ne répliqua rien ; et rompit la conversation qui commençait à prendre une tournure désagréable. Il avait appris ce qu'il voulait savoir , et la déclaration positive de Ludmille l'avait calmé. Il lui fit d'un ton plus amical quelques questions sur sa santé et sur son entrevue avec l'empereur. Elle répondit briève-

ment , et s'éloigna bientôt pour retourner se mettre en prière. Lorsqu'elle et le père Isidore furent sortis , le baron se rapprocha de Catherine , et s'entretint en particulier avec elle sur l'arrivée de Sandor et sur leur avenir. Combien elle était heureuse ! comme son cœur était soulagé ! Pour la première fois depuis près d'un an , elle pouvait donner un libre essor à ses sentimens , et se livrer franchement à l'espérance. Elle aussi , lorsque son oncle se fut retiré , courut à l'instant même dans la chapelle , et là , seule , elle y rendit à Dieu de ferventes actions de grâces.

On devine bien que le lendemain elle guetta à sa croisée l'arrivée de son cousin. Dès qu'elle l'aperçut , elle vola au-devant de lui jusqu'à la grande porte du château , et bientôt se trouva dans ses bras. Tous deux étaient si émus qu'ils ne pouvaient se parler. A l'amour de Catherine se joignait la reconnaissance de ce tout ce qu'il avait entrepris pour elle et pour la posséder. M. de Ferroney vint les joindre , et les trouva dans le ravissement du bonheur ; il posa sa main

sur leurs têtes réunies , pour les bénir ; il les conduisit auprès de la baronne qui , voyant son vœu accompli , commençait à se réjouir de l'union de Catherine avec son neveu , et était satisfaite de pouvoir obéir aussi à la dernière volonté de son époux , sans aucun risque pour son ame.

L'harmonie et la paix se rétablirent dans le château de Clamm. Catherine , dont le changement avait affligé Sandor , renaissant sous la douce influence de l'amour et du bonheur , ne tarda pas à reprendre son charmant embonpoint et ses belles couleurs. Ludmille elle-même redevint plus douce et plus communicative. Sandor , qui lui témoignait de la considération et une amitié fraternelle , crut remarquer quelquefois que des larmes se pressaient dans ses paupières , lorsque Catherine et lui se donnaient mutuellement quelques marques de leur tendresse. Hélas ! elle aussi avait connu cette félicité dont sa sœur jouissait alors sans qu'elle fût troublée par des remords ; mais avec sa fermeté naturelle , elle éloignait ces souvenirs , ou , quand ils se présentaient plus puissans que

jamais à son esprit et à son cœur, elle se retirait dans son appartement pour y pleurer sans témoins, et chercher des consolations au pied de la croix.

L'impression fâcheuse que le père Isidore avait produite sur le baron de Ferroney, s'effaça peu à peu, lorsqu'ils eurent fait, plus ample connaissance. Le baron et Sandor rendaient pleine justice au jugement, à l'instruction, à la mâle éloquence de cet ecclésiastique, et surtout à l'intérêt qu'il avait témoigné à madame de Volkorsdorf et à Ludmille. Ce qui pouvait encore leur déplaire tenait à son ordre plus qu'à son caractère individuel. Le prêtre, de son côté, ne pouvait refuser son estime à ces deux hommes, à leur loyauté, à leur patriotisme et à leur droiture. La baronne reprenait une nouvelle vie en voyant la félicité de Sandor et de Catherine; et Ludmille se prépara, sous la direction du père Isidore, au saint état qu'elle devait embrasser. Excepté pendant les heures consacrées aux repas, cette dernière paraissait rarement dans le cercle de fa-

mille, et même elle s'imposait souvent des jeûnes fréquens et austères.

Sandor pressait avec impatience la conclusion de son mariage ; Catherine, M. de Ferroney, et même la baronne, ne demandaient pas mieux ; Ludmille seule s'y opposa fortement. Elle déclara qu'elle exigeait que sa prise d'habit précédât les noces de sa sœur ; tout était arrangé, disait-elle, avec le père Isidore qui avait fait à Vienne les démarches nécessaires. L'impératrice Eléonore était déjà informée de son projet, et lui promettait sa protection particulière ; sa majesté avait même daigné fixer elle-même l'époque à laquelle elle prononcerait ses vœux, le 25 janvier, jour de la conversion de saint Paul. Ludmille comptait se rendre à Vienne dès les premiers jours de l'année ; elle priait sa mère, sa sœur et son cousin, de vouloir bien l'accompagner. Au jour fixé, elle devait entrer, devant toute la cour, dans l'ordre sévère de Sainte-Claire, et dans le couvent royal situé tout près du palais de l'empereur. Ce couvent avait été fondé par une

archiduchesse d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien II, et veuve du roi de France Charles IX. Elle y était entrée elle-même, et par un chemin souterrain, qui conduisait du couvent au palais, elle entretenait des communications avec sa famille.

Le ton positif avec lequel Ludmille prononça cette déclaration leur prouva à tous qu'il n'était pas possible de résister à sa volonté, et madame de Volkersdorf, qui la regardait déjà comme une sainte, voulut qu'on s'y conformât. Elle fut seulement affligée que sa chère Ludmille eût fait le choix d'un ordre tellement sévère qu'il ne lui laissait aucune espérance de jamais la revoir. Le baron, toujours prévenu contre la comtesse Zrini, ne voulait voir dans toute sa conduite que de l'orgueil, de l'ostentation, et le désir de faire de l'effet; il se trompait. Ludmille mettait dans son repentir la même violence de caractère qu'elle avait mise dans toutes ses actions. Elle aurait suivi Zrini jusqu'aux extrémités de la terre; elle aurait conspiré avec lui et pour lui, et serait

morte sur l'échafaud sans se plaindre; à présent, elle croyait devoir donner à sa pénitence vraie et profonde la même publicité qu'avaient eue les crimes de son mari; et l'ordre le plus austère ne lui paraissait pas encore l'être assez pour en diminuer la punition.

Les circonstances, les sentimens, les opinions peuvent changer, mais jamais le fond du caractère : Sandor eut beau la conjurer de revenir de cet arrêt, elle resta inébranlable. On céda; mais, pour se distraire, on s'occupa du trousseau de Catherine et des préparatifs du voyage de Vienne. Le père Isidore prit les devans pour s'y rendre, et le baron de Ferroney retourna chez lui, à Presbourg, promettant à sa nièce chérie de revenir pour ses noces, et de lui apporter un joli présent.

Enfin le moment du départ arriva. Avec quels sentimens différens de ceux qu'elles éprouvaient quelques mois auparavant madame de Volkersdorf et Catherine firent cette route! Quoique la neige couvrît actuellement toute la contrée si riante en été, Catherine à côté de Sandor, comme

sa compagne future, la trouvait plus belle, plus pittoresque, et voulait en faire convenir son cousin, qui ne regardait que la jolie figure de son amie ranimée par le bonheur. Ludmille ne voyait, ni le paysage, ni ceux avec qui elle voyageait; elle ne quittait son livre de prières que pour s'élever quelquefois au ciel, qui semblait se réfléchir dans ses grands yeux azurés. Sa mère ne cessait de la regarder, de l'admirer, de dire qu'elle reprenait sa beauté. Elle était cependant encore bien maigre et bien pâle; mais l'air natal, et surtout la sérénité intérieure qu'elle éprouvait, l'avaient rendue bien différente de ce qu'elle était au moment de son arrivée à Clamm; elle redevenait une belle victime digne d'être offerte au Seigneur. En arrivant à Vienne, ces dames furent agréablement surprises de voir que la ville avait déjà repris un autre aspect. D'après les ordres de l'empereur, toutes les traces de destruction que le siège y avait laissées n'affligeaient plus les yeux; on travaillait avec une grande activité à réparer les fortifications et les

maisons qui avaient souffert; l'aisance, le mouvement, l'industrie et la gaiété, renaissaient de toutes parts.

Le père Isidore avait prié madame de Praising de recevoir de nouveau les dames de Volkersdorf; elle y avait consenti avec joie. Sandor prit un logement dans une auberge voisine. Catherine retrouva sa respectable protectrice et son aimable fille aussi prévenantes, aussi bonnes, que lors de son premier séjour à Vienne. La comtesse Zrini leur fut présentée; elles parurent surprises de trouver dans la brillante Ludmille le maintien et le ton d'une fervente novice, dont les pensées n'appartenaient plus à la terre, et se réjouirent avec leur jeune amie du changement propice de son sort. Elles lui apprirent que l'empereur avait nommé le comte Stahremberg feld-maréchal, en lui faisant cadeau d'une bague de grand prix et d'une somme de cent mille écus (1). La ville de

(1) Tout ce qui est dit de Stahremberg et de Kolschutzki est conforme à l'histoire.

Vienne avait affranchi à jamais la maison que le général possédait dans les faubourgs de tout impôt et redevances ; le roi d'Espagne lui avait conféré l'ordre de la Toison-d'or, et le pape lui avait envoyé de superbes cadeaux, accompagnés de lettres où il lui témoignait sa reconnaissance pour la manière dont il avait défendu Vienne, et le nommait *le sauveur de la chrétienté*. Le saint père avait en même temps créé l'évêque Collo-nits cardinal. Catherine, apprenant que ce digne prélat était devenu un des premiers princes de l'église, craignait de ne plus oser lui rappeler sa promesse de bénir son mariage ; mais Isidore la rassura en lui disant qu'ayant rencontré, il y avait peu de jours, le nouveau cardinal à la cour, celui-ci s'était informé quand le mariage de l'aimable garde-malade de ses enfans, avec l'époux de son choix, aurait lieu ; que non-seulement il voulait officier lui-même dans cette occasion, mais aussi lors de la prise de voile de sa sœur. Catherine désirait également savoir ce qu'était devenu le fidèle Kolschutzki ; et Ludmille, à qui

Zrini avait souvent parlé de ce dévoué serviteur de sa maison, n'y prenait pas moins d'intérêt. Sandor, impatient lui-même de revoir son brave émissaire, leur promit de s'en informer, et il ne lui fut pas difficile de le trouver. Kolschutzki habitait près de Saint-Etienne, où il avait établi le premier café que l'on eût vu à Vienne. C'est lui qui enseigna l'usage (aujourd'hui si général) des fèves de Moka, dont on avait trouvé des magasins immenses dans le camp des Turcs. Jusqu'alors le Moka était à peine connu dans cette capitale, et il y devint bientôt un objet de première nécessité. Les magistrats avaient permis à ce brave Grec, auquel la ville avait tant d'obligations, d'y former un établissement dont il eut long-temps le privilège exclusif; et tous les propriétaires des cafés qui s'établirent dans la suite à Vienne, étaient obligés de placer dans leur salon le portrait de leur fondateur Kolschutzki.

Ce brave homme témoigna beaucoup de joie de revoir Szlatinski, et d'apprendre le sort de

la famille de Volkersdorf, à laquelle il prenait beaucoup d'intérêt, comme étant alliée à ses anciens maîtres. Sandor l'engagea à leur faire une visite ; il fut présenté à la comtesse Zrini, et leur émotion fut mutuelle ; il vit aussi Catherine, qui l'invita à assister à ses noces.

Ludmille avait déjà inspiré à l'impératrice Eléonore une vive compassion, lorsqu'elle l'avait vue à Saint-Wolfgang ; elle lui témoigna beaucoup d'intérêt, lorsqu'elle la retrouva à Vienne, en grand deuil de son mari. Cette pieuse princesse fut très édifiée de sa résolution de quitter le monde pour se consacrer, si jeune encore, aux autels. Le père Isidore la lui présenta ; elle la reçut avec distinction, et daigna la faire appeler souvent auprès d'elle. On ne parlait à Vienne que de la veuve du comte Zrini, de sa beauté, de son malheureux sort, et de la faveur dont elle jouissait maintenant auprès de la souveraine. L'impératrice affectionnait tellement cette infortunée qu'elle voulut seule pourvoir à sa dot, lorsqu'elle entra au couvent : ce qu'elle fit avec

une grande générosité. Ludmille obtint aussi, en faveur de son veuvage et de sa ferveur, consacrée déjà par un vœu solennel, d'être dispensée du noviciat, et d'entrer tout de suite au couvent comme religieuse. Tout le monde voulait assister à la cérémonie de sa prise d'habit, et en sollicitait la permission.

Ludmille, malgré son humilité actuelle, ne fut pas insensible à ce petit triomphe ; l'attention générale était fixée sur elle. Suivant l'usage de ces temps là, elle fit pendant trois jours des promenades au travers de la ville, dans une voiture ouverte qui appartenait à l'impératrice ; elle était vêtue des plus riches et des plus précieuses étoffes, et chaque jour paraissait dans une toilette complètement neuve et différente. Ces précieux vêtemens devinrent ensuite, selon l'usage, la propriété du couvent ; ils servaient à faire des ornemens d'église.

Enfin le jour solennel arriva : l'impératrice, les femmes de la cour et toutes celles de la ville que l'église put contenir, s'y rendirent.

Ludmille conserva un maintien noble et beaucoup de fermeté ; mais Catherine et Sandor remarquèrent la profonde émotion à laquelle elle était en proie intérieurement , et qu'elle s'efforçait de dissimuler. A la fin de la cérémonie , lorsqu'on lui coupa les cheveux et qu'on la coucha sous le drap mortuaire , aussi pâle que si elle eût été réellement morte , Catherine fut bien près de s'évanouir ; elle ne pouvait retenir ses sanglots. Elle était bien réellement morte pour ses parents , qui , suivant la règle des sœurs de ce couvent , ne devaient jamais la revoir. Dans ce moment si déchirant , la baronne , noyée de larmes , regrettait presque de voir son vœu accompli ; mais la nouvelle religieuse vint la consoler , en l'assurant qu'elle se trouvait parfaitement heureuse de n'être plus que l'épouse du Seigneur. Cependant , dès les premiers jours de son entrée au couvent , elle fut malade et dispensée de tout devoir pénible. Une fois bien rétablie , elle ne cessa d'édifier la communauté par son obéissance , le zèle avec lequel elle s'acquittait de ses

fonctions, et sa sévérité envers elle-même; elle devint l'exemple de toutes les sœurs. Huit jours après sa prise de voile, elle demanda que les noces de sa sœur et de son cousin ne fussent plus retardées. Elles eurent lieu sans éclat : madame de Praising, monsieur et madame de Dunerwald, Kolschutzki et le père Isidore, furent les seuls témoins étrangers admis à la célébration du mariage, que bénit le digne évêque Collonits.

Peu de jours après, la baronne, ne pouvant plus voir sa fille aînée, témoigna le desir de retourner au château de Clamm, avec sa fille cadette et son gendre. Les nouveaux époux ne demandaient pas mieux; mais Sandor aurait voulu que sa femme pût emmener une compagne de son âge, une amie, pour n'être pas seule, quand ses affaires l'obligeraient à la quitter, et ce bonheur leur fut encore accordé. Le baron de Ferroney, qui n'avait pu revenir pour la noce, ne tarda pas à les joindre à Clamm; il amenait avec lui sa fille cadette, Thérèse, à peine âgée de quatorze ans, et la parfaite image de

Catherine.— Tiens, lui dit son oncle, en remettant cette jolie enfant dans les bras de sa nièce, voilà le présent que je t'ai promis : une sœur et une élève, pour compléter ton bonheur au château de Clamm ; je connais assez ton cœur pour être sûr que tu préfères ce bijou à tous ceux que j'aurais pu te donner. Sa mère et ses sœurs aînées sont, tu le sais, trop répandues dans le grand monde, pour s'occuper de son éducation. Je te la confie : fais qu'elle te ressemble au moral comme au physique ; et, puisque tu n'as pas voulu lui céder ton Sandor, rends-la digne d'en trouver un jour un autre.

Catherine, transportée de joie, fit les plus tendres caresses à sa jeune cousine, qui les lui rendit de tout son cœur, et ne l'appela plus que sa petite maman. Madame Szlatinski ne pouvait assez remercier son oncle de sa confiance, et lui promit qu'elle ne serait pas trompée. En effet, Thérèse, son élève chérie et son émule, lui ressembla de plus en plus chaque jour, et la remplaça, quelques années après, dans le cœur du

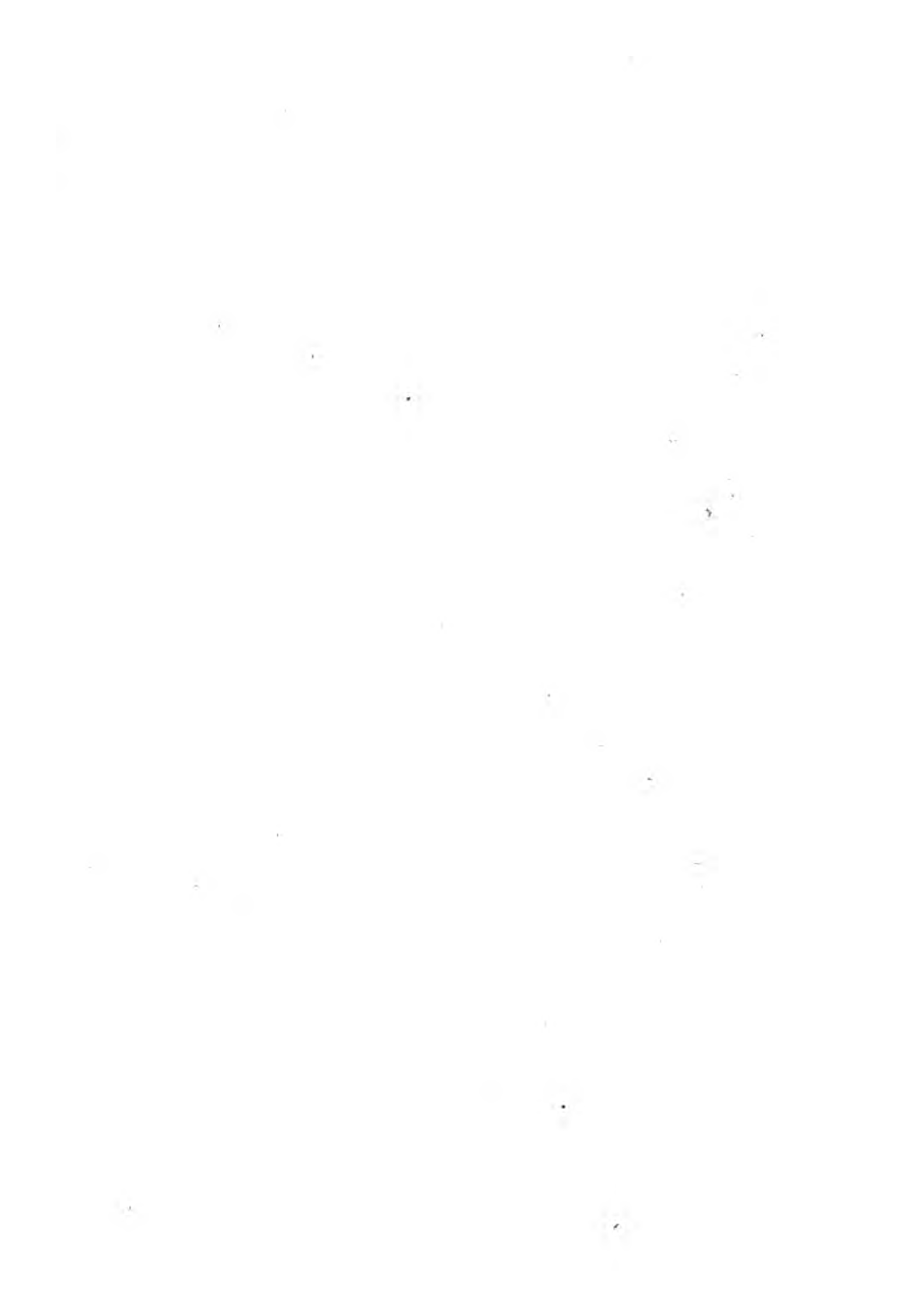
beau Scalvinoni, devenu l'ami intime de Sandor. Il put alors sans danger voir Catherine ; il venait lui rendre souvent visite , et s'attacha fortement à la jolie cousine qui ressemblait parfaitement à la seule femme qu'il eût véritablement aimée. Thérèse , qui n'avait point de cousin qu'elle pût préférer , donna son cœur à l'aimable aide-de-camp , et M. de Ferroney lui accorda sa main. Cette union , qui fut parfaitement heureuse , devint un bonheur de plus pour Catherine et Sandor. Ce dernier aurait seulement voulu retourner dans sa belle terre de Zips ; mais il faisait avec plaisir ce sacrifice à sa tante , qui désirait ne pas quitter son château. Enfin le ciel , afin que rien ne manquât à leur bonheur , ramena des Pays-Bas le baron de Volkersdorf avec une riche héritière qu'il avait épousée. Son parent était mort ; il revenait dans son pays et dans son château de Clamm. La vieille baronne , effrayée de cette belle-fille étrangère , de ce fils qu'elle ne reconnut pas , se hâta de leur donner sa bénédiction , et de leur céder des mesures qu'ils avaient

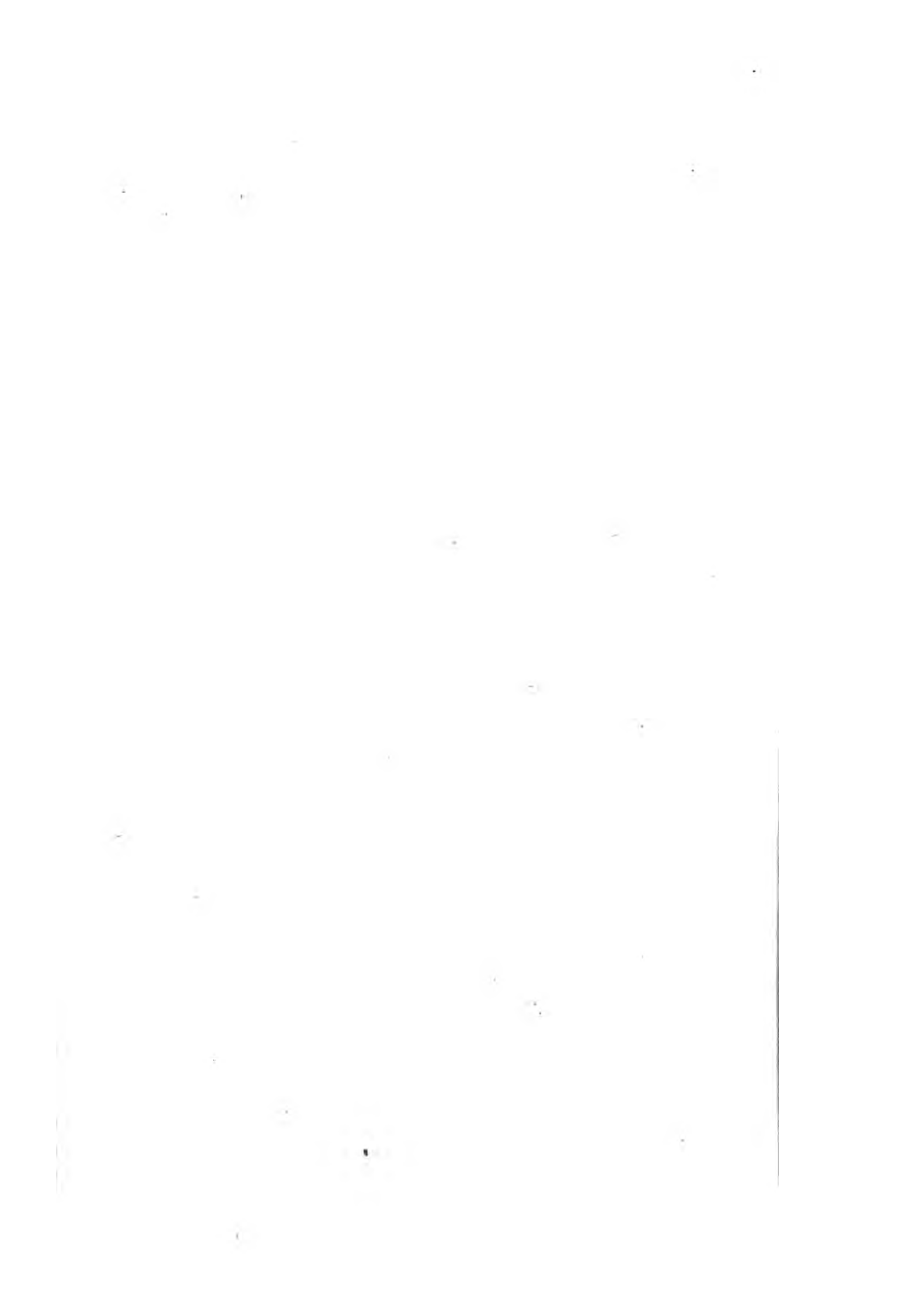
l'intention d'abattre et rebâtir. Elle suivit Sandor et Catherine dans leurs terres, qui n'étaient pas éloignées de Ferroney. Là, elle vécut heureuse, honorée, chérie, jusque dans un âge très avancé, et s'endormit paisiblement entre les bras de ses enfans et des petits-enfans qu'ils lui avaient donnés. Catherine, remplissant ses devoirs d'épouse et de mère comme elle avait rempli ceux de fille, fut la plus heureuse comme la meilleure des femmes.

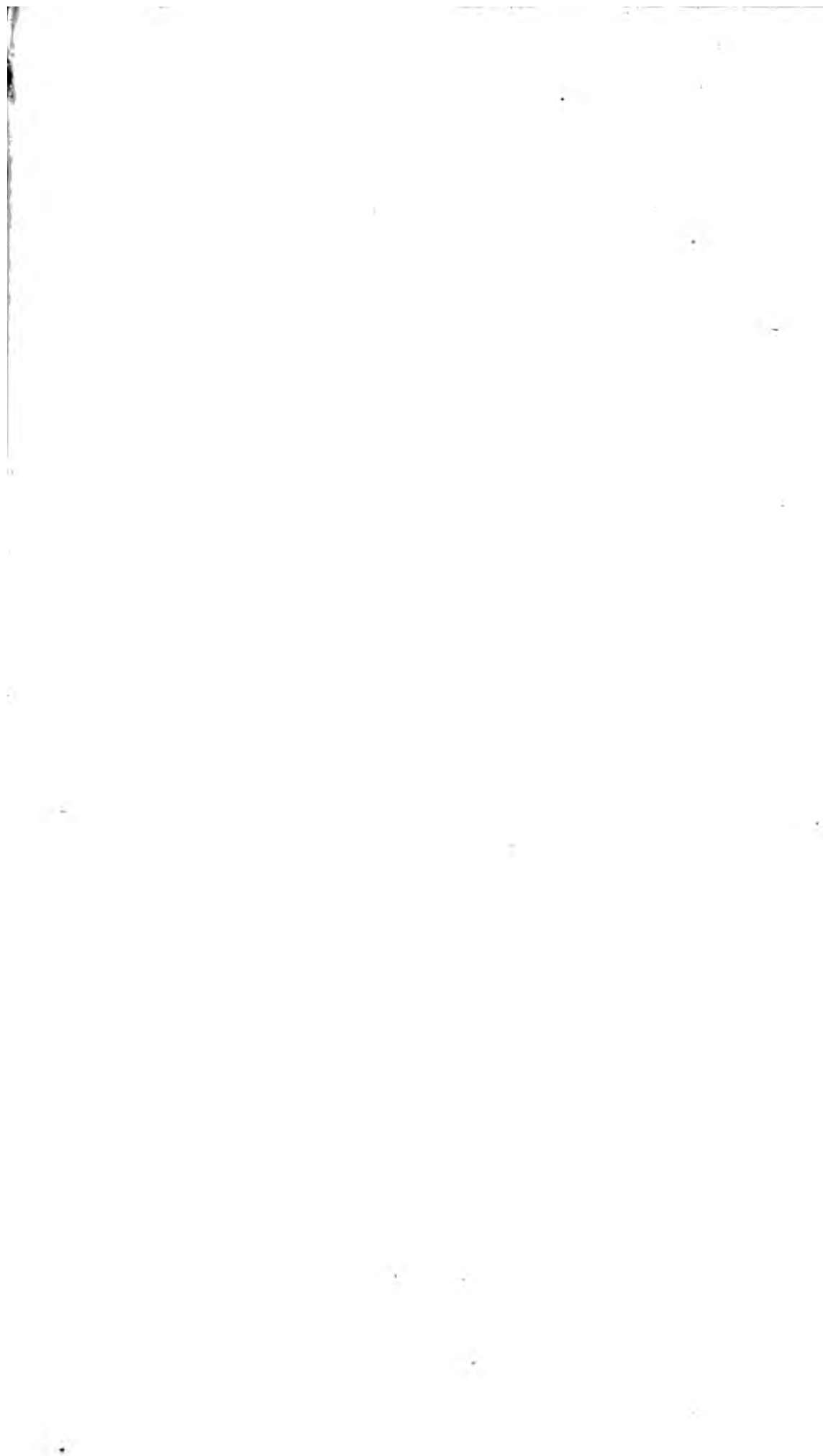
FIN.

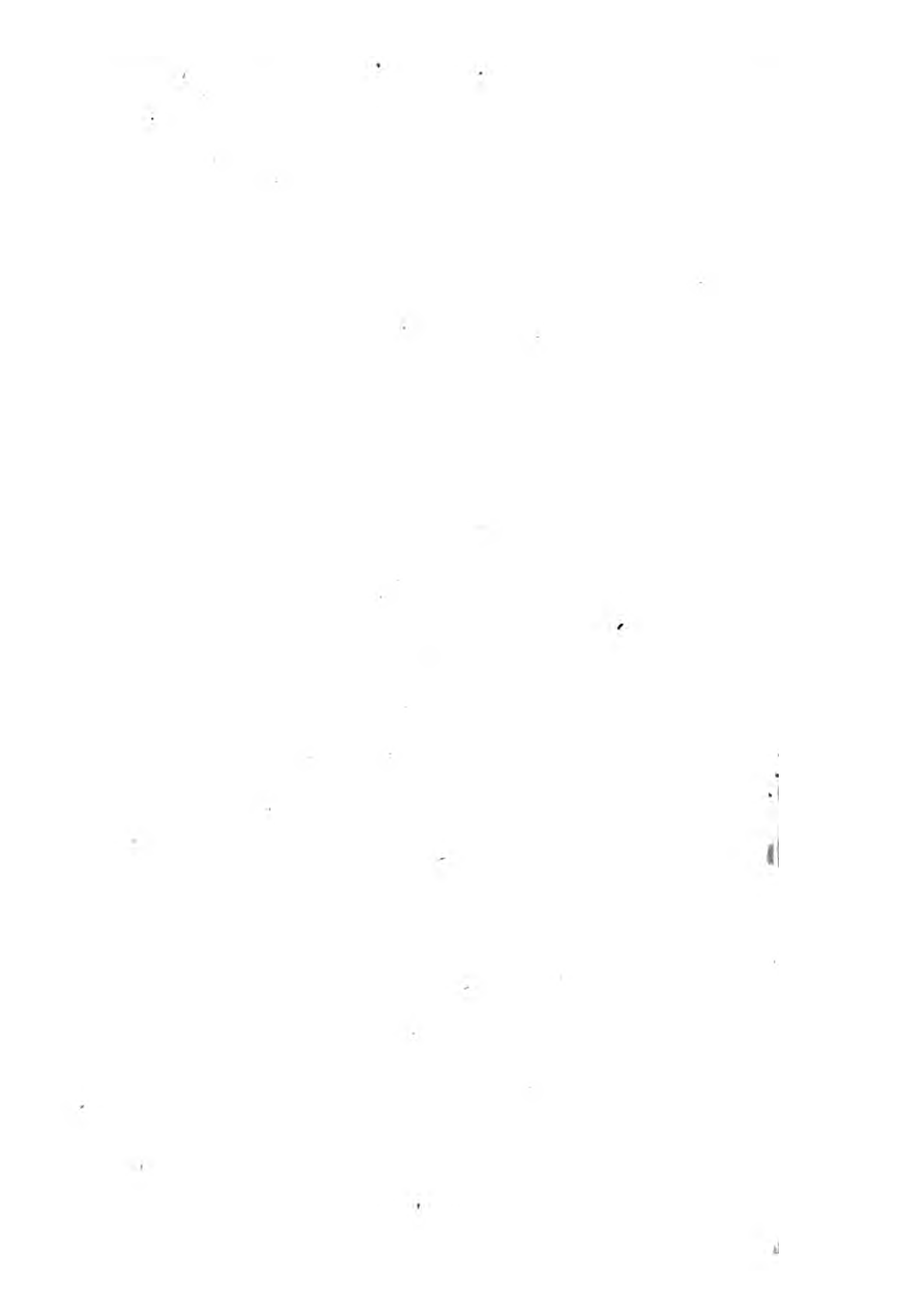
PARIS. — A. PIHAN DELAFOREST,
IMPRIMEUR DE MONSIEUR LE DAUPHIN ET DE LA COUR DE CASSATION,
RUE DES NOYERS, N^o 37.

82830409









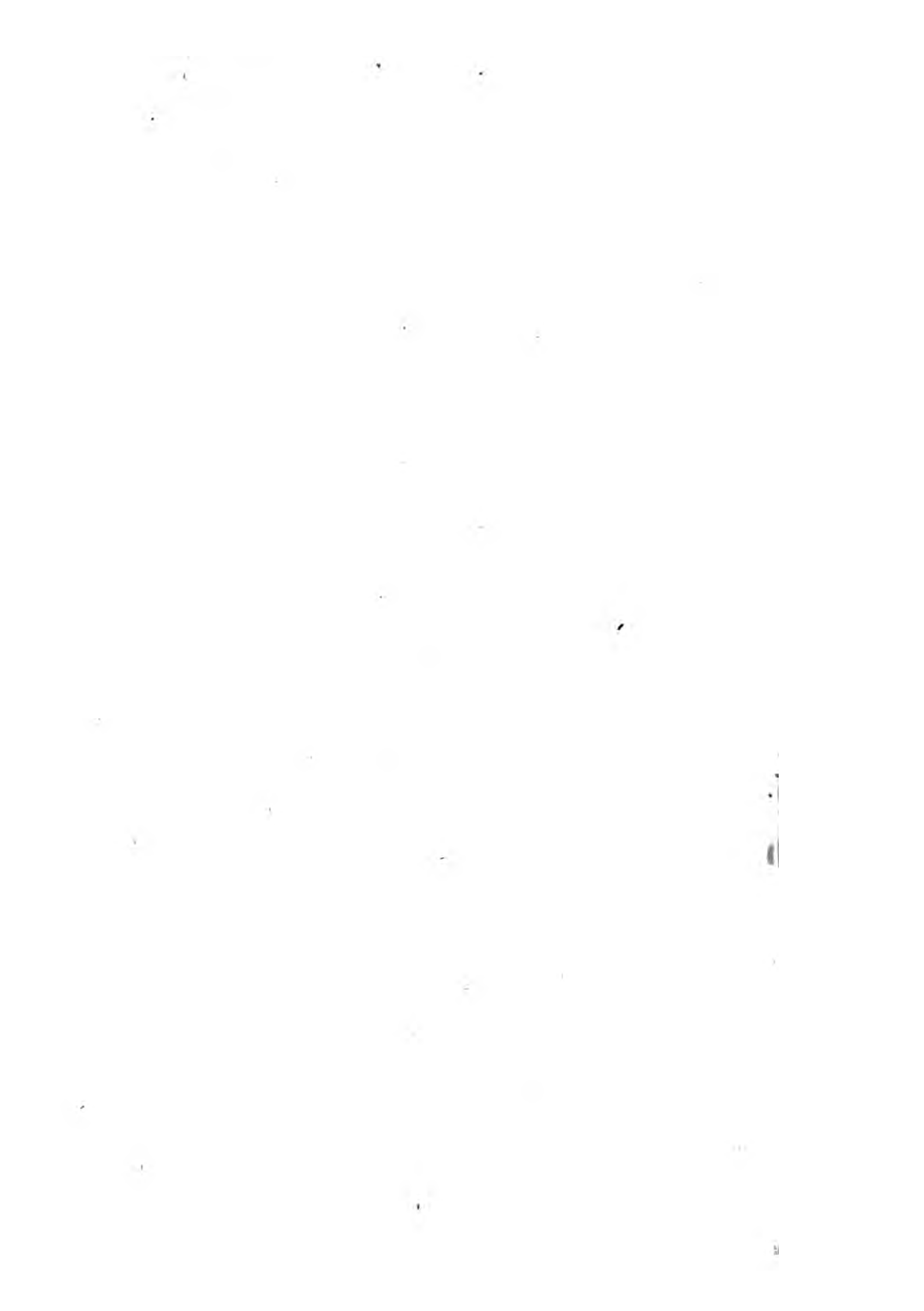
OXFORD UNIVERSITY



ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. III B. 3931





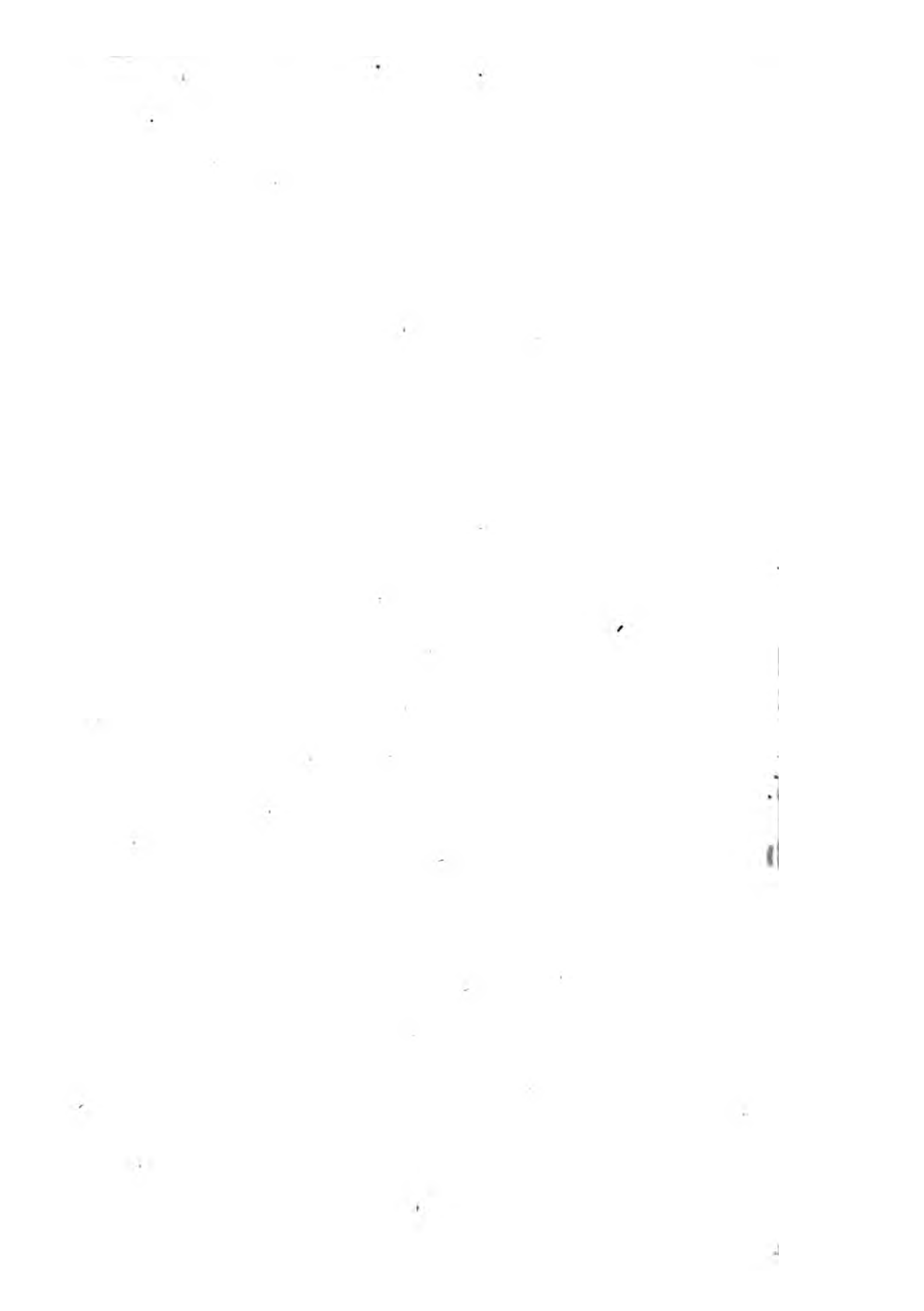
OXFORD UNIVERSITY



ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vel. Fr. III B. 3931





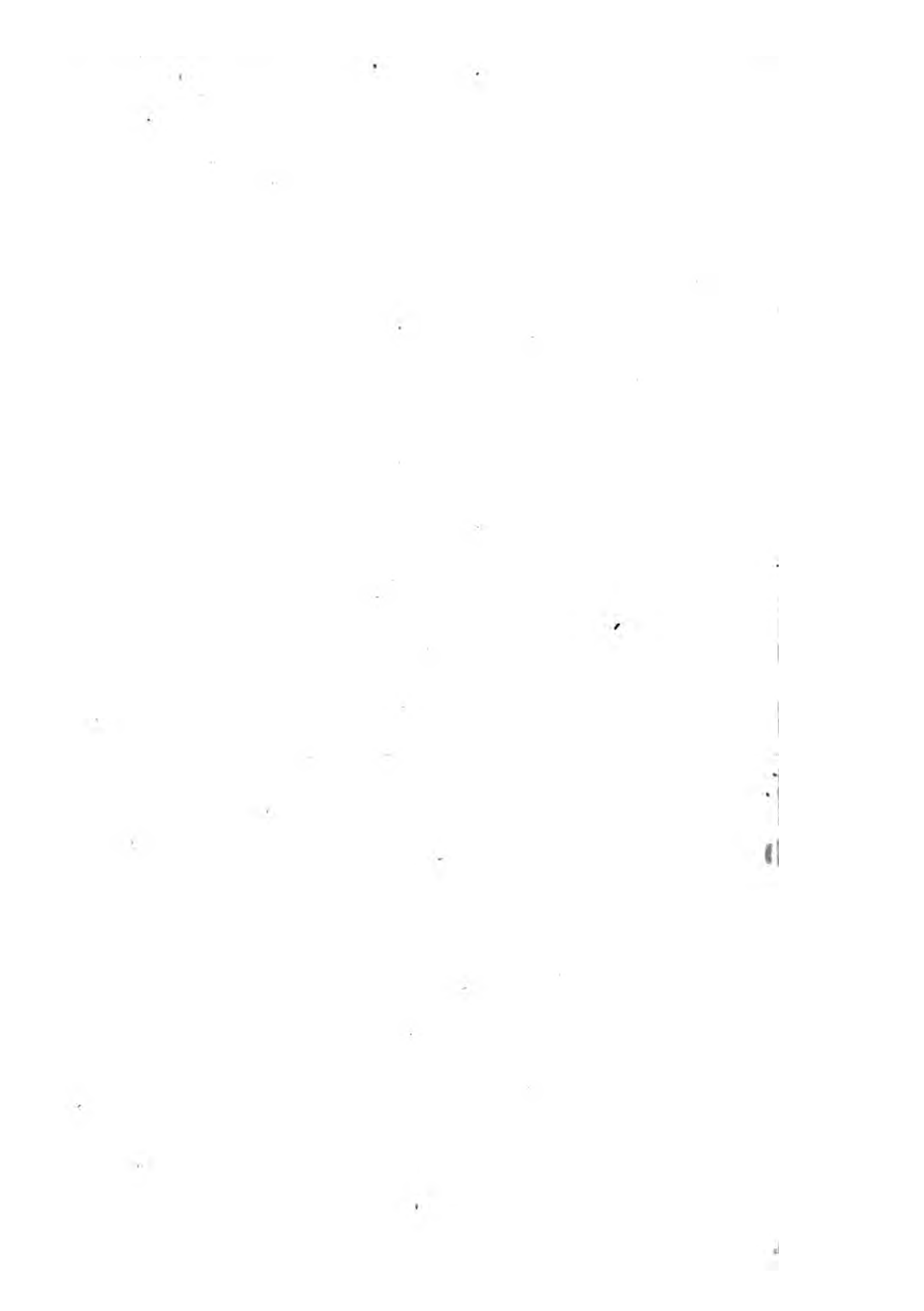
OXFORD UNIVERSITY



ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. III B. 3931





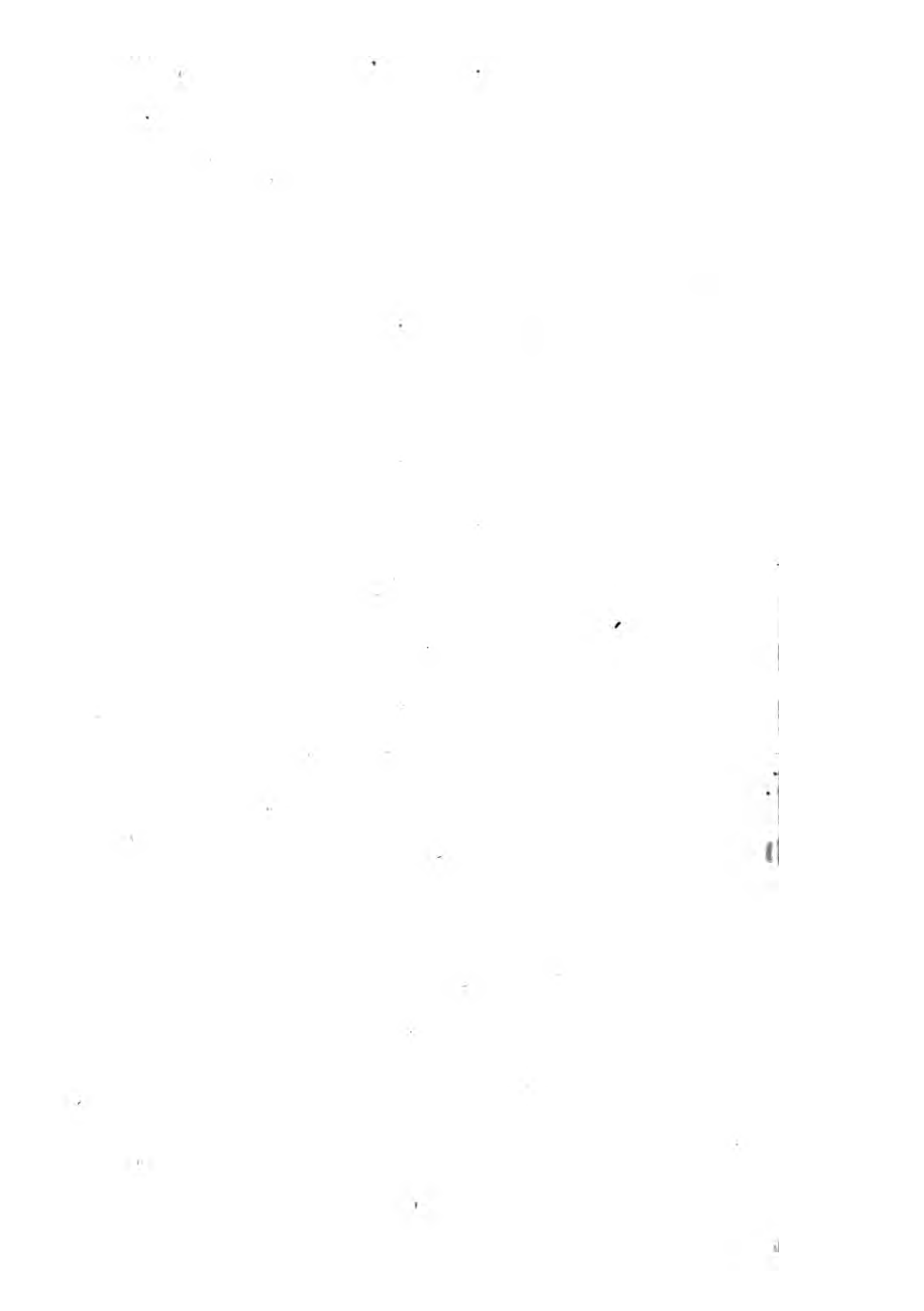
OXFORD UNIVERSITY



ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. III B. 3931





OXFORD UNIVERSITY



ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. III B. 3931



